

L'ESPRIT  
DUPE DU CŒUR,  
OU  
HISTOIRE VÉRITABLE  
DU PHILOSOPHE  
TOVLER,  
ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

ouvrage édifiant & orthodoxe.

SECONDE PARTIE.

---

*Apprends qu'un homme sans vice,  
Est un homme sans vertu.*

VRRGIRK.

---



---

1790.



\*\*\*

# HISTOIRE VERITABLE

D U

# PHILOSOPHE TOVLER.

SECONDE PARTIE.

---

## A V A N T - P R O P O S .

*Effet malheureux d'une chansonnette. Grand vacarme pour une misere. Parallele étrange. Voilà l'oiseau encagé! Accord des Auteurs. Le matérialisme établi sur l'expérience. Décombres de l'esprit. Cruelle loi de la Nature. Portrait d'un roi d'Angleterre. Sur la chronologie et la forme de cet ouvrage. Instrument cassé ne retentit plus. Sur le génie. Développement de celui de Vaucanson. Cause de la balourdise du génie. Bon mot philosophique d'un roi de Sparte.*

Il y a quelques années qu'enveloppé dans le tourbillon des affaires, je n'avois pas une minute de reste pour rentrer en moi-même. Maintenant que j'ai

vingt-deux ans accomplis , j'ai un emploi & une femme, fans avoir cherché ni l'un ni l'autre.

On m'envoya, il y a quelque tems, dans un pays dont je ne favois pas la langue. J'y devois demeurer.

Un homme accoutumé, dès sa première jeunesse, à vivre en bonne compagnie, transporté tout d'un coup parmi des gens dont il ne comprend pas même l'idiôme, se croit jetté dans une taniere habitée par des ours & des tigres.

C'étoit précisément ma position, lorsque je vins à déterrer une fille qui parloit la langue de ma patrie. Figurez-vous quelle dut être la joie que me fit cette découverte.

A une des premières visites que je rendis à cette fille, elle se mit à fredonner une chanson qu'elle ne favoit pas être de moi, & que je reconnus d'abord.

Il faut avoir quelque idée de cette vanité naturelle à tout auteur, pour se représenter le plaisir dont je me sentis pénétré, en retrouvant une mienne chanson à cent lieues de ma patrie dans la bouche d'une jolie fille.

Qui l'auroit cru que cette maudite

chanfonnette, que j'avois compofée à l'âge de treize ans , feroit le malheur de ma vie dans ma vingt-unieme ! Cependant vous allez voir que c'eft uniquement à elle que je fuis redevable de mes fouffrances les plus cuifantes.

Hélas ! fi les fombres voiles de l'avenir avoient été levés alors à mes yeux , fi j'avois entrevu la moitié des douleurs que cette déteftable chanfonnette me préparoit , j'aurois trempé de mon fang la plume avec laquelle je l'écrivois , j'aurois effacé de mes larmes chaque mot que je traçois.

Plût-à-Dieu que ma main eût été eftropiée alors , que la jalousie eût ferré les nerfs de mes doigts !

Depuis le moment fatal de la chanfonnette , ma nouvelle connoiffance n'étoit plus indifférente à mon cœur , je la voyois tous les jours.

Jeune ignorant , je prenois pour de l'amour ce qui n'étoit que de la coquetterie. Mon cœur prévenu ne vouloit pas voir qu'elle favorifoit en même tems deux autres amans , quoique les œillades qu'elle leur lançoit à la dérobee duffent m'éclairer. Mon aveuglement alloit fi

loin que, lorsque l'un de ses favoris irrité contr'elle, a fait depuis imprimer ce que je viens de dire, je n'en croyois encore rien. On débitoit le livre publiquement, on trafiquoit de ma honte : j'étois le seul qui traitât ces vérités de pures calomnies.

Un soir que j'épanchois mon cœur avec elle sur plusieurs points, je ne lui cachois pas l'aversion que j'avois toujours eue pour corrompre une honnête fille, ne voulant point nuire à son établissement.

„ Vous ne serez pas exposé avec moi au danger de violer vos principes, me dit-elle en souriant, puisque je ne suis plus pucelle „.

Elle me raconta qu'un avocat lui avoit fait un enfant, & l'avoit quittée ensuite.

Il est vrai que cet aveu me rendit un peu moins scrupuleux : cependant je ne pouvois pas vaincre mon éloignement pour de trop grandes privautés avec une fille que je n'avois pas dessein d'épouser.

Un matin, le plus malheureux de ma vie, où je la caressois tendrement, la

ferrant entre mes bras , elle s'oublia au point de..... Hélas ! j'eus la foiblesse de la laisser faire.

En toute chose ce n'est que le premier pas qui me coûte ; une fois franchi , je m'abandonnai à la merci de mon sort.

Ah ! que les suites de cet égarement furent affreuses ! je gagnai une maladie cruelle....., qui me tourmenta plus de six mois. Je souffris des douleurs ineffables.

Mon ignorance me dissimula l'origine de cette maladie ; je ne pouvois me persuader qu'une fille que j'aimois , pût m'en avoir fait le présent : mon esprit fut encore cette fois dupe de mon cœur. ,, Mon pere vouloit se faire moine , me disois-je ; on le refusa parce qu'il avoit la vue courte. J'ai aussi la vue basse : il est donc clair qu'une maladie peut se transmettre de pere en fils ,,.

Un accident pareil au mien étant survenu à mon pere , les conseils des medecins ne purent le guérir. Il chercha sa santé dans les livres & la recouvra sur leurs indications. C'est ce qui lui donna l'idée de se faire lui-même medecin. Je couche avec une fille pour la

premiere fois de ma vie , je gagne.... : voilà , me disois je , la plus frappante ressemblance de la nature du pere à celle du fils ! ressemblance qui n'est avouée dans toute son étendue que par les plus profonds philosophes.

Le libertin mauvais plaisant , choqué peut-être de ce que je fais tant de bruit pour une misérable . . . . . , aura la bonté de réfléchir sur ma grande sensibilité , suite nécessaire de la délicatesse extrême de ma complexion. Ce qui n'auroit peut-être fait qu'une légère atteinte à un débauché de profession , devoit affliger incomparablement plus l'irritabilité d'un jeune homme sans expérience , qui n'avoit jamais senti la plus légère incommodité dans ces mêmes parties qui se trouvoient si maltraitées la premiere fois qu'il en faisoit usage.

Pendant ma maladie , celle qui probablement me l'avoit donnée , prit tant de soins de ma guérison , que cet accident redoubla encore mon inclination pour elle ; le besoin d'une compagnie quelconque dans un pays étranger demi barbare l'avoit fait naître ; elle s'étoit



affermie par la jouissance qui avoit été ma première de ma vie.

Il faut avoir été aussi chaste garçon que moi , il faut avoir des organes aussi fins que les miens , il faut avoir perfectionné autant que moi la faculté de sentir par l'étude de la poésie , pour se former quelque idée des délices dans lesquelles est absorbée l'ame du jeune homme , qui dans sa vingt-unième années goûte pour la première fois le ravissement céleste d'une jouissance complète.

O nature ! pourquoi as-tu placé dans le sot ordre des choses le ciel si proche de l'enfer ? pourquoi fais-tu découler les amertumes les plus horribles de la source divine de nos plus doux plaisirs ? pourquoi empoisonnes-tu la seule fontaine , à laquelle il y auroit encore à humer quelque oubli des misères de notre chétive existence ?

Etoient-ce le cœur ou les sens de ma Belle qui lui dictèrent ses efforts pour hâter mon rétablissement , c'est ce que j'ignore. J'ai vu quelquefois dans l'ame la plus corrompue s'élever des sentimens d'humanité ; j'ai vu les cœurs les plus

méchans s'ouvrir quelquefois aux douces impressions de la bienfaisance & de la pitié ; du reste les ressorts des actions humaines sont si compliqués , l'homme paroît souvent aux yeux les plus clairvoyans si contradictoire que je n'ose décider. Ce que je fais , c'est que ma reconnoissance fut extrême pour les soins de cette fille , & que ce sentiment m'aveugla au point de lui offrir ma main pour prix de l'assiduité avec laquelle elle m'avoit soigné durant mes souffrances.

J'atteste le Ciel que mon esprit voyoit alors aussi distinctement qu'il le voit maintenant , que cette fille n'avoit aucune des qualités que j'aurois souhaitées à mon épouse ; j'atteste le Ciel que j'étois alors aussi choqué de sa coquetterie , de son opiniâtreté & de son inconcevable malice , que je le suis à cette heure ; cependant mon cœur l'emporta ; je n'avois que ma main pour la récompenser , & elle n'hésita pas à l'accepter.

En revenant avec ma femme de l'église où la cérémonie s'étoit faite , une sienne cousine qui y avoit assisté , lui dit

ces propres mots que deux de mes amis, présens comme témoins de notre union, entendirent; enfin , ma bonne , voilà donc qu'il a donné dans le panneau! il ne nous échappera plus ,.

Après avoir joui de cette femme , au point de m'être presque épuisé , incommodé d'un crachement de sang qui est la suite de cette jouissance peu ménagée , que puis-je faire de mieux que me repaître du souvenir des plaisirs que j'ai goûtés autrefois , me rappelant les scènes agréables & plaisantes qui ont entrelacé la trame de mes jours.

Tout jeune encore , s'il faut mesurer la jeunesse à l'aune des années qu'on a passées , je peux dire avec Marot :

Plus ne suis ce que j'ai été,  
 Et ne le saurai jamais être;  
 Mon beau printemps & mon été  
 Ont fait le faut par la fenêtre.  
 Amour ! tu as été mon maître ,  
 Je t'ai servi sur tous les dieux :  
 Oh ! si je pouvois deux fois naître ,  
 Comme je te servirois mieux !

Le souvenir des amertumes que la nature a versées dans ma coupe aussi-bien

que dans celles des autres mortels , ne sauroit empoisonner celui de mes plaisirs. Il m'est doux d'y songer , puisque je ne saurois penser aux afflictions que j'ai éprouvées sans ressentir la plus vive Joie de ce que je ne les éprouve plus.

Ma femme est grondeuse , elle fait le diable à quatre ; pour ne pas entendre son tintamarre éternel , il me faut des occupations qui puissent me distraire : *Ego contra* , dit Tite-Live , *hoc quoque laboris præmium petam , ut me a conspectu malorum , quæ nostra tot per annos vidit ætas , tantisper certe , dum prisca illa tota mente repeto , avertam omnis expers curæ , quæ scribentis animum , et si non flectere à vero , sollicitum tamen efficere possit.* Cet historien se met à écrire l'histoire des tems passés pour ne pas voir les maux de son tems : moi je reprends la mienne pour détourner mes pensées de dessus les chagrins de ma maison. C'est ainsi que les auteurs se ressemblent. Je vais donc reprendre la plume pour dire le reste de mes aventures à ceux qui voudront m'écouter. Je vous en prie , cher lecteur , n'attendez rien de mieux du jeune homme de vingt-

deux ans que du garçon de seize ! je serois très-fâché de frustrer vos espérances.

Je me sens à mon déclin. Il s'en fallut peu, il y a trois ans, qu'une fièvre chaude qui me retint au lit pendant trois mois entiers, ne m'arrachât la vie. La vigueur de ma jeunesse l'emporta sur la fureur de la maladie; mais les suites de cette fièvre furent beaucoup plus affreuses que la mort ne l'auroit été pour moi. J'avois presque entièrement perdu la mémoire; je ne parlois plus aucune des langues étrangères que j'avois sues; les idées que je m'étois acquises avant cette horrible maladie, ne purent renaître qu'après des années, & encore ne me reste-t-il que les débris de mon esprit.

Je n'avois pas encore onze ans, lorsque je conçus le dessein de consacrer douze années à l'étude des langues mortes & vivantes. Je regardois l'âge de vingt-quatre ans comme le plus propre pour entrer dans la carrière des sciences, & l'étude des langues ne me paroïssoit même qu'un moyen, comme

elle l'est en effet, de faciliter l'acquisition des plus solides connoissances.

je n'avois encore exécuté qu'une partie de ce beau projet; & voilà une maudite maladie qui vient, en détruisant le systéme de mes nerfs, m'ôter à la fois mes plus belles espérances. Je croyois être un homme fait à quarante ans; hélas! j'entrevois que, quand même je serois assez malheureux pour atteindre à cet âge, ce que je n'ose présumer de ma machine fragile, je n'y serai qu'un enfant. Me voilà pourvu d'une grande partie des moyens nécessaires pour remplir mon plan, mais dépouillé de toute lueur d'espérance d'y atteindre jamais, vu la grande caducité de mon corps qui ne sauroit soutenir la fatigue d'une application assidue. Telle est la funeste destinée de l'homme, qu'il ne sauroit jamais avoir tout ce qu'il lui faut.

Il se peut, lecteur, que dans cette seconde partie ainsi que peut-être dans la première, vous remarquiez des sentimens qui vous paroîtront singuliers & bisarres: ne m'accusez pas sur cela d'une fade prétention à l'original,

vous me jugeriez mal. Je ne prétends pas être autre que le reste des humains ; mais je ne me soucie point non plus de ressembler à qui que ce soit. Je veux précisément me montrer tel que je suis , n'ayant garde de soustraire au lecteur aucune des contradictions de mon esprit. Les ames susceptibles d'impressions opposées ne sont pas les plus méchantes.

L'ame de Charles II , roi d'Angleterre , susceptible de ces impressions opposées , étoit compatissante pour les malheureux , inflexible pour les scélérats & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes , & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe , plus souvent encore l'esclave de ses engagements (\*). Fût-ce le premier prince du monde dont ce portrait auroit été tracé , cela ne m'empêcheroit pas de dire qu'il me ressemble de fort près.

Lecteur , jetez les yeux sur le grand

---

(\*) Oeuvres mêlées du comte Antoine Hamilton.

spectacle de la nature ! vous y remarquerez partout des ressemblances & des *individualités*. Il y aura donc aussi en moi des qualités par lesquelles je touche à quelque autre être de cette nature, comme il y en aura qui m'appartiennent uniquement.

Il se trouvera dans cette partie nombre de faits que j'aurois dû mettre dans la première, si j'avois voulu suivre exactement un ordre chronologique ; j'aime à me retracer maintenant chaque situation de ma vie pour y jouir du passé, ne pouvant plus tirer parti du présent. Beaucoup d'événemens ont pour moi un intérêt qu'ils n'avoient pas dans les tems de ma vigueur. Ennemi de toute chaîne, je ne prendrai pas plus de peine dans cette partie que dans la première, pour me conformer à l'ordre chronologique, s'il ne vient pas se présenter lui-même. Je puis citer l'exemple d'un des plus ingénieux auteurs de la France pour justifier ce travers, si c'en est un. „ Je déclare, dit le comte Hamilton (\*),

---

(\*) Mémoires de Grammont.



que l'ordre des tems ou la disposition des faits qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrafferont guere dans l'arrangement de ces mémoires. Qu'importe par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original. Le fameux Plutarque qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, & promene l'attention des autres sur de curieuses antiquités ou d'agréables traités d'érudition qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Au reste, qu'est-ce que cela importe au lecteur ? Ce n'est pas l'histoire d'un empire que j'écris. Je ne suis pas un personnage d'importance ; je n'ai ni l'envie de l'être, ni les moindres titres pour le devenir jamais.

Si ces mémoires me font passer agréablement le tems que je mets à les écrire, & si je réussis à porter quelques étincelles de lumiere dans les réduits obscurs du cœur humain, & à répandre quelque jour sur les ressorts secrets qui font agir l'homme dans les diffé-

rentes situations & circonstances de la vie , je crois que moi & mes lecteurs nous y avons assez gagné.

Quant à la forme de mon ouvrage , dit l'auteur des Incas , considéré comme une production littéraire , je ne fais , je l'avoue , comment le définir. Il y a trop de vérité pour un roman , & pas assez pour une histoire. C'est moins le tissu d'une fable que le fil d'un simple récit dont tout le fonds est historique , & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Moi je dis de même , quant à la forme de mon ouvrage : considéré comme une production littéraire , je ne fais non plus comment le définir. Il y a trop peu de vraisemblance pour un roman , & trop de vérité pour une histoire. Les historiens taisent les foibleffes de leurs héros , ou déguisent celles qui sont trop connues pour qu'ils puissent les passer sous silence. Moi qui ne fais ni l'un ni l'autre , je ne suis assurément pas historien , du moins pas tel qu'on l'est à l'ordinaire. Pour un écrit romanesque l'esprit de l'auteur est trop souvent en

contradiction avec lui-même, pour que les faits qu'il raconte, ne doivent paroître quelquefois de la dernière improbabilité. Prenez donc, lecteur, mon ouvrage pour ce qu'il vous plaira ! c'est, à dire vrai, ce dont je me soucie le moins.

Ces feuilles ou ne verront point le jour de mon vivant, ou si cela arrive, on y mettra toute la précaution nécessaire pour qu'on ne parvienne jamais à en deviner l'auteur ; c'est précisément ce qu'il me faut pour pouvoir dire à mes lecteurs tout ce que j'ai sur le cœur. On concevra aisément, que ce ne fauroit être par un motif de vanité que je me suis déterminé à faire part de mes balourdises à tout le monde ; mais je dirai aussi quelquefois du bien de moi, & c'est ce qui me coûteroit quelque répugnance, si j'avois lieu de soupçonner qu'on me devinât.

Je veux absolument être dégagé de toute contrainte ; c'est pour cela qu'il me faut taire non-seulement mon nom, mais aussi la moindre circonstance qui pourroit mener à un éclaircissement. Au fond, hommes, que vous importe

que l'homme que je vous présente, ait un nez épaté & les yeux aussi ronds qu'un negre, ou qu'il ait des yeux de perdrix comme les Albinos ; qu'il ait le menton imberbe comme un américain, ou que la barbe lui descende jusqu'à la ceinture ; qu'il laisse croître excessivement ses ongles en les teignant d'un rouge tirant sur le jaune, comme fait l'habitant de l'isle d'Anjouan, ou qu'il les coupe ; qu'il peigne ses ongles & l'intérieur de ses mains comme un mogol de Surate ; qu'il ait la tête oblongue, le nez large, écrasé, les lèvres grosses, la chevelure crépue comme on l'a sur la côte de Guinée ; qu'il se cizele le visage & la poitrine ; qu'il marquette sa peau de diverses couleurs comme font les peuples de la Tartarie & du Canada, qu'une teinte jaune ou cuivrée le caractérise, ou qu'il ait le teint plus basané ; qu'il vive en France ou en Angleterre, qu'il porte de bas de soie, ou qu'il marche pieds nus, c'est toujours un homme, c'est votre semblable, & pour cela seul la marche de son esprit, le développement des sen-

timens de son cœur me paroissent dignes de vous intéresser.

On ne doit point s'attendre à une troisieme partie de ces mémoires. Je ne saurois imaginer aucun événement qui puisse m'affecter assez, pour que je me déterminasse à me mettre en devoir de reprendre la plume. Je ne sens que trop à chaque ligne que je trace, que les facultés de mon ame sont émouffées. Tout ce qui pourra m'arriver à l'avenir ne saura plus trouver une seule sensation correspondante en mon esprit. Les objets peuvent bien frapper mes organes, ils ont beau faire, ils n'y trouvent plus de *raisonnement*.

Il est vrai que, quelque froid que soit mon extérieur, quelques douces & pacifiques que paroissent mes manieres, il y a des momens où personne ne sauroit être ni plus fier, ni plus emporté que moi. Mais ces momens sont si courts que je ne parviendrois jamais à débrouiller les sensations confuses qui m'agitent alors.

Encore me voilà dans une étrange situation; ou je n'ai point d'idée, ou si j'en forme, elles sont telles que je ne

faurois d'aucune maniere , quelques efforts que je fasse , trouver des expressions propres à les expliquer. Donc quand même la tête me tourneroit au point de vouloir composer un troisieme volume de cet ouvrage , dites-moi un peu ce que j'y pourrois mettre ? le bien qu'on me fait ? --- Oh ! pardonnez-moi , il y a long-tems qu'on ne m'en fait plus. Le mal que j'éprouve ? --- ou je n'y prends pas garde , ou si je m'en apperçois dans l'instant même , j'en suis trop affecté pour le pouvoir écrire , & un instant après je l'ai oublié.

Convaincu qu'il ne vaut pas la peine de penser sérieusement à quelque chose que ce soit , mon esprit a pris une si forte teinture de nonchalance , que la plupart des objets m'échappent au moment même que j'y voudrois songer avec un peu plus d'application. Me voilà donc dans une affiette , où le mal que j'effuye n'a pas beaucoup de prise sur moi ; j'ose croire que le bien que je pourrois éprouver , n'en auroit pas non plus.

Je fais qu'il y a des hommes qui n'aiment guere les auteurs auxquels

ils ne trouvent point une teinte d'originalité , ne daignant lire que des ouvrages où brillent les traits d'un génie élevé & peu commun. Ces hommes étant précisément les seuls desquels je desiré être lu , il me faut examiner s'il y a de ces traits-là dans mes Mémoires.

A cette fin je donnerai ici une esquisse du génie d'après l'idée que je m'en suis formée. Rappellez-vous ce que je vous ai laissé entrevoir de ma manière d'envisager les objets en différentes occasions , observez ce que je vais vous en apprendre encore , & vous pourrez aisément favoir si je suis homme ayant une tête à lui , ou si je suis plutôt de ces autres qui ne pensent que par celle d'autrui. Vous pourrez aisément voir , vous dis-je , si je suis homme à me laisser corrompre par l'autorité de tel que ce soit , à me laisser éblouir par la fausse lueur d'un beau systême , ou à me laisser entraîner par la fureur de redire ce qu'on m'a dit , quelque peu de raison qu'on peut avoir eu pour le dire , ou si je suis plutôt l'homme du monde qui hésite le moins d'avancer ce qui lui semble vrai , fût-il le premier

qui l'eût avancé. Je n'ajouterai plus rien. Voilà l'esquisse.

Le génie est une inquiétude de l'ame par laquelle l'homme qui en a, est pressé d'agir toujours. Il ne se trouve nulle part bien, parce que la nature a mis en lui un *nifus* non-interrompu de changer de situation. Ses ouvrages ne font que l'effet de l'ennui qu'il ressent partout où il est.

Le génie, dit M. Helvétius, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science. D'accord; mais quand on remonte un peu plus haut à la source de cette attention, on découvre qu'elle dérive de l'ennui & d'une activité beaucoup plus grande qu'on ne la trouve au vulgaire des hommes; que ce soit ou faute d'organisation, ou qu'elle vienne de ce qu'un tel assemblage de circonstances extérieures qu'il faut pour développer cette activité soit extrêmement rare, c'est ce que je ne veux point discuter ici.

Quant à l'ennui dont je viens de parler, M. Helvétius y rapporte aussi de grands effets en racontant l'événement,

à



à l'occasion duquel le génie de Vaucanson vint à se développer.

La dévote mere de Vaucanson avoit un directeur ; il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'anti-chambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'anti-chambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'*ennui*, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut ; comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal du balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire, il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les mécaniques

se décide , ses talens se développent , & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois , lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du fluteur automate (\*).

Le génie n'est doué de ce haut degré d'activité qu'aussi long-tems qu'il croît, qu'il a encore quelque découverte à faire dans la science qu'il traite. Mais il en est , & malheureusement ce que je vais dire , peut s'appliquer à la plupart des cas où l'homme de génie doit dans un certain tems s'appercevoir qu'il n'y a plus rien à découvrir; dès ce moment, il se sent privé de toute son activité, retombant pour ainsi dire dans le néant, d'où l'espérance de se distinguer parmi ses contemporains par quelque nouvelle invention ou découverte l'a fait sortir. A cette époque il est aussi méprisé des hommes ordinaires, qu'il en étoit auparavant admiré; car ne daignant ou plutôt ne pouvant faire attention à des colifichets, à ces choses qui se passent tous les jours, & qui remplissent la plus grande partie de la vie humaine;

---

(\*) De l'homme. ]

il fait de ces fautes qu'on ne pardonneroit jamais à l'homme ordinaire, & dont on doit nécessairement être beaucoup plus choqué en les voyant faire à l'homme de génie, auquel on suppose plus d'esprit.

L'on s'étonne bien souvent de voir tel homme qui a fait du bruit un jour, après quelque tems rabaissé à tel point qu'il commet d'impardonnables fottises, bronchant presque à chaque pas qu'il fait dans la vie commune. Cela vient de ce que cet homme éclairé sur la science à laquelle il s'étoit attaché, s'est apperçu que la plupart des connoissances humaines sont destituées de solides fondemens. Il lui est naturel de penser qu'il n'est rien au monde à quoi il vaudroit la peine de s'intéresser, ayant trouvé que ce qui devoit être le plus solide, je veux dire les sciences, ne sont qu'un tissu de doutes, d'erreurs & de conjectures.

Avant de conclure il faut m'adresser à mes amis qui liront ceci. Je les prie de prendre les principes consignés dans ces deux volumes pour mes véritables sentimens, & de ne pas faire attention

à ce que la foiblesse d'un corps épuisé me pourroit faire dire ou écrire à l'avenir. Que le vieillard retracte les sentimens qu'il a avancés à l'âge de la vigueur, qu'est-ce que cela importe au philosophe ? l'enfant sauroit-il bien démentir l'homme fait, ou le fou est-il juge compétent de la vérité des opinions de celui qui a la raison en partage ? qui de nous est sûr qu'il ne viendra pas un jour à radoter ? Si cela m'arrive, si je viens à être assez imbécille pour adopter pour le repos de mes vieux jours quelque une des grossières absurdités & contradictions de l'esprit humain, ayez pitié de moi, ô vous, qui daignâtes m'honorer de votre amitié ! & dites dans la bonté de votre cœur : voilà notre ami qui radote !

Cléomenes , roi de Sparte, ayant montré peu de respect pour les Dieux pendant le cours de son regne, devint superstitieux à la fin de ses jours ; dans la vue d'intéresser le ciel en faveur de sa vie, il fit venir auprès de lui une foule de prêtres & de sacrificateurs. Un de ses amis lui en ayant montré sa surprise : ,, De quoi vous étonnez-vous,

lui dit Cléomènes, je ne suis plus ce que j'étois, & n'étant plus le même, je ne puis penser de la même manière,,.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Bisarreries & bêtises de l'auteur. Effet d'un bon mot qu'on voudra bien prendre pour tel. Où la philosophie dégenere en p-ss-t. Aveux, non aveux ! Marche de l'esprit humain. Cercle perpétuel. L'univers immuable. Commencement premier & fin dernière. Deux grosses radoterics. La nature toujours la même.*

Il faut bien que j'épargne au lecteur les menus détails de mon voyage, puisque je ne me les faurois plus rappeler : assurément il n'y perdra rien ; car s'ils avoient eu de quoi intéresser, je ne les aurois pas oubliés.

Nous allons donc nous arrêter à V\*\*, où j'arrivois pour la seconde fois, dans un état qui ne différoit en aucune manière de celui où je m'étois trouvé, quand les tours de cette ville

magnifique frapperent pour la première fois mes yeux. J'arrivai fort tard ; je n'avois sur moi que quelque petite monnoie ; je l'employai à payer un gîte dans un grenier au fauxbourg où je passai la nuit.

Il vous souviendra , cher lecteur , que c'étoit précisément de cette même façon que je passai autrefois la première nuit à V \* \*.

Le lendemain j'entrai de bonne heure dans la ville ; j'allai voir mon ami qui me dit , les larmes aux yeux , qu'aucun des projets qu'il avoit formés pour me placer , n'avoit réussi.

Telle est la bisfarrerie de mon caractère , que ce qui devoit m'affliger le plus , ne m'affecte point dans le premier instant. Il me faut du tems pour discuter en moi-même , si je suis bien ou mal ; & quelquefois je parviens à me démontrer que je suis le mieux du monde , quand tout le monde croit le contraire.

J'allai donc aussi tranquille que s'il ne m'étoit survenu aucun fâcheux accident , rendre visite à un professeur , sous lequel j'avois étudié en philoso-

phie, & qui m'avoit témoigné beaucoup d'amitié pendant mon premier séjour à V\*\*.

Il parut surpris de me voir, & me demanda quels étoient mes projets en venant à V\*\*.

Cette question que je n'avois pas prévue, toute naturelle qu'elle étoit, me confondit.

„ En vérité je n'en fais rien, répondis je tout déconcerté. „ Vous savez le grec, me dit-il, eh bien ! vous me l'enseignerez. Je vous chargerai aussi de l'éducation de mon fils ; je vous procurerai de mes écoliers auxquels vous apprendrez les principes de la philosophie ; les langues modernes que vous savez, vous feront aussi de quelque ressource. Mais tout cela ne se peut faire que l'année prochaine, mes mesures pour ce qui nous reste de celle-ci étant prises, je ne puis rien changer aux arrangemens que j'ai faits. D'ailleurs mon fils n'a pas sept ans accomplis ; il faut lui laisser goûter encore quelques mois les délices de l'enfance, les pures & douces voluptés de cet âge heureux, qui ne reviennent plus.

Ce sera toujours trop tôt pour le plaisir de ses jours qu'on le jettera dans l'abîme des sciences ,,

Livré à cette perspective pour l'avenir, j'oubliai entièrement le soin du présent. Je ne différâi pas d'un instant à aller trouver mon oncle, tout rempli de cet avenir heureux qu'on m'avoit laissé entrevoir, & bien convaincu que ma fortune étoit faite. Je lui fis part de toutes mes belles espérances. ,, Fort bien, fort bien, me dit-il, pour l'année prochaine ! mais cette année-ci que ferez-vous... ? ,, — ,, Voilà à quoi je ne songeois pas, lui repliquai-je tout interdit. Mais je suis pourtant une étrange espece d'homme, continuai je; tout occupé de ce qui sera, je ne pense jamais à ce qui est ,,

Mon oncle m'aimoit toujours; il ne m'a jamais fait de mal avec l'intention de m'en faire; il m'en fit par pure piété, en me voulant ramener dans la voie du salut, ou par pure ignorance. La remarque que j'avois faite sur moi-même, & qu'il ne manqua pas de prendre pour un bon mot, acheva de le déterminer en ma faveur. ,, Vous



resterez donc auprès de moi , me dit-il , jusqu'à ce que vous entriez chez M. le professeur „.

Vous imaginerez bien , cher lecteur , que je n'hésitai pas d'accepter l'asyle que mon oncle m'avoit offert. Les premiers mois, je menai dans sa maison une vie tranquille & agréable. C'est un de ces intervalles de mes jours , où je puis dire avoir goûté le bonheur. J'étois guéri en partie de cette fureur de faire des profélytes dont j'avois été possédé autrefois , ayant appris d'Epictete , qu'il faut voir avant tout , si le vase où l'on va verser de la philosophie est nettoyé duement , & que l'intolérance & le manque de modération sont les deux vices les plus contraires à une vie calme & irréprochable. *Phavorinum ego audivi dicere , Epictetum philosophum dixisse , plerosque istos , qui philosophari videntur , philosophos esse hujuscemodi : ανευ τε πραττειν μεχρι τε λεγειν : id significat factis procul , verbis tenuis. Jam illud est vehementius , quod Arrianus solitum eum dicitare in libris , quos de dissertationibus ejus composuit , scriptum reliquit. Nam cum inquit animadverterat hominem pudore amisso ,*

*importuna industria corruptis moribus audacem confidentem lingua, cæteraque omnia præterquam animum procurantem, istiusmodi inquit hominem cum viderat, studia quoque, & disciplinas philosophiæ contrectare & physica audire, & meditari dialectica, multaque id genus theoremata suspicari, sciscitarique; inclamabat Deum, atque hominum fidem, ac plerumque inter clamandum his eum verbis increpabat: ανδρωπε πε βαλλεισ, σκεψαι, ει καδαρτη το αγγειον. Αν γαρ εις την οικειν αυτα βαλλεισ, απωλετο. Ην σαπη ερον η οξος γενοιτο αν, η τι τετων οχειρον.* Nil profecto iis verbis gravius, quibus declarabat maximus philosophorum, literas, atque doctrinas philosophiæ, cum in hominem factum, atque degenerem tanquam in vas spurcum, atque pollutum influxissent, verti, mutari, corrumpi, & quod ipse κοικωτερον dixit, urinam fieri, aut si quid est urina spurcius. Præterea idem ille Epictetus, quod ex eodem Phavorino audivimus, solitus dicere est, duo esse vitia multo omnium gravissima, intolerantiam & incontinentiam, cum aut injurias, quæ sunt ferendæ, non toleramus, neque ferimus: aut à quibus rebus, voluptatibusque nos tenere debemus, non tenemus. Itaque inquit, si quis hæc duo

*verba eordi habeat, eaque sibi imperando, atque observando curet, is erit pleraque impeccabilis, vitamque vivet tranquillissimam: verba duo hæc dicebat: ἀνεχε, και απεχε (\*).*

Je ne disputai donc plus avec mon oncle sur des points de religion : sorte de disputes qui avoit donné jadis lieu à nos querelles les plus sanglantes ; je fis même semblant quelquefois d'être de son avis, tel absurde qu'il fût. Alors je me taisois, & j'en étois quitte pour ce silence obstiné, qu'il avoit la bonté de prendre pour un garant incontestable de mon consentement.

Insensiblement je commençai à comprendre qu'il étoit fort indifférent d'avoir tel sentiment ou tel autre, que chaque opinion que l'homme peut adopter, a ses inconvéniens aussi-bien que ses avantages, & qu'il faut à l'homme une maniere particuliere de penser, adaptée à son organisation, & faite, pour ainsi dire, exprès pour lui.

Que la marche de l'esprit humain est étrange ! c'est dans son enfance que l'homme ne fait que recevoir les im-

---

(\*) A Gelle.

pressions des objets ; n'ayant nul intérêt de prolonger ces impressions, & étant trop foible pour y réfléchir, il n'est que leur jouet ; il se réjouit & s'afflige, il craint & s'enhardit selon que les objets frappent ses organes. Dans sa jeunesse il combine, bâtit des systèmes, se plait à combattre des adversaires qui n'existent nulle part, croit avoir trouvé des vérités, brûle d'un desir ardent de les faire adopter à tout le monde, se sent porté par un mouvement irrésistible à briser les fers que la religion & le despotisme ne cessent de forger pour tenir perpétuellement le genre humain dans le plus honteux esclavage. A l'âge mûr il voit que tous les systèmes se fondent sur une combinaison arbitraire d'idées : il conçoit que les idées ne sont pas les choses, qu'expliquer des mots n'est pas expliquer des phénomènes de la nature morale & physique ; il voit l'impossibilité absolue de tirer la vérité du puits où elle est cachée de tems immémorial, il étudie la théorie du plaisir & l'art de ménager les jouissances, absolument nécessaire à leur durée. Dans sa vieillesse

ses organes sont émouffés , il ressent de l'ennui , il reprend les hochets de son enfance , les préjugés , passe son tems à jouer , & en jouant il va au tombeau.

La perfection de l'homme aussi-bien que celle des autres animaux , ne peut jamais aller que jusqu'à un certain terme. Le genre humain parvenu à cette cime , ne tarde pas d'en retomber , *quia difficilis in perfecto mora est , naturaliterque , quod procedere non potest , recedit , & ut primo ad consequendos , quos priores ducimus , accendimur : ita , ubi aut præteriri , aut æquari eos posse desperavimus , studium cum spe senescit ; & quod assequi non potest , sequi desinit , & velut occupatam relinquens materiam , quærit novam : præteritoque eo , in quo eminere non possumus , aliud , in quo nitamur , conquirimus : sequiturque , ut frequens , ac mobilis transitus maximum perfecti operis impedimentum sit ( \* ).*

Il faut des siècles au genre humain pour atteindre de nouveau une hauteur , de laquelle il sera précipité presque au moment où il l'aura atteinte.

---

( \* ) *P. Vellei Patero. hist. rom.*

N'allez pas vous en étonner, ô mes amis, car il faut bien que le genre humain subisse les mêmes loix qui sont prescrites à toute la nature. Il n'y a qu'un cercle perpétuel. Elévation d'un côté & décadence de l'autre ! Toutes les parties de l'univers sont sujettes à ces changemens : il n'y a que le *grand Tout* qui est immuable & toujours le même, ne variant que par rapport à nous.

*Omnia mortali mutantur lege creata,  
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,  
Exutas variam faciem per sæcula gentes.  
At manet incolumis mundus, suaque omnia servat;  
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,  
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat,  
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem;  
Non alium videre patres, aliumve nepotes  
Aspicient (\*).*

C'est pourquoi Ocellus de Lucanie après avoir raconté les différens changemens que les parties du monde subissent, conclut très-raisonnablement :  
 ταυτα εν εσι σημεια τε και τεκμηρια τε το

---

(\*) *Manil. Astro, lib. I.*

μεν όλον , και το περιεχον μενειν αιει , και σαζεσαι , τα δ'επι μερες , και επιγνωμενα ( αυτε ) Φθειρεσαι , και διαλυεσαι .

Les inondations , la terre qui est tantôt élargie , & tantôt féparée par les vents & par les eaux qui la menent , les continens qui sont engloutis par la mer , ne nuisent nullement à la vérité de cette assertion. Ce que la terre perd d'un côté , elle le gagne de l'autre . Φθοραι δε , και μεταβολαι βιαιοι γινονται κατα τα μερη της γης . οτε μεν αναχυσιν λαμβανουσας ( της ) θαλασσης εις ετερον μερος . οτε δε και αυτης της γης ευρυνομενης , και διψαμενης υπο πνευματων , η υδατων κρυβδην επιφερομενων . Παντελης δε Φθορα της περι την την γην διακοσμησεως ετε γεγορευεν , ετε εσαι ποτε .

Et quand même ce point infiniment petit , que nous appellons la terre entiere , viendroit quelque jour à disparoître , l'univers n'en souffriroit aucune diminution , rien ne se pouvant perdre dans cet univers ; ce qui manque d'un côté , doit toujours être réparé d'un autre .

Par ces mêmes raisons tout ce que les philosophes ont radoté sur un commencement premier & sur une fin dernière , est absurde & contradic-

toire. Ce que remarque là-dessus Ocellus, est merveilleux. Quant à ceux, observe cet excellent auteur, qui disent que l'histoire grecque commence à Inachus Argien, on doit regarder cela non comme un premier commencement, mais un changement arrivé dans la Grece qui souvent a été barbare, & qui le sera souvent encore. Ses habitans ont changé non-seulement par des révolutions humaines, mais par les effets de la nature qui, à la vérité, n'est jamais ni plus puissante, ni plus foible, mais qui est toujours plus nouvelle, & prend un commencement par rapport à nous.

*Διο και τοις λεγασε την της Ελληνικης ιστοριας αρχην απο Ιναχου ειναι τα Αρχαιε, προσεκτεου ετως εσχως απο τινος αρχης πρωτης, αλλα της γενομενης μεταβολης κατ' αυτην. Πολλακις γαρ και γεγυνε, και εσαι βαρβαρος η Ελλας, εσχ υπ' ανδρωπων μονου γινομενη μεταναστατος, αλλα και υπ' αυτης της Φυσεως ε μειξονος, εδλε μειονος αυτης γινομενης, αλλα και νεοτερας αιει, και προς ημεις αρχην λαμβανουσης.*



---



---

 CHAPITRE II.

*Du dehors & du dedans. Une course à la piste du bonheur. Pourquoi les hommes courent tant après Bathmendi. L'auteur court aussi après comme le reste des humains. Quelles sont les petites-maisons de l'univers. Je me fais l'honneur de me comparer à une fouche. Pourquoi les despotes sont-ils stupides ?*

Tant que je demeurai dans la maison de mon oncle, le tems étoit entièrement à moi. N'étant tenu à aucun travail, je ne m'occupois que de ce qui me divertissoit. J'employai une considérable partie de ce loisir si charmant à des promenades solitaires que j'aimois toujours excessivement, & dont le goût m'est resté jusqu'à ces tems de foiblesse, où rien ne m'afflige davantage que de me voir privé encore de ce plaisir par l'infirmité de mon corps. Je faisois de petits voyages de quelques journées à pied tout seul, ou en com-

pagnie de quelque honnête grec ou romain que je lisois & relisois tant que j'en rapportois chez moi une douzaine de passages que je favois par cœur. Ma mémoire étoit alors excellente.

Combien de fois n'étois-je pas surpris de ce que je voyois la plupart des gens fuir la solitude comme un dragon qui alloit leur empoisonner tous les amusemens ! Maintenant que j'en crois avoir approfondi la raison , cela ne m'étonne plus. Il me semble même tout naturel qu'il y ait si peu de gens qui aiment à se recueillir : comment jetteroient-ils des regards assurés sur leur intérieur ? ou ils n'y voient rien du tout , ou ils y voient des choses dont ils ont à rougir. Dans le premier cas c'est un spectacle maussade qui leur donne des vapeurs & de l'humeur , & les fait tomber dans une espece d'anéantissement fort désagréable, dans l'autre, c'en est un qui ne laisse pas d'embarrasser beaucoup , & qu'on ne sauroit assez tôt éloigner pour le repos de ses jours.

Voilà pourquoi peu de gens sont capables de mûres réflexions. Ils sortent de la

vie à peu près comme ils y sont entrés , sans avoir su dans tout ce qu'ils ont entrepris , ni le comment , ni le pourquoi. N'ayant pour ainsi dire aucun dedans , il leur faut toujours quelque choc de dehors : j'ose même avancer qu'ils ont assez rarement une idée nette de leur existence.

Les rêveries de mes promenades solitaires rouloient sur ce qui me touchoit de plus près, je veux dire sur moi-même. Jettant un œil indifférent sur ma vie passée , j'examinois les différentes situations où je m'étois trouvé , pour savoir laquelle m'avoit fait le plus de plaisir ; je m'appliquois sur-tout à fixer mes idées sur ce qui pouvoit me rendre heureux , pour ce qui me restoit à faire de mon pèlerinage sublunaire. Voyant tout autour de moi occupé de la recherche du bonheur , je m'aperçus en même tems que fort peu de gens croyent l'avoir attrapé , & qu'il n'y en a peut-être point qui l'aient rencontré en effet. Cherchant la raison de ce phénomène , je crus avoir entrevu que la plupart d'entr'eux cherchant ce qu'ils ne peuvent jamais trouver , ils ne veulent

pas se soumettre aux loix de la nature, auxquelles ils ne sauroient se soustraire d'aucune maniere, & ils prétendent plutôt assujettir cette nature à leurs caprices. Effort vain & ridicule! je m'apperçus enfin qu'il y en avoit quantité qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'il leur faut pour se trouver bien.

„ Mes chers amis ! dit certain Sadder à ses freres ( \* ), j'ai beaucoup réfléchi à ce Bathmendi ( \*\* ) dont Alzim nous a parlé ; franchement je crois que le génie s'est moqué de nous. *Bathmendi n'existe plus & n'a jamais existé* ; car puisque mon frere Békir ne l'a pas rencontré dans le tems qu'il commandoit la moitié de l'armée persanne ; puisque Mesrou n'en a pas entendu parler, lorsqu'il étoit le favori du grand roi ; puisque moi-même je n'ai pu deviner seulement ce que c'étoit, dans le moment où j'étois comblé des faveurs de la gloire & de la fortune, il est clair que Bathmendi est un être imaginaire, une illusion, une chimere, après

( \* ) Nouvelles de M. de Florian.

( \*\* ) Mot persan qui signifie le bonheur.

laquelle tous les hommes courent, *parce qu'ils aiment les chimères & à courir.*

Je me proposai donc avant tout d'aller à la recherche d'un bonheur qui étoit fait pour l'homme, & de ne pas donner la chasse à des chimères. Comme l'homme fourmille d'imperfections, il faut bien que tout ce qui se rapporte à lui, se ressent de ce défaut de sa nature. „ Il est vrai que tu feras toujours borgne, dit un jour son bon génie à certain Memnon (\*), lequel avoit conçu un matin le projet insensé d'être *parfaitement heureux*, & qui avoit commis avant la nuit tous les excès auxquels il avoit renoncé le matin. Il est vrai, lui dit ce bon génie, que tu feras toujours borgne (\*\*), mais à cela près tu feras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais ce sot projet d'être parfaitement sage „.

„ C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir? s'écria Memnon en soupirant „.

(\*) Romans & contes de Voltaire.

(\*) Il s'étoit fait crever un oeil ce même jour par un de ses amis intimes dans une dispute qui s'étoit élevée sur le jeu.

„ Aussi impossible , lui repliqua l'autre , que d'être parfaitement heureux. Nous-mêmes nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve , mais dans les cent millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue , tout se suit par degrés. On a moins de sagesse & de plaisir dans le second que dans le premier , moins dans le troisième que dans le second. Ainsi du reste jusqu'au dernier , ou tout le monde est complètement fou „

„ J'ai bien peur , dit Memnon , que notre petit globe terraqué ne soit précisément les petites maisons de l'univers , dont vous me faites l'honneur de me parler „

„ Pas tout-à-fait , dit l'esprit , mais il en approche : il faut que tout soit en sa place „

En reportant mes regards sur mes jours passés , j'y rencontrais des intervalles où je m'étois tout entier abandonné à la fougue des passions qui me firent faire nombre de sottises. Je me demandai à moi-même , si j'avois été heureux alors ; je me dis que non. Comprenant bien par les mauvaises suites

que mes étourderies ne manquoient pas d'attirer, que le chemin où j'étois entré, n'étoit pas assurément celui qui conduisoit au bonheur, j'allai me jeter à toutes forces dans l'opposé, c'est-à-dire, je fis de mon mieux pour me débarrasser de cette sensibilité si contraire au repos, que je considérois alors avec Epicure comme le fondement du bonheur.

J'étois avancé à perte de vue dans ce sentier, que j'imaginois plus beau & plus riant que les Zenons, les Antonins & les Epictetes même ne l'ont peut-être jamais imaginé; & je puis dire, sans me vanter, que j'ai ressemblé de fort près à un tronc aussi lourd & aussi grossier qu'on en puisse rencontrer: ce qui ne pouvoit guere arriver autrement: les desirs dont j'avois tâché de me débarrasser, étant nos uniques moteurs; c'est la force de ces desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desir & sans besoin, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner ni à comparer ses idées entr'elles. *Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide.* Si les souve-

rains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or, les sultans n'éprouvent ni l'un ni l'autre. Il n'est point de plaisir, qu'un simple acte de volonté ne leur procure; l'esprit est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de conquérant, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position exiger des lumières d'un despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi, sauf le hasard d'une éducation singulière, est-il peu de souverains absolus & éclairés (\*).

Me voilà donc dans un nouvel embarras ! A la vérité, il n'y avoit alors rien au monde qui pût troubler le repos philosophique où j'étois parvenu à force de raisonner sur le néant & la frivolité de tout ce qui intéresse le reste des mortels.

Mais je m'ennuyois à mourir; & l'on

---

(\*) Helvétius.



comprend aisément que ce n'est pas un état qu'on puisse souhaiter ou qui vaille la peine d'être tant recherché & poursuivi à grands frais, que celui d'un ennui continuel. Cette félicité languissante n'est donc pas une chose si souhaitable ; les philosophes la cherchent avec un grand soin, les mortels la trouvent sans nulle peine (\*).

De tout cela je conclusois que ce qui me sembloit le plus naturel, c'est qu'il faut quelque sensibilité, quelque irritabilité pour être heureux, mais qu'il n'en faudra pas une très grande aussi long-tems que l'homme ne pourra pas écarter tout ce qui l'affecte désagréablement, ou qu'il n'aura pas trouvé le secret d'ouvrir son cœur aux impressions agréables, présentant à la fois un front d'airain à celles qui lui pourroient déplaire. Mais telles que les choses sont à l'heure qu'il est, je trouve que celui qui est fort susceptible du bien, ne l'est pas moins du mal ; & quel est le philosophe qui défavoue assez le bon-sens pour ne pas voir ce qui en doit suivre ?

---

(\*) M. de la Fontaine.

Bonheur ! c'est toi qu'on desire,  
 On t'aime, on te perd ; & je croi  
 Que je t'ai rencontré chez moi,  
 Mais je me garde de le dire.  
 Quand on se vante de t'avoir,  
 On en est privé par l'envie ;  
 Pour te garder il faut savoir  
 Se cacher, & cacher sa vie (\*).

Ce Bathmendi dont nous avons parlé ci-dessus, fut rencontré enfin par Sadder, Békir & Mefrou dans la maison de leur frere Tai.

„ Il ne tiendra qu'à vous, Messieurs les aventuriers, leur dit-il, de faire connoissance avec moi ; si cela vous fait plaisir, j'en serai fort aise ; si vous ne vous en souciez pas, je m'en passerai. Je ne suis pas gênant ; *je me tiens dans mon coin, je ne dispute jamais, & je déteste le bruit* „.

Les trois freres qui ne se laissoient point de considérer le petit vieillard, voulurent l'embrasser.

„ Oh ! doucement, leur dit-il, *je n'aime point tous ces grands mouvemens, je suis délicat, & dès qu'on me serre, j'é-*

---

(\*) Voltaire.

*touffe. D'ailleurs il faut être ami avant de se caresser. Si vous voulez que nous le devenions, ne vous occupez pas trop de moi ! Je fais plus de cas de la liberté que de la politesse, & tout ce qui n'est pas modéré, m'est antipathique.*

---

### C H A P I T R E I I I .

*Queues de diables & autres beautés. Tout peuple au monde est peuple de Zampola. Ce chapitre contient aussi entr'autres choses qu'on n'y chercheroit pas, une prophétie, des colosses, des pagodes, des héros, des petits-mâtres, des capuchons, des sandales avec un siecle de bagatelles & de frivolités. Modele américain, dont malheureusement on ne tirera peut-être jamais de copie en Europe (\*).*

C'étoit précisément au tems où la frénésie d'un prince, de vouloir ôter quelques misérables préjugés à ses peuples, tournoit la tête aux esprits foi-

---

(\*) L'auteur, en écrivant ce chapitre, ne se doutoit point des choses étonnantes qui devoient se passer en 1789 & 1790. !

bles, & faisoit sourire les philosophes, que le hasard me conduisit, dans une de mes courses solitaires, faites pour la plupart sans but & dessein, au mont Ch\*. Comme je me suis toujours laissé volontiers entraîner par une contrée riante, sans me soucier où mes pieds errans me pouvoient porter, je ne pus résister à la tentation de grimper au haut de ce mont, dont les environs avoient tout ce qu'il falloit pour me charmer. J'y trouvai une Chartreuse évacuée, appartenant jadis aux religieux de Cîteaux. Tout d'un coup je me vis entouré de monceaux de statues tronquées. Ici le bras mutilé d'un Bruno arrêtoit mes regards; là je rencontrai le tronc d'un saint Pierre, dont les clefs étoient écrasées sous des pierres détachées d'un rocher prochain. Les queues des diables ça & là, éparfes par terre, formoient le spectacle le plus imposant vis-à-vis des vierges saintes couchées sur le dos. Là le derrière d'un Jésus-Christ couvroit presque en entier la belle gorge de Marie; ici l'énorme membre viril d'un Christophe étoit si près de la petite bouche de Madelaine,

que je craignois qu'il n'allât la lui enfoncer. ,, Ma foi ! ce seroit dommage , me disois-je ; il ne manqueroit pas de défigurer cruellement la belle pénitente ,, !

C'étoit un beau jour. Une foule de gens de toute trempe se promenoit. Avec quelle indifférence ou plutôt avec quel plaisir secret ces bonnes gens regardoient maintenant ces sacrilèges qui auroient revolté autrefois tous les esprits ! La joie de cette populace perceoit malgré les efforts qu'elle se faisoit pour la réprimer ; d'abord elle avoit craint que la vengeance de ses idôles ne fût qu'affoupie , & ne vint à se réveiller ; c'étoit sans doute un reste de cette sottise frayeur qui empêcha un éclat dans les formes.

C'est ici que le peuple de Zampola que Marmontel nous a peint , me revient à l'esprit. Quand ce peuple vit ses dieux que Cortès avoit fait renverser du haut de leurs autels , mutilés , dispersés hors de leur temple , roulés dans la poussière & foulés aux pieds , il se livra à des transportts , qui firent bien voir que son culte n'avoit jamais été

que celui de la crainte, & qu'il détestoit dans son cœur les dieux que sa bouche imploroit.

Tel est tout peuple au monde ; il se moque aujourd'hui des idôles, devant lesquelles il trembloit hier. Tant le tems a d'influence sur les notions que les hommes se forment de la probité ou de la méchanceté d'une action ; & tel est son pouvoir sur les esprits des mortels, qu'on vous brûle, on vous met à la potence dans un siecle pour une opinion, pour laquelle on vous fait bâtir des autels dans un autre. Vaut-il donc la peine de faire quelque cas des jugemens des hommes qui sont perpétuellement en contradiction avec eux-mêmes ?

Le spectacle de ce cloître superbe qu'on alloit démolir, me fit naître quelques réflexions sur l'empire des moines qui sembloit alors s'approcher de sa décadence. Ces ennemis irréconciliables du bon-sens, sous le joug desquels le genre humain a gémi si long-tems, vont éprouver maintenant, me disois-je, un sort tout semblable à celui qu'ils avoient fait éprouver ci-devant

aux fideles croyans. Impitoyables , cruels , injustes envers tout le monde , c'est à présent qu'on l'est de même envers eux. Ce n'est pas que j'approuve la maniere dont on se conduit à leur égard ; au contraire , je trouve très-inique que nous punissions dans les descendans les crimes dont leurs prédécesseurs se sont rendus coupables envers nos peres ; je dis seulement qu'il en est ainsi. Quel est l'esprit-fort , en nos tems puérides , qui ne cherche à rabaïsser les moines , qui ne s'en fasse un mérite , & qui ne croye s'être acquis un droit à l'immortalité par une vingtaine de mauvaises plaisanteries débitées dans quelque misérable brochure ! O vous , qui croyez transmettre votre nom à la postérité au moyen de ces efforts ridicules , sachez qu'il viendra un tems où l'on sera étonné , non pas de la hardiesse de vos assertions ou de l'étendue de vos lumieres , mais de l'inconséquence de votre esprit ! On ne pourra comprendre comment vous pouviez tant vous mettre en peine pour atterrer de petites idôles comme les moines , & ne pas ébranler en même tems de plus grandes ,

comme les despotes & le démiourgue. Donnez le branle aux colosses, & les pagodes attachées à leurs pieds s'écrouleront d'elles-mêmes.

Les héros du tems de la chevalerie se débattoient contre des géans & des dragons pour mériter les bonnes graces de leurs princeffes; les petits-maîtres de nos tems puériles entrant en lice, combattent des capuchons & des sandales pour complaire à un prince qui s'est mis en tête de remplir ses coffres forts sous le beau prétexte de bannir la superstition de ses Etats; projet qu'il exécute encore d'une si sotté maniere, que ni ses finances, ni ses peuples n'y gagneront. Savez-vous de quel nom nos descendans honoreront notre tems? Ils l'appelleront le siecle des bagatelles & des frivolités; & ils trouveront étrange qu'une génération entiere ait perdu son loisir à barbouiller du papier pour prouver qu'il faut extirper des communautés, lesquelles n'étoient bonnes à rien qu'à gâter l'esprit des hommes & à engloutir les revenus des empires. Quand est-ce que les peuples de l'Europe qui ne rougissent pas de se dire



éclairés, approcheront des lumières des habitans de la Pensilvanie, où il n'y a point de religion établie par le gouvernement, chacun y adoptant celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'Etat; c'est aux habitans à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est comme le négociant entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre, & ne consomme point de cette denrée, ne paye rien. La Pensilvanie est un modele, dont il feroit à propos de tirer copie (\*).

---

(\*) Helvétius.

---

 CHAPITRE IV.

*Où l'auteur est fort embarrassé de dire avec décence, qu'allant ch- r, il encourut le risque de perdre une chose, que la bien-séance dont il fait grand cas, comme l'on fait, ne lui permet pas d'appeller par son nom; où il parle des cochons, & se cite lui-même. Problème. Surprise de l'homme aux quarante écus. Par où les hommes raisonnent-ils?*

Puisque je suis en train de raconter mes promenades, en voici une qu'il me coûteroit beaucoup de vous dérober, ne voulant point vous faire perdre les charmantes réflexions qu'elle me fit naître.

C'étoit une après-dînée, qu'après avoir fait bonne chere, je m'étois éloigné de quelques lieues de la ville. Il me prit un besoin si pressant, que je m'en trouvois fort incommodé. Trop sage pour profiter mon derriere aux jolies Dames qui pouvoient passer, j'entrai dans une cabane de villageois,

à l'encoignure d'une rue, priant très-inflamment le maître du logis de me permettre pour quelques minutes l'usage de sa garde-robe. Il me montra un endroit convenable à quelques pas près du jardin. A peine m'y étois-je assis, que je me sentis attaqué à l'endroit, qui n'est pas à la vérité le moins sensible de mon corps.

Je me leve avec précipitation, & jettant un grand cri de douleur ou plutôt de surprise, je m'enfuis à toutes jambes les culottes bas, sans oser regarder derrière moi. Au seuil de la porte je rencontre le bon villageois qui m'arrêtant, me demande ce que j'ai. Je lui fais l'histoire de ma déconvenue d'une voix à demi-étouffée, n'ayant pas encore repris mes sens. Il fit un grand éclat de rire à sa grosse manière, & me dit : „ ne vous effrayez pas, ce ne sont que les hures des cochons dont nous avons bonne quantité; assurément ils ne vous auront fait aucun mal „. Je m'examinai & me mis à rire moi-même de cette peur ridicule! „ Mauvais augure, me dis-je ! mon

petit frere débute dans le monde par la hure d'une truie : seroit-ce encore là sa triste destinée , lorsqu'il sera employé à son véritable usage ,, ?

Ne vous moquez point , lecteur , de cette aventure ; je vais vous prouver que c'est un fait de la dernière importance , quelque frivole qu'il paroisse. Supposé que les cochons m'eussent dépouillé de ce qui nous fait uniquement valoir auprès des femmes , que seroient devenues les ames immortelles , lesquelles doivent peut-être encore passer par ce canal dans le sein de ma femme ? C'est un problème que je donne à résoudre à Messieurs les théologiens & métaphysiciens , gens très-subtils , qui savent tout ce qui n'est pas à savoir.

Ecoutons un moment l'homme aux quarante écus raisonner sur la jolie demeure de ces ames immortelles ! Il demanda en quel endroit étoit son enfant ? --- ,, Dans une petite pochè , lui dit son ami , entre la vessie & l'intestin rectum ,,.

,, Oui , mon cher voisin , l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau ;

& avec cela on fait le fier & on se donne des airs (\*),,

Réfléchissons encore un peu sur la perte que mes fils ou filles qui sont encore à naître, auroient faite de leur existence, si ces maudits cochons étoient parvenus à me mutiler. L'enfant qui sera peut-être un jour mis au monde par mon moyen, sera l'ennemi irréconciliable des despotes & des prêtres, s'il veut suivre l'exemple de son pere : il n'auroit pas vu la lumiere, si les cochons avoient englouti l'instrument par lequel sera opérée son existence.

Qui le croiroit, que le grouin de ce vilain animal tint de si près à l'existence d'un homme, & d'un homme qui sera peut-être un grand philosophe ! & croyez vous que moi-même j'eusse eu les mêmes principes & les mêmes sentimens qui me caractérisent maintenant, si ces pourceaux impitoyables avoient réussi à m'ôter les génitoires ? Vous savez que la plupart des hommes raisonnent par cette partie là ; quel bouleversement universel cet accident n'au-

---

(\*) Voltaire.

roit donc pas occasionné dans mes idées! On aura déjà vu, & on verra encore dans la suite de ces mémoires combien je suis indulgent pour les foibles d'un certain genre, sachant, par l'expérience, que je suis moi-même sujet à m'égarer. Mais quelle auroit été ma rigueur, mon austérité envers mes semblables, si je n'avois pas appris par mes chûtes combien il est facile de tomber! Au lieu de cette tolérance qui chez moi ne connoît pas de bornes, une humeur sévère, une implacabilité cruelle pour des foibles & des torts que je ne pouvois pas avoir moi-même, se feroient emparées de mon esprit.

---

## C H A P I T R E V.

*Nuit. Lune. Sommeil. Bourrade. Sentinelle.  
Police. Apostrophe aux souverains & aux  
lieutenans de police.*

Un jour que je retournois un peu plus tard qu'à mon ordinaire chez moi, trouvant la porte du logis fermée, je frappe à plusieurs reprises, mais en

vain. C'étoit un jour de fête ; on avoit goinfré , comme c'est la coutume ; vous concevez aisément pourquoi tout le monde étoit si profondément assoupi. Heurtant encore plusieurs fois , & voyant que l'on ne venoit pas m'ouvrir , je pris le seul parti qui me restoit à prendre , celui de rester la nuit dans la rue.

C'étoit une belle nuit d'été ; il faisoit clair de lune ; & il faut remarquer que j'ai toujours eu un attachement particulier pour le blême éclat de Diane. Je fais que beaucoup de poètes font semblant de ressentir une affection singulière pour cette dame , sans être véritablement épris de ses charmes ; moi je sens en effet ce que ces Messieurs affectent de sentir. Cet astre ne paroît jamais sur l'horizon que la magie d'une volupté attendrissante coulant dans mes veines , ne me fasse éprouver une certaine langueur qui me dispose non-seulement à l'amour , mais à toute sensation agréable. Alors un paisible , mais doux sentiment de mon existence s'empare de mon ame ; pénétré de ce calme profond qui regne autour de moi , je me sens

transporté du plaisir d'être aussi quelque chose dans le vaste assemblage des êtres.

J'avois fait ce jour-là une longue promenade : excédé de fatigue , je me plaçai sur une grande pierre près de la maison , pour attendre le sommeil qui me reçut bientôt à bras ouverts. Il est l'ami des gens de mon espèce , qui ne se souciant ni de couvertures de brocart , ni de colonnes de lit dorées , n'ont de soin plus pressant que celui de réparer leurs forces aussitôt qu'ils se sentent épuisés , pour goûter de nouveau les douceurs de la vie. Fuyant à tire d'aile ceux qui vont le poursuivre , il ne demeure ni auprès des princes qui méditent le bouleversement d'un Empire , ni auprès des savans qui se tuent à s'efforcer de découvrir une comète , ou de tracer une nouvelle route à l'esprit humain. Ce n'est que le philosophe indolent , n'ayant d'autre souci que de passer tranquillement & agréablement les jours fugitifs d'un court pèlerinage qui puissent le fixer à jamais.

A peine endormi , je me réveillai en sursaut. Voilà un homme efflanqué qui  
me



me donne une bourrade assez rude, & me dit d'une voix à faire trembler un garçon mille fois plus courageux que moi, qu'il n'étoit pas permis de coucher dans la rue.

Je me frottai les yeux en les levant encore sur lui, & je m'apperçus que cette créature effilée étoit une sentinelle.

„ Mais comment, lui demandai-je, peut-on contester à l'homme le droit de pancher sa tête sur une pierre? „

„ Je suis de la police, repartit-il gravement; c'est l'ordre du prince; j'espère que vous n'y trouverez pas à redire „

„ Votre prince, repris-je, doit être un homme bien pauvre ou bien avare, s'il ne peut se passer d'une pierre, en ayant quantité dans son royaume „

Je ne savois pas que ces mouches n'entendoient pas raillerie. L'homme efflanqué me régala encore d'une bourrade, & me prenant par le bras, il me dit, qu'il alloit me conduire au cachot par ordre du prince, tant pour l'impertinence que je venois de dire, que pour avoir osé lui résister à lui, qui

étant de la police , m'avoit parlé de la part de son souverain.

Chose étrange ! pensois je en moi-même , les prêtres me parlent de la part de leur Dieu , les gens du guet de la part de leur roi ; cependant ni les uns , ni les autres ne me parlent raison. Je ne veux pas de ces hommes qui me parlent toujours de la part d'autrui.

J'étois tout confondu de la cruauté de cet huissier impitoyable qui m'envioit le dur couffin où j'avois reposé mon corps roué de lassitude , & qui pour m'arracher une misérable pierre , mettoit en avant l'autorité de son prince ; personnage avec lequel je n'avois jamais rien eu à démêler.

Heureusement je me souvins d'avoir quelques pieces dans ma bourse. Ayant déjà éprouvé l'effet étonnant de ces bagatelles , je voulus encore en faire l'essai. Je glissai donc tout doucement mes liards dans la main du garde qui , m'en remerciant très poliment , me rendit la liberté.

Dès ce moment je commençai à me former les idées les plus bisarres , à en croire les gens qui les disoient telles ,

fur la police; & je fuis fâché de me voir obligé de dire pour la honte des pays où j'ai vécu, qu'elles ne furent jamais démenties par mon expérience. Je regardois la police comme le joug le plus injuste qu'on se plaifoit à imposer à ceux qui n'avoient pas de quoi racheter leurs vices; je l'envisageois comme un filet dangereux à ceux qui étoient assez bêtes ou assez mal-avisés pour s'y laisser prendre; mais ridicule pour tout autre qui connoîtroit assez les pièges qu'on avoit coutume de tendre pour n'y pas donner.

Il ne faut donc, me disois-je, qu'être un peu madré pour se garantir de toutes les suites d'une mauvaise action, comme il ne faut qu'être simple & imprudent pour s'envelopper dans une méchante affaire, on ne fait comment. Vraiment ce n'est que l'homme ingénu qui donne dans le panneau; le fripon adroit & déniaisé n'y donne jamais. Voilà donc l'honnête homme perpétuellement en proie aux ruses du fourbe, & l'homme franc & candide n'est jamais à l'abri des insultes du filou deffalé. J'adoptai comme principe qu'il y a

d'autant plus à reprendre dans l'administration d'un Etat, qu'il y a un corps de police plus considérable ou mieux établi.

Si ce principe est vrai ou faux, c'est dont je ne me soucie guere, parce que n'étant rien moins que politique, je ne veux rien avoir à démêler avec l'administration. Mais ce que je fais fort bien, c'est qu'il vaut cent fois mieux prévenir les vices que de les punir, que la peur du châtement faisant des poltrons, jamais des hommes vertueux, il ne faut pas imaginer de pouvoir forcer les hommes à être bons, mais qu'il faut leur apprendre que c'est leur bien-être qui exige qu'ils soient tels.

O vous, qui gouvernez les peuples, demandez-vous à vous-mêmes si ce n'est pas l'intérêt qui régle chacune de vos démarches. Comment voulez-vous que nous autres issus du même sang, ne soyions pas guidés par ce même intérêt qui conduit tous vos pas ! attachez la fortune à l'honnêteté, faites entrevoir à l'homme l'unique moyen de parvenir dans l'accomplissement des devoirs de l'humanité & de la vie so-

ciale ! distinguez les talens , récompensez le mérite , & votre police se réduira à peu de chose ! ayez honte de cacher avec tant de soin la manière dont vous maniez les hommes ! si vous n'avez en vue que leur bien-être , agissez ouvertement ! car quelle raison peut alors vous engager à couvrir des ténèbres épaisses la plus légère de vos démarches ? Mais si ce n'est que votre propre intérêt qui vous guide , tremblez , & apprenez que des millions de mortels ne sont pas faits pour fléchir sous le caprice d'un seul ! rougissez de restreindre le peu de liberté que vous avez laissé aux hommes jusqu'aux moindres bagatelles , présumant d'étendre votre pouvoir illimité jusqu'à ces minuties trop peu importantes pour mériter votre auguste attention ! n'allez pas compromettre votre sainte autorité , laquelle vous tenez à ce que vous dites de votre Dieu même , avec le c. de chaque carogne , en vous mêlant de tracasseries de bordels !

Et vous , officiers de police ! n'allez pas vendre l'impunité des crimes les plus atroces à quiconque enchérit !

n'enviez pas au public une grivoise, sur laquelle vous assouvifiez à l'envi vos desirs ; mais partageant avec nous autres en honnêtes gens , ne prétendez plus vous arroger un droit exclusif à ce qui s'est dévoué à notre plaisir commun !

---

## C H A P I T R E V I.

*D'un maître de danse. Confession générale. Des peres de l'Eglise. Jeu de l'instinct. Curiosité puérile. Anathêmes. Certificat de sottise. Suicide traversé. Tourmens du bon bramin.*

Ecoutez , lecteur , s'il vous plaît , un événement plaisant , qui commença à troubler la paix profonde qui avoit régné entre mon oncle & moi depuis quelques mois ; événement , dis-je , qui au premier coup d'œil , ne semble point propre à mettre la discorde entre deux personnes qui , ayant eu de plus grands torts ensemble , se les étoient pardonnés.

Mon oncle s'opiniâtroit à me faire

apprendre à danser , & moi je n'en vou-  
lois rien faire. Ne voulant point reve-  
nir du projet qu'il avoit conçu de me  
former , vous imaginerez bien que ce ne  
pouvoit être qu'à sa maniere qu'il tâ-  
choit de me tourner l'esprit. Il avoit  
été beau garçon jadis , bien fait , d'une  
gaieté charmante & d'un maintien en-  
chanteur. Sur ses vieux jours il dançoit  
encore avec grace , & frédonnoit passa-  
blement. De si rares talens n'avoient  
pas manqué de faire sa fortune. Ga-  
gnant les bonnes graces de la fille d'un  
bourgeois , aussi belle que riche , il l'é-  
pousa , & se vit à la fois mari d'une  
jolie femme & possesseur d'une fortune  
considérable. Il m'aimoit ; & le voilà  
donc tout d'un coup engoué de la bi-  
zarre idée de me faire danser , pour  
que , faisant les conquêtes des femmes  
comme il les avoit faites , je parvinffe  
par les mêmes moyens , par lesquels il  
étoit parvenu lui-même.

Après lui avoir fait des remontrances  
inutiles , quel parti pouvois je prendre ,  
si non celui de m'abandonner au maî-  
tre qu'on m'avoit choisi ? il daigna dès  
le premier mois assurer mon oncle que

je n'étois bon à rien, & qu'il n'avoit eu de sa vie de plus grossier lourdaud entre ses mains. ,, Mais regardez seulement, dit-il un jour à mon oncle, tout est gauche en lui; il ne fait ni marcher, ni se plier; c'est une véritable souche, c'est un bloc informe, vous dis-je, ,,,

,, M. Harley qui impatientoit tant le grand *le Sack*, doit avoir eu de l'esprit comme un ange en comparaison de ce nigaud votre neveu (\*).

Voulez-vous savoir pourquoi tous les efforts que je fis aussi-bien que tous ceux que j'aurois pu faire pour réussir en cet art frivole, devoient être vains, c'est parce qu'il est dans l'ordre des choses, & qu'une loi immuable de la nature semble exiger que l'homme qui pense, ne trouve absolument nul intérêt aux objets qui occupent le loisir, & font

---

(\*) *Le Sack the famous french dancing-master in great admiration, asked a freund, whether it was true, that M. Harley was made an earl, and lord-treasurer? and finding it confirmed said: well i wonder, what the devil the Queen could see in him; for i attended him two years, and he was the greatest dunce, that ever i taught. S. Pope's, and Swift's Miscellanies.*



le principe de l'activité de celui qui ne pense pas. Ce n'est qu'un Schah-Baham qui n'a rien pénétré de sa vie, ou un de ces hommes si rares qui ont tout approfondi, qui puisse s'amuser à découper, à attraper des mouches ou à faire des nœuds; l'un parce qu'il ne pense rien du tout, & l'autre parce qu'il a pensé trop; une entière difette d'idées produisant à peu-près le même effet qu'une surabondance de notions a coutume de produire. C'est ainsi que la plus grosse ignorance touche de près au plus haut point de savoir.

Il me souvient de vous avoir dit dans un des chapitres précédens, que j'étois passablement guéri de la frénésie de vouloir faire adopter mes principes à ceux qui y étoient le moins faits, mais que je n'en étois pas encore entièrement revenu : c'est ce que vous allez voir dans celui-ci. Mon oncle me proposa un jour d'aller me confesser en sa compagnie. Malheureusement je m'oubliai au point de me laisser entraîner par la fureur de lui vouloir démontrer l'absurdité de ce qu'il me demandoit.

J'allai plus loin : je me moquai de  
*Part. II.* G

lui & de la sainte Eglise; ce qui l'effaroucha au point qu'il me menaça de me chasser de chez lui, si je persistois dans mon opiniâtreté.

J'y consentis donc, mais vous allez voir que c'étoit cent fois pire qu'il ne l'auroit été, si je n'y avois pas consenti.

Mon oncle charmé de la déférence que je venois de lui témoigner, conçut le dessein d'achever l'ouvrage de ma conversion, me priant très-instamment de faire une confession générale de tous les péchés que j'avois commis dans ma vie, pour rentrer parfaitement, comme il disoit, dans les bonnes graces de Jésus Christ. Je daignai condescendre encore à cette priere, & voilà cette confession maudite qui me coûta l'amitié de mon oncle, & me valut la haine du prêtre auquel je la fis : haine redoutable, ce prêtre étant le favori de l'archevêque, lequel étoit alors très-bien à la cour. Je puis me féliciter de ce que l'intérêt du prince venant depuis à être en opposition avec celui de l'archevêque, ils se brouillerent; autrement cette sottise délicate n'auroit pas manqué de faire le malheur de ma vie.

*Confession générale.*

J'ai eu des doutes, pere très-révérend, sur la vérité de la religion chrétienne, aussi-bien que sur celle de toute autre, quelle que ce fût, soit révélée, soit naturelle; c'est dès ma plus tendre jeunesse que j'ai conçu ces doutes, & c'est depuis l'âge de treize ans qu'ils se sont changés en mon esprit en certitude : assez vain, pour me croire ou plus sage, ou de meilleure foi que tous les fondateurs des religions avec tous les peres de l'église.

J'ai composé un poëme fort impudique, tant pour être lu & mieux accueilli du public, connoissant le goût du siècle, que pour me divertir moi-même du jeu de l'instinct, que les images de ma fantaisie servoient mieux à éveiller & à nourrir que toute réalité. J'y mélois des plaisanteries sur les religions que l'on prétend révélées, lesquelles vous trouverez sans doute fort mauvaises, très-révérend pere, si j'allois vous les redire. (*Voyez la partie I, chap. XXX. de cet ouvrage méthodique, où il est parlé du livret en question*).

Par une curiosité puérile j'ai mis la main sur le c... de toute fille ou femme dont j'ai trouvé le moyen de m'emparer, pour savoir si la marque du sexe étoit la même en chacune. ( *Quelque absurde que ce motif puisse paroître au lecteur, qui peut-être ne se souvient plus de mon hermaphrodite dont j'ai parlé dans la partie I de cet ouvrage mathématique, j'ose assurer que c'étoit alors l'unique qui me portât à rechercher les femmes. Telle étoit la marche de mon esprit que l'avidé desir de m'éclairer & de m'instruire devançoit toujours en moi le desir de jouir. Il m'importoit plus de savoir ce que c'étoit qu'une femme, que je n'étois porté à goûter le plaisir que j'en pouvois attendre. C'étoit toujours mon esprit qui marchoit en avant; mon cœur ne faisoit que clopiner après; cependant il dupoit toujours son guide.* )

*J'avoue que ce n'est pas là ce qui nous procure plus de jouissances; mais j'ose dire en même tems que c'est le chemin qui conduit à des jouissances durables, & aussi solides qu'une jouissance sauroit l'être. Quelquefois même livré à la plus grande convoitise, je réfléchissois au sein des délices sur les ressorts qui me mettoient en mouvement,*

aimant mieux approfondir la raison du jeu de mes fibres que goûter le plaisir que ce jeu me procuroit. Je sais bien que, si j'avois poussé cette analyse des sensations agréables jusqu'à un certain point, je me serois à la fin tout à-fait rendu incapable de goûter aucun plaisir ; mais j'en revins encore à tems ; j'appris qu'il ne nous faut rien moins que des idées nettes & approfondies pour rendre heureux, que c'est plutôt une continue, mais douce & paisible ivresse des sens qui fait notre bonheur, qu'un esprit enrichi de notions abstraites, & fourmillant d'idées aussi claires que justes.

Eclairez l'homme tant que vous le pourrez, ô vous ! qui méritez seuls, par l'aveu sincère de votre ignorance, le nom de philosophes, mais dites-moi, qu'y gagnera-t-il pour son bonheur ? Vous lui faites envisager le grand néant des choses : bon ! mais c'est précisément ce qui lui fera ressentir plus d'ennui. Ne l'éclairez pas ; mais le voilà emporté par l'ardeur des passions, le voilà tremblant de peur devant des fantômes, tourmenté de la convoitise de mille objets frivoles qui ne le sauroient jamais rendre content. Faut-il donc éclairer l'homme, cet être bizarre qui ne se trouve jamais bien,

quelque chose que l'on fasse de lui , ou ne le faut-il pas ? En vérité je n'en fais rien : faites ce qui vous plaira. Je crois que je ne saurois mieux me tirer d'affaire , qu'en remettant la chose à votre gré & choix ).

Je dévorais avec une avidité inconcevable toute sorte de livres , me repaissant sur-tout de ceux qui étoient chargés d'anathêmes , ayant remarqué que c'étoient toujours les meilleurs. ( Le bon livre est presque partout le livre défendu. A Vienne , à Paris , à Lisbonne , & dans tous les pays catholiques , on permet la vente des opéra , des comédies , des romans , & même de quelques bons livres de géométrie & de médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe , est un ouvrage prosrit. Tels sont ceux des Voltaire , des Marmon- tel , des Rousseau , des Montesquieu , &c. En France comme en Autriche l'approbation du censeur est pour l'auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis , dont on dira d'abord du bien , parce qu'on n'en pensera point , parce qu'il n'excitera point l'envie , ne blessera l'orgueil de personne , & ne répétera que ce que tout le monde fait. L'éloge

général, & du moment, est presque exclusif de l'éloge à venir) (\*).

J'ai conçu sept ou huit fois le dessein de me tuer, que j'aurois exécuté infailliblement un certain jour, si je n'en eusse été empêché. ( C'est un fait que je dois mettre sous vos yeux pour ne laisser aucune lacune dans l'ensemble de mes aventures. Un soir que je jouois chez mon tuteur, où je devois me rendre tous les jours pour boire & raisonner avec lui en compagnie de sa femme, & d'un conseiller qui étoit fort de mes amis, je lui dérobai un pistolet qui pendoit à la muraille, près de laquelle je m'étois placé, y mettant toute mon adresse, je crois avoir fait en sorte que personne ne pouvoit s'être apperçu de rien.

Je pris congé de mon tuteur : mon ami s'en alla de même. Rentré chez moi, je furetai en vain dans mes poches ; je ne pouvois comprendre comment j'avois perdu le pistolet.

Je me touchai fort inquiet de ce que je devois dire le lendemain à mon tuteur, s'il venoit à me soupçonner de ce joli tour.

„ Vous ne nous débitez-là que des gaff-

---

(\*) Helvétius.

connades , me dira peut-être quelqu'un de mes lecteurs ; si vous aviez sérieusement résolu de vous mettre à mort , il est très-vraisemblable que vous auriez trouvé à l'instant même quelque autre expédient. Pur propos de fanfaron ! épargnez-nous de grace ces rodomontades ; on fait d'ailleurs que vous aimez à faire l'esprit-fort ,,.

Je réponds que j'avois résolu de me dépêcher en bon anglais d'une façon commode & vite , & que c'étoit précisément un pistolet qu'il me falloit pour cela.

Le lendemain mon ami venant me voir vers midi , me montra en entrant le pistolet , & me dit : ,, Vous voilà bien attrapé ! n'est-ce pas ? Eh , mon ami ! n'allez pas faire à quinze ans une sottise que j'aurois peine à vous pardonner si vous la faisiez à quatre-vingt. Jeune & d'une santé brillante comme vous êtes , il n'y a rien à quoi vous devriez songer moins qu'à la mort. Il y a nombre de plaisirs à goûter ici bas : il y en a dont vous n'avez peut-être pas encore une idée nette. En attendant que vous puissiez jouir de ces plaisirs , anticipez sur eux par l'espérance , & par votre imagination vive & empressée. Ne savez-vous pas que l'empire de Pluton est



un asyle où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible (\*), ?

J'avois honte, je rougissois, & par une bizarrerie où je ne comprends rien moi-même, je ressentois une joie plus grande de ce que j'étois encore en vie, que n'avoit été le plaisir avec lequel j'avois envisagé la veille ma destruction.

Mon ami m'avoua alors, que m'ayant surpris lorsque je mis le pistolet à la poche, il y avoit glissé sa main, & qu'il m'avoit ainsi volé ce que j'avois dérobé à mon tuteur. Il ajouta qu'il avoit été voir le tuteur, lequel ne s'étoit point encore apperçu de mon larcin, qu'il auroit soin de remettre le pistolet à sa place, pour que personne ne se doutât de rien.

„ C'est, ajouta-t-il en souriant, pour vous garantir du ridicule qu'une aussi grande étourderie que celle de vous être ennuyé de la vie à quinze ans, ne manqueroit pas de vous donner „

Il tint parole: du moins mon tuteur ne fit jamais semblant d'avoir rien appris de cette affaire.

Je fis avec mon ami un repas fort gai :

(\*) M. de la Fontaine.

nous nous moquions ensemble de ce que j'avois la veille discuté en moi avec l'air du monde le plus sérieux : enfin je n'y pensois plus).

Les deux raisons qui me déterminoient au suicide, étoient, que je m'impatientois de voir échouer tous mes efforts pour découvrir à quel but j'avois été mis au monde, & que je m'ennuyois. ( C'étoit cette ignorance de son être & de sa destination qui, tourmentant le bon Bramin, faisoit que plus il avoit de lumiere dans son entendement & de sensibilité dans son cœur, plus il étoit malheureux.

Ce Bramin me dit un jour : „ je voudrois n'être jamais né „.

Je lui demandai pourquoi ?

Il me répondit : „ j'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues ; j'enseigne les autres, & j'ignore encore tout ; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation & de dégoût, que la vie m'est insupportable ; je suis né, je vis dans le tems, & je ne fais pas ce que c'est que le tems : je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, & je n'ai nulle idée de l'éternité ; je suis composé de matiere. Je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée ; j'ignore si mon entendement est en moi une simple fa-

ulté comme celle de marcher , de digérer , et si je pense avec ma tête , comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu , mais le principe de mes mouvemens m'est également caché : ( je ne sais pourquoi j'existe ) : cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup ; et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande , si *Brama* a été produit par *Vistnou* , ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin , que je n'en fais pas un mot , et il y paroît bien à mes réponses. Ah ! mon révérend pere , me dit on , apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre , n'en croient rien ni moi non plus ; je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres , et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie et se moquer des hommes ; les autres croient savoir quelque

chose , et se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis prêt quelquefois de tomber dans le désespoir , quand je songe qu'après toutes mes recherches , je ne fais ni d'où je viens , ni ce que je suis , ni où j'irai , ni ce que je deviendrai ) (\*).

Vous imaginerez aisément l'impression que cette confession inouïe devoit faire , tant sur l'hierophante que sur mon oncle , auquel elle fut communiquée. Je finis par être chassé : ce que j'aurois bien pu prévoir , s'il m'étoit jamais arrivé de prévoir quelque chose ou de me douter seulement de ce qui ne pouvoit manquer d'arriver.

Ce qu'il y eut de mieux en tout cela , c'étoit qu'il n'y avoit plus que quelques semaines jusqu'à mon entrée chez M. le professeur. Mon oncle qui ne m'avoit chassé que par pure piété , pour que sa maison ne fût point infectée du poison de mon hérésie , fut assez généreux pour me donner à ma sortie de chez lui de quoi subsister en attendant que je me fusse arrangé. La bonté de

---

(\*) Voltaire.

cœur qui lui étoit naturelle, le fit agir différemment que tout autre dévot n'auroit agi en pareil cas. Tout autre, vous dis-je, me voyant périr dans l'indigence, en auroit remercié le ciel : envisageant ma misere comme une juste punition de Dieu, il n'auroit osé y apporter remede, pour ne pas s'opposer aux décrets de la providence.

---

## C H A P I T R E V I I .

*Un siecle qui n'est pas encore mûr ;  
une fille qui vient d'arriver du couvent ;  
une chambriere , une grosseffe , des soup-  
çons ; un garçon qui dispartoit , et des  
peres communs qui sont peres et ne le  
sont pas. Où les moines font-ils leur  
licence ?*

Entré chez M. le professeur, nous formâmes de concert le plan d'éducation pour son fils , que je mettrois ici , si je croyois que notre siecle fût à portée de se former une idée nette d'un plan d'éducation , où n'entroit pour rien ni la religion, ni aucun de ces arts frivoles

qui remplissent si mal-à-propos le loisir précieux de la plupart de nos jeunes gens à ce qu'on dit les mieux élevés. Notre siècle qui enfante tant de pédagogues, n'est pas encore mûr pour une semblable esquisse de pédagogie. Hélas ! les hommes ne la goûteront peut-être jamais !

Il ne me reste pas de souvenir assez vif de ce qui se passa dans mon cœur durant la première année que je fus employé auprès de ce savant estimable, pour que j'en puisse rendre compte au lecteur. Ce n'est pas que j'eusse été ce tems-là tout-à-fait sans intrigue amoureuse : non , il n'est guere possible que j'aie languï pendant une année entière dans une indifférence qui n'est nullement faite pour moi. Assurément je périrois d'ennui , s'il m'arrivoit de passer un mois sans amour. Je puis bien dire que j'ai appris à vivre des mois sans penser ; mais je ne suis pas encore parvenu à être quelques jours sans aimer. Mon esprit peut se passer absolument d'occupation durant des intervalles assez considérables ; mais il en faut toujours à mon cœur.

Du reste je menois une vie tranquille qui n'étoit troublée par aucun événement fâcheux. Je vais donc remplir le vuide que cette année dépourvue de tout fait remarquable, occasionneroit dans cette histoire d'ailleurs si fertile en sottes aventures, par un récit détaillé de ce qui m'est arrivé pendant mon séjour à G\*\*.

Peu de tems après mon arrivée à G\*, j'entrai en qualité de précepteur chez un régistrateur à l'assemblée des Etats, qui confia à mes soins deux fils, dont l'un petit ragot grassouillet, étoit très-bête, & l'autre d'un génie peu commun & d'une figure charmante. Ce régistrateur avoit encore une fille qui, étant alors âgée de dix-huit ans, venoit de sortir du couvent où elle avoit voulu prendre le voile. Ayant changé d'avis je ne fais pour quelles raisons, elle ne faisoit alors que rentrer dans la maison paternelle. J'aurois mieux aimé sans doute que l'on eût mis cette fille sous ma garde; mais vous imaginerez bien que les parens n'y songeoient guere. Je ne fus pas long-tems à l'aimer; cependant cette retenue austere, ces mœurs

féveres qu'elle avoit rapportés du cloître , me tinrent toujours dans un trop grand éloignement d'elle , pour que j'osasse jamais lui parler de ma passion ; & j'ai tout lieu de croire qu'elle ne s'en doutoit pas.

Venant quelquefois dans la chambre de ses freres , elle y passoit les soirées à chanter. L'excellente créature ! elle chantoit comme un ange. Placé vis-à-vis d'elle , j'attachois des regards avides sur ses levres vermeilles , dévorant chaque son qui en sortoit. Quand je me trouvois assez proche d'elle , pour que le souffle de sa bouche m'atteignît , je tremblois ; comme si le sang se glaçoit dans mes veines , une sueur froide me perçoit la peau : un frissonnement dont je n'étois pas le maître , me saisissoit , d'épaisses ténèbres m'enveloppant les yeux , je m'oublois , je ne savois plus ni où j'étois , ni ce qui se faisoit autour de moi. Je me sentoiss dans une espee de déperissement , cependant ce déperissement m'étoit beaucoup plus doux , plus voluptueux que ne me le fut aucune des sensations les plus vives , & les plus violentes que j'aie éprouvées

de



de ma vie. Ah ! si j'avois pu dans un tel instant de ravissement me jeter entre ses bras , je crois que tout mon être auroit coulé dans son sein. Je l'aurois noyée dans un torrent de vie ; & si elle avoit conçu dans ces embrassemens , ce n'auroit été qu'un de ces hommes supérieurs si rares en tous les siècles , qu'elle auroit pu mettre au monde.

Hommes ! pourquoi n'allez-vous pas multiplier votre espèce en ces momens de transport ? pourquoi ne faites-vous des enfans que par ennui , par mauvaise humeur ou par devoir ? pourquoi faut-il que vos sottises religions , vos loix & vos coutumes rendent la chose le plus souvent impraticable ? Mais hélas ! on voit bien à ces vilains magots la bizarrerie de leur origine.

J'aimois donc cette fille à l'excès , & je ne le lui disois jamais. N'en soyez point surpris , lecteur , ce n'est pas la seule fois de ma vie que cela m'est arrivé. Il y a beaucoup de femmes que j'ai aimées à la fureur , auxquelles je n'en ai rien dit ; qui plus est , ce sont préci-

fément celles que j'aimois le plus qui s'en font doutées le moins.

Les talens de l'un de mes écoliers m'attachoient tellement à lui, que je ne pouvois plus me passer de sa compagnie. Il partageoit tous mes amusemens qui consistoient ordinairement en promenades à quelques lieues de la ville.

Un soir que nous étions rentrés un peu plus tard qu'à l'ordinaire, le pere, vieillard rebarbatif, gronda le pauvre garçon, n'ayant pas le courage de s'en prendre à moi, & se laissa emporter jusqu'à le menacer de soufflets. Le bon François ( tel étoit son nom ) ayant une sensibilité proportionnée à ses autres bonnes qualités, fut tellement affecté de cet indigne traitement, qu'il prit sur le champ son parti. Il s'éclipsa, & on le chercha en vain un instant après dans toute la maison.

Le même soir la fille de chambre vint avouer à Madame, qu'elle étoit enceinte, & demanda son congé. C'étoit la plus belle fille que j'aie connue. Elle avoit la taille bien prise, un port majestueux, la démarche d'une déesse,

des bras rondelets, la bouche petite, une peau de satin, une gorge de la blancheur de l'albâtre & le pied le plus mignon qu'on puisse imaginer. Je ne l'aimois pas à la vérité; mais je ne pouvois la considérer sans envier le bonheur de quiconque devoit posséder un jour tant de beautés. J'avoue que je ne faurois maintenant, après un intervalle de plusieurs années, rappeler son image sans ressentir cette émotion des sens, cette même agitation violente que me fait éprouver la présence réelle d'une belle femme.

„ La chambrière grosse, notre fils enfui — que conclure de tout cela? demanda Madame à Monsieur „

„ Que conclure! répartit-il d'un air renfrongné. Vous avez vu l'intimité du précepteur avec notre fils „

„ L'un des deux, reprit Madame, a corrompu la fille „

„ Peut-être l'ont-ils eue en compagnie, disoit le vieux. N'est-ce pas, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous l'avez eue ensemble, n'est-ce pas „?

L'air ricaneur dont ces paroles

étoient accompagnées , m'effaroucha au point , que je lui dis en face que je ferois des enfans hors de la maison si j'en voulois faire , & que je lui répondois pour l'innocence de son fils aussi bien que pour la mienne. ,, Prenez-vous-en à d'autres , continuai-je , & n'allez pas sans le moindre sujet de soupçon déshonorer votre fils qui , à tout égard , vaut mille fois mieux que vous , ,.

Je disois vrai , car le bonhomme n'étoit qu'un misérable baragouineur en comparaison de ce garçon charmant. Pourtant il ne goûta pas cette vérité , & me dit de fortir à l'instant de chez lui. Je ne tardai pas à lui obéir.

Après mon départ la fille fut interrogée rigoureusement ; elle n'accusa personne , mais elle n'avoua point non plus l'auteur chéri de son malheur. Elle accoucha ; & ce fut toujours moi & mon écolier qui passions pour le pere commun de l'enfant ; une année après un tiers vint nous tirer d'embarras , en épousant la mere , avec laquelle il avoit entretenu un commerce secret pendant quelques années. Un misérable

moine joua un semblable tour à un aussi pauvre garçon que moi. Ce moine qui , venant souvent rendre visite à madame de Warens (\*), ne recommandoit rien tant aux filles que la chasteté , & ne parloit que de religion , étoit parvenu à faire un enfant à certaine Merceret , laquelle n'étoit pas tout-à-fait aussi honnête que ma belle chambrière qui ne calomnioit personne.

La Merceret étoit prête d'accoucher que madame de Warens ne l'avoit pas seulement soupçonnée ; mais la voyant pourtant moins gaie qu'à l'ordinaire , elle lui en demanda la cause. La Merceret , en versant un torrent de larmes , lui confessa sa foiblesse , n'osant avouer , à cause du protestantisme , dans lequel elle vivoit , l'auteur de sa faute ; cependant comme il falloit en trouver un , ce fut Claude Anet qu'elle choisit par prédilection ; il eut beau se défendre , faire des sermens , prendre le ciel à témoin de son innocence , elle jura elle-même en sa qualité de vierge qu'il étoit

---

(\*) Mémoires de Claude Anet.

le pere de l'enfant , & on la crut : telle est la loi du pays , disoit on à Claude.

Le jour de l'accouchement étant arrivé , elle mit au monde un individu que Claude ne voulut pas voir ; il fallut payer pour lui donner un destin ; ce fut madame de Warens qui le libéra , aux yeux de laquelle il fut justifié dans la quinzaine par l'aveu que fit la Merceret avant que de mourir. Elle l'appella auprès de son lit , avoua qu'elle avoit été parjure , qu'elle l'avoit chargé d'un fardeau dont il n'étoit pas l'auteur , mais qu'elle lui en demandoit pardon. Elle épancha dans son sein le secret que jusques alors elle avoit caché , en lui disant que c'étoit ce malheureux moine qui l'avoit séduite.

C'est ainsi que la respectable amie de Rousseau & le pauvre Claude furent victimes des déréglemens d'un homme , à qui jusqu'alors on avoit donné toute confiance.

Heureusement ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait que les moines font souvent leur licence ailleurs qu'en Sorbonne. Heureux les peres de familles qui ont assez de philosophie pour

les chasser de chez eux ! Il n'y a rien à gagner à leur commerce, & souvent beaucoup à perdre ; des êtres fainéans & désœuvrés ne peuvent être que vicieux.

Quelques semaines après ma sortie de chez M. le régistrateur, j'appris que le bon François s'étoit voulu faire enrôler dans une petite ville à trois journées de G\*, que le capitaine du régiment, ami intime de son pere, l'avoit reconnu, que, touché par le désespoir du jeune homme, il l'avoit ramené lui-même dans la maison de son pere, après en avoir obtenu un pardon complet de cette démarche étourdie.

Apprenez par-là, peres & meres, combien il faut ménager dans les enfans une sensibilité heureuse, fondement des qualités les plus excellentes, & combien il est dangereux de pousser à l'extrémité une ame noble, capable de se perdre pour quelque mauvais traitement qu'on lui fait essuyer. Ce jeune homme qui est maintenant un des médecins les plus éclairés qu'il y ait, serait peut-être mort mousquetaire, inutile à lui-même & à sa patrie, si l'heu-

reux hafard de la rencontre du capitaine ne l'eût fauvé des fuites funeftes d'un feul pas précipité.

---



---

## C H A P I T R E V I I I .

*D'une idole , d'un traité de dogmatique , de l'ivrognerie des prélats & des moines , du grand Mogol & du grand Turc. D'un cochon fe veautrant dans la boue.*

Parmi mes connoiffances les plus intimes de G\*, étoit un certain professeur en droit canon qui publia depuis plusieurs écrits contre le pape. Ils firent du bruit dans ces tems où les lardons & les pasquinades contre le riche fucceffeur du pauvre Pierre formoient le grand pivot, fur lequel rouloit le génie de nos efprits forts, en même-tems qu'ils exerçoient la fagacité du peuple. C'étoit alors le dada univerfel, fur lequel chevauchoit à bride abattue tant grands que petits, pour flatter un prince qui trouvoit lui-même fon intérêt à rabaiffer un marmoufet pour le  
mettre



mettre lui-même à sa place , comme nous l'avons vu depuis. Dites-moi , mes amis , ne revient-il pas au même de fléchir sous le joug d'un despote à trois couronnes , ou sous celui d'un autre qui n'en porte qu'une à la vérité , mais qui est d'autant plus formidable qu'il est puissant ?

Ce même professeur eut la manie de publier , il y a quelques années , une dogmatique , où il entreprit de démontrer en méthode mathématique rigoureuse la vérité de tout ce que les chrétiens ont imaginé de plus absurde. Il est étonnant que dans un siècle qu'on ne rougit pas d'appeller le siècle philosophique , on n'ait pas sifflé un ouvrage de cette espece. D'ailleurs l'auteur étoit bon homme & grand buveur. Moi qui prétendois toujours surpasser les gens avec qui je vivois ; vicieux tant de fois par pure ambition ; je m'accoutumai tellement à la boisson , que je l'emportai bientôt par cet endroit aussi bien que par celui d'une parfaite indifférence sur tous les prélats & moines de mon pays ; ce qui veut dire beaucoup. Vous voyez ici encore une fin.

gularité de mon caractère ; c'est que je n'avois garde le plus souvent de discuter, si ce que les gens faisoient autour de moi , menoit à bien ou à mal, pourvu que je fisse mieux qu'aucun d'eux. Buvant donc à l'envi , vous ne saurez imaginer combien j'étois content de moi , voyant qu'aucun de ces yvrognes encapuchonnés ne pouvoit m'égalér. L'ambition faisant faire aux jeunes gens du bien ou du mal selon la direction qu'on lui donne , j'étois alors plus fier de la victoire remportée dans nos banquets , que je ne le serois maintenant, si le grand Mogol ou le grand Turc me faisoit prier à dîner.

Un soir que j'avois soupé chez mon ami , nous nous séparâmes si tard , que je ne pouvois plus rentrer chez moi. Je m'en retournai donc chez lui , & nous nous couchâmes ensemble dans un même lit. Nous étant livrés ce soir-là plus qu'à notre ordinaire aux plaisirs de Bacchus , notre estomac se délivra vers le matin du fardeau dont nous l'avions surchargé. C'étoit une chose plaisante de voir le grave professeur nageant dans ses ordures, servir de spec-

tacle à ses écoliers qui venoient le jour suivant prendre leur leçon. Ils se retirèrent sans doute avec un sentiment bien opposé à celui que leur maître devoit chercher à leur inspirer.

„ Que c'est une chose incommode, me disoit mon ami après leur sortie, que d'être revêtu d'un emploi où l'on devoit soutenir une certaine dignité! on n'est jamais à son aise. Ma foi, repartis-je, vous avez raison; pour tout au monde je ne voudrois pas être homme d'un certain rang. Cela a des embarras & des inconvéniens qui doivent mettre au désespoir un esprit libre, tel que le vôtre ou le mien,„

Remarquez, lecteur, que c'étoit à l'occasion d'une crapule que je faisois cette sage observation.

## C H A P I T R E I X.

*Episode contenant un procès de viol, une princesse qui s'intéresse plus aux ruelles qu'aux affaires d'Etat, un carrosse à six chevaux & des meilleurs. Quel est le corps & le sang de Jésus-Christ? L'arbre de l'apocalypse. S. Epiphane & Tertullien pillés pour l'amour d'une catin. Goût singulier des dames romaines. }*

Ce même ami me procura la connoissance d'une des femmes les plus extraordinaires que j'aie connues, qui étoit alors sa maîtresse. C'étoit madame F., épouse d'un économe à la seigneurie du comte P\*\*\*, grand paillard & grande bête. Elle n'avoit que seize ans quand elle fut mariée. Le comte épris de sa beauté la rechercha, & la trouvant un jour seule dans un cabinet écarté du château, où elle s'étoit vraisemblablement retirée pour s'y laisser surprendre avec décence, il se jeta sur elle avec fureur, & réussit à assouvir ses desirs sur la jeune beauté. Elle a dit

depuis , quand elle a mis la balourdise du comte à profit , au point de lui faire un procès de viol , qu'elle avoit crié à perte d'haleine ; mais le cabinet étoit écarté , & le comte avoit eu soin d'éloigner assez ses gens , pour que personne ne pût venir à son secours.

Dans tous les tems on a parlé,  
On parle tous les jours encore  
Des femmes que par force un brutal déshonore,  
De jeune tendron violé :  
Même il est par les loix des peines décernées  
Contre les ardeurs effrénées.

Toutefois de ce point je fais toujours surpris,  
*Et je crois encor moins au viol qu'aux esprits (\*)*

Le comte qui n'y croyoit point non plus , fut pourtant condamné à une amende de deux mille florins qu'il lui paya , en jurant qu'aucune des femmes qu'il avoit eues, ne lui avoit coûté moins de peine , & n'avoit fait moins de façons que celle-ci , qui , à l'en croire , avoit donné tête baissée dans les premières agaceries qu'il avoit daigné lui faire.

Ce qui est remarquable , c'est qu'elle

---

(\*) Vergier.

corrompit ses juges à ce qu'elle m'a dit elle-même, par ces mêmes faveurs qu'elle accusoit le comte de lui avoir ravies. Le bon homme porta donc la peine des plaisirs que la belle F., plaideuse, accordoit aux Messieurs du barreau. L'un fait bonne chere, & l'autre doit payer l'écôt; c'est la mode partout, mes amis.

Munie de la somme qu'elle venoit d'obtenir, elle quitta son mari, vaurien qui menoit la vie la plus dissolue, pour rendre la pareille à sa femme, laquelle alloit à V \* \*. , où une beauté qui ne fait point de cas de son honneur, trouve son compte aussi-bien qu'en toute autre ville policée de l'Europe. Elle n'y fut pas long-tems sans avoir des adorateurs; princes, comtes, beaux-esprits, danseurs & voltigeurs, tout s'empressoit à lui faire tourner la tête; mais aucun n'y parvint. Elle favorisa ceux qui la payoient; mais elle se fit payer bien cher les plus légères faveurs. Une nuit coûtoit toujours quelques mille florins; on ne la pouvoit guere avoir à meilleur marché. Elle auroit acquis des richesses immenses,

si l'énorme dépense qu'elle faisoit, n'eût emporté son argent aussi vite qu'elle le gagnoit.

Ce qui devoit combler la fortune de cette femme, qui savoit mettre en œuvre tous les artifices d'une courtisane consommée, & ne fut point soupçonnée d'en employer aucun, la perdit. Un des plus puissans princes de l'Europe s'en engoua. Sa bigote mere qui avoit la réputation de s'occuper beaucoup plus des parties honteuses de ses sujets que de tout le reste ( belle réputation vraiment pour une princesse qui gouvernoit de si vastes Etats ! ) n'en fut pas plutôt informée, qu'elle ordonna d'enlever au prince son fils sa nouvelle conquête.

Les mesures prises en cachette, on entra à minuit dans le cabinet du prince, on arracha madame F. de son lit, & on l'enferma dans un cloître à E\*\*\*, d'où elle s'échappa, & revint à G\*. , où elle arriva dans un carrosse à six chevaux avec tout l'appareil de magnificence que les débris de sa fortune lui permettoient.

Ce fut alors que mon ami lia con-

noissance avec elle. Elle ne fit pas longtemps la précieuse ; cela ne lui arrivoit que lorsque sa bourse étoit bien garnie ; & alors ce n'étoit pas son cas.

Je ne doute point que le portrait que je vais tracer de cette femme, ne ressemble à beaucoup d'autres qui ont eu le fort des empires entre leurs cuisses, ne la croyant pas inférieure à aucune des maîtresses des rois de France ou d'Angleterre. Elle avoit l'esprit vif, enjoué, & un fonds d'expressions tendres & de reparties ingénieuses qui ne tarissoit jamais. Elle jouoit toutes les passions sans en ressentir aucune ; mais si un homme réussissoit à lui en inspirer , elle alloit toujours jusqu'à la fureur. Je l'ai vue, moi, savourer ou plutôt dévorer avec avidité la semence d'un homme qu'elle favorisoit, comme l'on mange des bonbons : en quoi elle agissoit en bonne chrétienne. On sait que les premiers chrétiens, les chrétiens phibionites, les gnostiques & les stratotistes, hommes & femmes répandant leur semence dans les mains des uns des autres, l'offroient à Dieu dans leurs mysteres, en lui disant : nous vous offrons le corps



de Jésus-Christ (\*); ils l'avalent ensuite, & disoient; c'est le corps du Christ, c'est la pâque. Les femmes qui avoient leurs regles, en remplissoient aussi leurs mains, & disoient; c'est le sang du Christ. Voilà les propres paroles de l'évêque Epiphane., Pendant la synaxe(\*\*) des chrétiens, les femmes chatouillent les hommes de là main, & leur font répandre le sperme qu'elles reçoivent. Les hommes en font autant aux jeunes gens; tous élèvent leurs mains remplies de ce sperme, & disent à Dieu le pere:,, nous t'offrons ce présent, qui est le corps du Christ; ensuite ils l'avalent & répètent: c'est le corps du Christ, c'est la pâque; c'est pourquoi nos corps souffrent tout cela pour manifester les souffrances du Christ,,

Quand une femme de l'église a ses regles, ils prennent de son sang & le mangent, & ils disent: c'est le sang du Christ; car ils ont lu dans l'apocalypse ces paroles: J'ai vu un arbre qui porte du fruit douze mois de l'année, & qui

(\*) Epiphane, édit. de Paris, 1574, page 38.

(\*\*) C'est-à-dire pendant la messe de ce tems-là.

est l'arbre de vie , ils en ont conclu que cet arbre n'est autre chose que les menstrues des femmes. Ils ont en horreur la génération ; c'est pourquoi ils ne se servent que de leurs mains pour se donner du plaisir , & ils avalent leur propre sperme. S'il en tombe quelques gouttes dans la vulve d'une femme , ils la font avorter ; ils pilent le fœtus dans un mortier , & le mêlent avec de la farine , du miel & du poivre , & prient Dieu en le mangeant „.

Cependant la dame F. agissoit non-seulement en pieuse chrétienne , mais aussi comme les honnêtes Romaines , desquelles Tertullien dit qu'elles avoient le sperme de leurs amans. On accusoit les chrétiens de boire du sang ( comme nous venons de voir ) parce qu'en effet ils figuroient le sang de Jésus-Christ par le vin qu'ils buvoient dans leur cène. Tertullien , cet africain violent , récrimine en accusant les dames Romaines d'avalier une liqueur plus précieuse que le sang de leurs

---

(\*) Chap. IX de son apologie pour la religion chrétienne

amans , une chose qui doit former un jour des hommes, *quia futurum sanguinem lambunt.*

Quant à cette fausseté de caractère si ordinaire à la femme, madame F. la pouffoit quelquefois jusqu'à faire accroire qu'elle étoit éprise d'un homme qu'elle avoit réellement en horreur, jouant l'amour avec un art, qu'il étoit impossible même à l'homme le plus versé dans ces sortes d'affaires, de ne pas s'y méprendre. Si quelqu'un lui plaisoit véritablement, elle faisoit les avances avec si peu de ménagement & une telle rapidité, que j'ai connu un homme qui s'arrangea avec elle en moins de vingt-quatre heures. Semblante & enjouée, elle étoit aussi peu chiche de ses faveurs, qu'on en peut dire ce que le biographe ingénieux de Grammont dit de madame de Shrewsbury, fameuse beauté à la cour d'Angleterre, au tems où le comte de Grammont exilé de France y brilloit. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Madame F. passoit à ses amans des caprices & des fantaisies : même elle les y engagea quelquefois ; mais elle étoit jalouse du cœur de ses favoris, à un point qui ne peut pas s'imaginer. Quand elle s'étoit abandonnée une fois, ne sachant plus ce que c'étoit que pudeur ou retenue, elle varioit alors le plaisir de la jouissance avec une lasciveté incroyable. Combien de façons nouvelles à la fois & ingénieuses n'imaginait-elle pas pour réveiller un amant ralenti ! elle étoit inépuisable dans ces fortes d'inventions.

Aux amis de ses amans, elle s'offrit elle-même, s'abandonnant à eux sans amour, uniquement pour s'assurer mieux par leur moyen la possession de son chéri.

Elle s'exprimoit avec une élégance que je n'ai trouvée à aucune des femmes que j'ai connues, & avec une précision que je trouve à peu d'hommes.

Ses lettres étoient écrites avec une finesse & un agrément qu'on ne trouve pas à beaucoup dans celles de Ninon. Mais ce qui est le plus rare, c'est que ce qu'elle étoit, elle le soit devenue

par elle-même , ayant reçu la plus mauvaise éducation qu'on puisse recevoir , ou pour mieux dire , n'en ayant point reçu.

D'ailleurs elle étoit vindicative & fiere jusqu'à se faire servir par ses propres sœurs qui , étant auprès d'elle en qualité de filles de chambre , n'osoient ni approcher d'elle sans lui marquer le plus profond respect , ni même se placer à sa table. C'est apparemment la dureté avec laquelle elle traitoit ces bonnes filles , qui m'empêcha d'avoir jamais du goût pour elle. Je l'admirois à la vérité , elle m'intéressoit en tant qu'elle étoit femme extraordinaire ; mais je ne pouvois gagner sur moi de l'aimer ni même de la convoiter.

## C H A P I T R E X.

*Courbe qui explique la nature. Descartes & Newton. Epiphoneme remarquable de Micromégas. Des polichinelies , des pirouettes & des bilboquets.*

J'étudiois en physique sous un professeur jésuite , qui pour lors étoit fort

renommé. Le bon homme a survécu à sa gloire ; on l'a déjà oublié au point qu'il n'en est plus question , quand il s'agit de saine physique.

Je n'avançois pas dans cette science, non que j'eusse une aversion ou une incapacité absolue pour les connoissances réelles ; je ne me suis jamais senti la première, & je ne me croirai pas la seconde de ces belles qualités, tant que je goûterai les écrits des philosophes de la Grece & de ceux de l'Angleterre ; mais la physique , telle qu'on me l'enseignoit, n'étoit qu'un vaste assemblage de fort jolis songes, qui me faisoient admirer à la vérité l'esprit romanesque de leur inventeur, mais ne m'inspiroient guere d'envie de m'y appliquer sérieusement.

O vous ! qui avez du bon sens, écoutez-moi sur ce que j'ai à vous dire ! c'étoit une ligne courbe, sur laquelle on fondoit l'explication de la nature, tous ses phénomènes devant se rapporter bon-gré malgré aux propriétés de cette courbe, que le jésuite B\* \*, grand mathématicien, à ce que m'en disent ceux qui peuvent le juger, mais véri-

table radoteur en fait de physique, avoit imaginée; dont mon professeur ou par un sot respect pour son confrere, ou faute de propres lumieres, ce qui m'est fort égal, n'osoit s'écarter d'un pouce.

Vous imaginerez bien quels efforts devoit faire quelquefois cette bonne pâte de physicien, pour mettre d'accord avec sa courbe les phénomènes qui sembloient le plus se refuser à cette alliance; mais vous ne sauriez croire comment ces efforts me paroissent ridicules. Plus il mettoit de peine à réconcilier la nature avec son fantôme, plus je plaignoïis la foiblesse & l'imbécillité de l'esprit humain, qui prétend remettre sur une même forme les objets les plus différens entr'eux.

En vérité à cet égard la plupart des physiciens sont frappés au même coin. Les bonnes gens regardent la nature comme un soulier. C'est ainsi que l'Académie des Sciences de Banza (\*) étoit divisée jadis en deux factions, l'une composée des vorticoses & l'autre

---

(\*) Bijoux indiscrets.

des attractionnaires. Olibri habile géometre & grand phyficien , fonda la secte des vorticoſes. Circino habile phyficien & grand géometre , fut le premier attractionnaire. Olibri & Circino ſe propoſerent l'un & l'autre d'expliquer la nature. Les principes d'Olibri ont au premier coup d'œil une ſimplicité qui ſéduit ; ils ſatisfont en gros aux principaux phénomènes , mais ils ſe démentent dans les détails. Quant à Circino il ſemble partir d'une abſurdité ; mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux qui ruinent le ſyſtème d'Olibri , affermiſſent le ſien. Il ſuit une route obſcure à l'entrée , mais qui ſ'éclaire à meſure qu'on avance. Celle au contraire d'Olibri claire à l'entrée , va toujours en ſ'obſcurciſſant. La philoſophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être diſciple de l'autre ſans avoir beaucoup d'intelligence & d'étude. On entre ſans préparation dans l'école d'Olibri. Tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'eſt ouverte qu'aux premiers géometres. Les tourbillons d'Olibri ſont à la portée



portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les algèbristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent vorticofes contre un attractionnaire , & un attractionnaire vaudra toujours cent vorticofes.

Gens de lettres , je vous en conjure , rentrez en vous-mêmes , revenez une fois de la fureur d'enfanter des systêmes : fureur qui vous a emportés durant tant de siècles , & qui a fait tant de tort aux progrès des sciences. Observez la nature ! ouvrez les yeux pour voir ce qu'elle vous présente , & n'allez pas y appercevoir ce que votre imagination débordée y a mis ! n'allez pas non plus comparer cette nature , qui n'admet aucune comparaison à d'autres êtres qu'elle renferme !

„ Il faut avouer , dit Micromégas , que la nature est bien variée „

„ Oui , dit le saturnien , la nature est comme un parterre dont les fleurs „ „

„ Ah ! dit l'autre , laissez-là votre parterre „ !

„ Elle est , reprit le secrétaire , com-

Part. II.

K

me une assemblée de blondes & de brunes, dont la parure ,,,...

„ Et qu'ai je à faire de vos brunes,,? dit l'autre.

„ Elle est donc comme une galerie de peintures , dont les traits ,,,...

„ Et non , dit le voyageur encore une fois , *la nature est comme la nature* ,,,

Contentez - vous donc , habitans de toutes les planetes , de quelques observations particulieres sur cette nature, que l'expérience des siècles a confirmées ! apprenez que ce n'est pas l'affaire des misérables mortels de concevoir quelque chose à l'ensemble d'une chaîne dont ils font partie eux-mêmes ! détachez en l'anneau qui vous y lie , acquerez , si vous le pouvez , un entendement infini , & puis vous comprendrez *peut-être quelque chose* à cette chaîne infinie.

Apprenez , ô vous qui regorgez de savoir , que tout système est faux par sa nature , parce qu'il est système ; qu'ils roulent tous sur des suppositions arbitraires & sur des notions de mots également arbitraires ! Ce n'est pas la marche de la nature que vous expliquez ; ce n'est qu'une certaine combinaison de

vos idées dépendante de mille circonstances que vous nous faites envisager dans vos ouvrages systématiques ; combinaison, vous dis-je, qui pourroit être autre aussi-bien qu'elle est telle que vous nous la donnez.

L'un nous explique la nature par des tourbillons, l'autre par des lignes, un troisieme par des êtres qui sont à la fois & ne sont pas ; qui existent à en croire le physicien, & qui n'existent pas à en croire la nature. Pitoyables raisonneurs ! ne voyez-vous pas qu'un quatrieme pourroit l'expliquer par des ombres, par des polichinelles, par des pirouettes ou des bilboquets, pourvu qu'il eût la cervelle aussi renversée que vous, & qu'il eût un peu de tems à perdre ?

Dites-moi un peu, qu'est-ce que sont les phénomènes que vous prétendez éclaircir ? ce sont des apparences (Φαινόμενα) n'est-ce pas ? ignorez-vous la distance qu'il y a de ce qui paroît, à ce qui est en effet ? vous vous mettez donc en peine pour interpréter avant que de savoir s'il y a quelque chose à interpréter ou non ? c'est comme si nous

allions partir pour un pays dont l'existence ne seroit pas certaine. Ne comprenez-vous pas que , selon la différence des organes des êtres organisés , chacun d'eux doit voir la nature dans un autre jour que vous ne la voyez ? le point de vue , sous lequel la mouche ou la mite l'envisagent , ne doit-il pas être tout différent de celui , sous lequel la girafe , la renne , l'éléphant ou l'homme l'examinent ? qui osera déterminer lequel est celui qui approche le plus de cette nature ! peut-être n'y a-t-il rien en elle de tout ce que les êtres organisés y croient voir ; peut-être y a-t-il précisément le contraire ; il se peut bien qu'elle ait des qualités , qu'aucun d'entr'eux ne lui suppose & ne peut appercevoir , faute d'organes relatifs & proportionnés à ces qualités peut-être est-elle nulle , cette belle nature qui tourne la tête à force philosophes , qui prouve au théologien l'existence de son Dieu , & fait enrager le have & bourru misanthrope. Il seroit plaisant que la vie ne fût qu'un rêve non-interrompu. Passe pour des ouvra-

ges écrits en songe, nos systêmes de philosophie seroient assez jolis.

Mais il faut se taire sur cet article pour ne pas être sifflé d'une moitié du genre humain & anathématisé par l'autre !

Je n'ajouterai que les raisons qui me semblent exiger que le scepticisme ne puisse jamais être adopté que par fort peu d'esprits privilégiés. Les voilà en abrégé.

Outre que ce doute universel résulte des réflexions les plus abstraites, auxquelles l'esprit humain puisse atteindre, ceux qui en font n'ont nul intérêt à le répandre.

Puis les recherches pénibles qu'il leur a fallu faire pour y parvenir au travers du labyrinthe, où sous la belle apparence d'érudition & de savoir, se croisent les extravagances & les contradictions de l'esprit humain, leur ont coûté cette activité & cet enthousiasme, effet d'une imagination brûlée ; deux qualités dont ne sauroit se passer absolument tel auteur ou chef de secte que ce soit. Enfin les idées les plus familières de ces esprits sublimes, sont en-

core trop éloignées des notions du peuple, pour qu'elles puissent en être conçues en quelque maniere.

Voilà donc le sceptique dépourvu de tout moyen de rapprocher ses principes des opinions de la populace!

## C H A P I T R E X I.

*A quoi l'Abiponais & son pere s'attachoient.  
Scene de moisson. Mœurs des Cochinchinois.  
D'une espece d'ivroie. Des rois du Mexique & du Pérou. Un vaisseau met sous voile.*

Le tableau que je vais tracer du pays qui m'a vu naître, ne sauroit être indifférent au philosophe qui aime les hommes & chérit leur bonheur.

En fidele biographe je me dois garder de perdre le fil de mon histoire; ce n'est donc qu'une ébauche que je dois donner ici des mœurs d'un petit peuple ignorant, laquelle cependant, à ce que je présume, aura de quoi confondre l'orgueil des nations qui se disent éclair-

rées; j'ose même espérer qu'elle aura de quoi dédommager l'homme sensible des chagrins que lui cause le spectacle sanglant des maux affreux, que le fanatisme & le glaive du despote font tous les jours effuyer au genre humain.

La moitié de mon pays abondant en plaines fertiles, il y a des prairies émaillées de fleurs, & partout des treilles qui vous invitent à la promenade; car c'est un pays de vignoble. Cette moitié est policée; vous y trouvez par conséquent tous les vices dont le luxe, le raffinement du goût & le bon ton régalerent les nations (\*); l'autre hérissée de montagnes, où la neige ne se fond jamais, ne ressemble en rien aux plaines fécondes dont je viens de faire la peinture. Des lieux raboteux, un air rude, mais pur & sain, des eaux d'une fraîcheur, qui fait que ceux qui

---

(\*) J'ai parlé de cette moitié dans les chap. 2 & 3 de la partie I, où j'ai peint le caractère estimable de la noblesse qui y réside, laquelle malgré la corruption qui y domine aussi-bien qu'ailleurs, est pourtant beaucoup moins gangrenée que les nobles des autres pays.

n'y sont pas accoutumés n'en peuvent boire, voilà ce qui caractérise ce climat.

Qui le croiroit ? ce sont les plus hautes de ces montagnes enchaînées, celles qui semblent toucher de leur sommet au ciel, qui renferment au milieu d'elles un petit peuple, le plus heureux à mon avis & le plus ignorant. Vous ne sauriez imaginer des hommes plus robustes que les habitans de ces contrées âpres & pierreuses, ni des femmes plus belles que les leurs. Il faudroit, lecteur, deux ou trois gorges des dames de vos capitales, pour en former une telle qu'on les voit à ces villageoises des montagnes. Leurs jambes sont plus rondes & plus potelées qu'on ne les trouve à aucune de vos duchesses, marquises & comtesses. Leur teint efface celui des roses & des lys. Une santé brillante est la récompense de leurs travaux. On ne voit point de ces visages jaunâtres & blêmes dont fourmillent les grandes villes. Les habitantes ne connoissent ni vapeurs, ni indigestions; ce n'est qu'aux dames de qualité enflées de leurs dix ou douze quartiers que la nature a daigné faire ces beaux présens.

Séparées



Séparées du reste des mortels, ces bonnes gens n'ont ni religion, ni constitution politique. Si vous leur demandez ce qu'ils croient, ils répondent que la foi de leurs peres est la leur; mais si vous insistez à vouloir savoir ce que leurs peres ont cru, ils se fâchent tout de bon; ils vous disent que ce n'étant pas là leur affaire, ils ne se soucient guere de tout cela, qu'il vaut mieux passer le tems à cultiver les champs que de le perdre à de semblables recherches.

Un missionnaire parloit une, nuit que les étoiles éclairaient la voûte du ciel, à un abiponois dans ces termes: „ Tu fais, lui dit-il, qu'un chariot tombe ou s'égare s'il n'y a personne qui gouverne les bœufs qui le traînent, qu'un canot sans pilote ne sauroit jamais atteindre le lieu de sa destination; pourquoi ne crois-tu donc pas que les globes lumineux qui roulent au-dessus de nos têtes, ont un semblable gouverneur? „ --- „ Mon pere, reprit le sauvage, & moi, nous nous sommes toujours attachés à la terre, & nous ne

nous mettions en peine que pour avoir du verd & de l'eau pour nos chevaux,„

Visionnaires ! c'est à vous tous que parle ce sauvage, comme c'est à vous que parlent les sauvages habitans de ma patrie.

Je ne connois point de spectacle plus séduisant que celui de voir ces miens compatriotes laborieux couper les bleds ; car vous devez favoir que les cimes de ces rochers escarpés sont extrêmement fécondes en grains & en pâturages. Les filles mêlées aux garçons y travaillent presque toutes nues, les garçons n'ayant sur eux non plus qu'une espee de chemise fort courte, flottant au gré du vent.

L'œil avide dont les jeunes paysans dévorent les charmes de leurs amantes que les différentes postures rendues nécessaires par le travail, leur laissent tantôt entrevoir à demi, tantôt leur découvrent tout-à-fait ; les regards dérobés que les belles paysannes lancent aux beautés découvertes de ces manans, qui sont d'une grossiereté qui trouve grace aux yeux de toute femme, fût-elle la prude la plus achevée, forment

le spectacle le plus attrayant pour l'homme qui a appris à sentir.

Il n'y a ni voleurs, ni gueux parmi eux. Le vieillard, le malade, la veuve ou l'orphelin ne se voient jamais réduits à mendier leur pain. Celui qui est hors d'état de se pourvoir de sa subsistance, entre dans la cabane de quelque villageois que ce soit, se met à table sans façon avec le reste de la famille, mange & boit comme enfant de la maison; personne ne s'avise de trouver mauvais ce procédé. Le lendemain allant à la cabane voisine, il s'y comporte de la même manière, faisant ainsi le tour du village, lequel fait, il le recommence, passant sa vie à jouir des bienfaits de ses semblables, sans qu'il ait besoin de les leur demander ou de les en remercier.

Le portrait que M. Raynal fait des mœurs des Conchininois, ressemble de fort près à celui que je viens de tracer de mes aimables sauvages. Ce peuple goûte aussi dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne sauroit trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connoît ni

voleurs ni mendiants. Tout le monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'affied à table, mange, boit, se retire sans invitation, sans remerciement, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curiosité; mais il seroit reçu avec la même bonté (\*).

Les villageois de ma patrie se forment de la pudeur des femmes des idées que l'on trouvera extraordinaires dans toutes les contrées policées. Une fille qui a prodigué ses faveurs à plus d'un amant à la fois, n'aura jamais de mari; celle qui n'a fait présent de son pucelage à aucun, n'en trouvera pas non plus; on méprise la première, comme l'on se méfie des attraits de la seconde, croyant ou qu'elle n'a pas de quoi charmer, ou qu'elle est d'un tempérament trop froid. Plus une fille a eu d'amans l'un après l'autre,

---

(\*) Histoire philosop. & polit.

plus elle est sûre de son établissement. Celle qui n'a point eu d'enfant, sera rarement mariée. On la croit stérile, ce qui doit nécessairement rebuter les garçons de ce pays ; car plus la famille d'un villageois est nombreuse, plus il est révééré.

Leurs yeux leur ont transmis les cérémonies chrétiennes du baptême & du mariage. N'ayant point de prêtres parmi eux, & éloignés de quelques journées des lieux où il y en a, les époux couchent d'ordinaire quatre ou cinq années ensemble, après lesquelles ils se mettent en chemin vers la paroisse la plus proche pour se faire donner eux-mêmes la bénédiction nuptiale par un prêtre, & faire en même tems baptiser leurs enfans.

Je proposai un jour à l'un de ces bons villageois de faire appeller au baptême son premier né A, le second B & le troisieme C. Tombant d'accord, il auroit infailliblement suivi mon conseil, si je ne l'en avois détourné moi-même dans la suite, de peur de lui attirer quelque méchante affaire avec le curé ;

espece d'ivroie qui est partout également vénimeuse & nuisible à l'homme. On voit par-là que ces gens ne regardent le baptême que comme un usage adopté par leurs ancêtres, pour distinguer les enfans par des noms; & pris pour tel, les philosophes les plus austères leur pardonneront ce baptême.

Peuple! que tu es heureux de ce que tes montagnes ne recellent pas d'or dans leur sein! si elles en avoient, on viendrait fouiller leurs entrailles, & t'enseigner une religion qui ne te feroit bonne à rien. Les apôtres de la foi ne voyant rien à gagner auprès de toi, te laissent en repos jouir des menus fruits de ta fueur, ne se souciant guere de la voie par laquelle tu descends au tombeau. Que les peuples de Montezume & ceux d'Ataliba auroient été heureux, si une pauvreté telle que la tienne leur étoit tombée en partage!

La plupart de ces villageois parviennent à un âge de cent ou cent vingt ans; il leur reste une vigueur dans la vieillesse que nous trouvons à peu de nos jeunes gens élevés à la mode.

Le mensonge & l'adultere font des

vices inconnus parmi eux. Je n'ai trouvé chez eux d'autre crime que le meurtre qu'ils commettent quelquefois. Cependant cela ne leur arrive que quand ils s'enivrent au cabaret; alors ils se battent; celui qui a eu le malheur de tuer son semblable, le pleure des années, & ne va plus de sa vie au cabaret. Les conquérans en tuent par plaisir des millions avec le plus grand sang froid, & ne les pleurent jamais.

Excédé un jour des vices des Européens, rassasié du spectacle de la méchanceté & de la barbarie qui regne parmi eux, je m'étois engagé en qualité de secrétaire sur un vaisseau qui faisoit voile pour la Chine; impatient de voir si cette nation, si vantée pour sa sagesse, étoit aussi inhumaine, aussi barbare que celles de l'Europe. Une maladie qui me survint fort mal à propos, empêcha mon départ, le vaisseau ne pouvant attendre ma guérison.

J'ai regretté la perte d'une si belle occasion de faire connoissance avec Messieurs les Chinois, aussi long-tems que j'ignorois qu'il y avoit dans ma patrie des hommes plus heureux qu'il ne le

falloit , pour me convaincre que le bonheur de l'homme n'est pas une chimere.

O vous ! qui osez avancer qu'il n'y a point de bien-être pour nous misérables mortels sans une religion & sans une constitution politique , venez voir ce peuple heureux , & désabusez-vous de vos erreurs !... Vous philosophes , amis du genre humain ! rejouissez-vous avec moi de ce qu'il y a encore des hommes libres & heureux sur la terre ! & vous despotes forcénés ! rougissez du tableau que je viens de vous présenter !

---

## C H A P I T R E X I I .

*D'un écrit périodique. Des petits-mâtres & des cafards. Des ergoteurs. Du pain bis & du pain d'épices. D'un gâteau & d'un rire sardonique.*

J'étudiois en physique à G\*\*\*, lorsque l'idée me vint de faire un ouvrage périodique. J'y tournois chaque semaine en ridicule mes concitoyens qui savoient faire & dire les plus grandes



fottifes avec l'air du monde le plus grave & le plus composé.

A peine les premières feuilles avoient-elles paru, qu'on se déchaînoit à l'envi contre l'auteur. Les jésuites qui avoient su conserver jusqu'alors un empire absolu sur tous les esprits, crioient au blasphème, parce qu'on avoit osé dire qu'il y avoit entr'eux des petits-mâtres, fats & hypocrites, qui faisoient des enfans à toutes les filles du quartier. Ces Messieurs crevoient de dépit, & moi qui leur avois ôté le masque, je pensois mourir de rire, me voyant traité d'impie & accusé d'irreligion, pour avoir dit qu'il y avoit des fourbes & des cafards, où l'on croyoit pour lors qu'il n'y en avoit point.

L'affaire devint sérieuse. Je fus dénoncé à l'évêque, qui me fit appeler :  
 „ Vous êtes, me dit-il, à ce qu'on m'a rapporté, un libertin achevé „ ---  
 „ Monseigneur ! repartis-je, daignez m'apprendre ce que c'est qu'un libertin „

Cette question telle simple qu'elle me parut, sembla le déconcerter; il hésita, puis se remettant sur son canapé,

& se mirant dans une glace qui étoit vis-à-vis de lui : „ un libertin , me dit-il , c'est un homme . . . c'est un homme précisément tel que vous „

„ La belle définition , repliquai-je , après m'être placé sur une duchesse près de lui ; Monseigneur , j'ai l'honneur de vous assurer que je n'en donneroie pas un zeste „

La maniere franche dont je l'apostropha , l'irrita.

„ Je n'aime pas ces ergoteurs , dit-il , en rougissant de colere ; je ne fais ce que vous appelez définition comme il faut dans vos bouquins de philosophie. Souvenez-vous , Monsieur , que je suis évêque , & que nous autres gens de l'église n'aimons guere les hommes têtus „ --- „ Vous allez perdre la tramontane , Monseigneur , en vérité la chose n'en vaut pas la peine. --- „ Les libertins , m'interrompit-il , ce sont des fous fieffés , je vous assure qu'ils auront un pied de nez dans l'autre monde. La carcasse d'un libertin ou une charogne cela revient au même ; croyez-m'en sur ma parole ! Il faudroit attacher au pilori tous ces esprits-forts qui se piquent

de philosophie. Il ne leur faudroit donner que du pain bis, & je ne doute pas qu'ils ne rentrassent dans la voie du salut. ,, --- ,, Eh bien, Monseigneur, repartis je, mangez du pain d'épices tant que vous voudrez, puisque vous êtes du nombre des élus de Dieu, & donnez à nous autres misérables réprouvés du pain bis pour le salut de nos ames ; pour cela nous n'irons pas nous battre comme font les enfans qui se disputent un lopin de gâteau. ,,

Il se mit à rire, mais c'étoit un rire fardonique, qui ne me plaisoit pas extrêmement. Néanmoins il me sembloit qu'il commençoit peu à-peu à s'adoucir.

Ne voyant pas ce qu'il y avoit à gagner à le tourmenter, je résolus de ne pas pouffer les choses plus loin.

Il m'avoit fait venir à dessein de me détourner de la continuation de mon ouvrage scandaleux ; je lui promis de le supprimer, & je lui tins parole.

---



---

## C H A P I T R E X I I I .

*Des oisons bridés. Une capilotade. Un corbillard. Une grisette. De l'eau-de-vie. Une embrassade.*

Clodius , le fameux romain qui avoit fait exiler Cicéron , étoit un de ces hommes extraordinaires qui topent à tout. Il s'avisa un jour de se trouver à une fête religieuse , à laquelle on n'admettoit d'ordinaire que les femmes. *P. Clodius homo nobilis, disertus, audax, qui neque dicendi, neque faciendi ullum, nisi quem vellet, noffet modum, malorum propositorum exsecutor acerrimus infamis etiam sororis stupro, & actu incesti reus ob initum inter religiosissima P. R. sacra (operta bonæ deæ) adulterium (\*).* Moi à qui ce sacrilege plaisoit assez, je résolus de l'imiter.

Mes cousines étant priées à un bal que les nonnains de \*\*\* donnoient à la fin du carnaval, ne pouvant gagner

---

(\*) Vellei Paterc. hist. rom.

sur moi de laisser échapper une aussi belle occasion, je voulus être de la partie.

Mes cousines me représenterent bien le risque que j'encourois, si je venois à être découvert; mais tout cela ne fit que blanchir contre ma résolution. Je leur déclarai que je viendrois chez elles sur la brune déguisé en femme, les assurant de faire en sorte que l'on ne pourroit rien soupçonner, si elles vouloient bien me mener au couvent entre chien & loup.

„ Ce ne font, ajoutois-je, que des oisons bridés que toutes ces nonnettes là; elles ne parviendront jamais à me deviner sous ce déguisement,„

„ Mais si elles y parviennent, reprit l'une des filles, elles vous mettront en capilotade, croyez m'en sur ma parole „ --- „ C'est ce dont je me soucie le moins, repartis-je en riant. Mais nous perdons un tems précieux. Adieu, mes Demoiselles, je viendrai vous prendre vers le soir dans une voiture. Engagez quelques-unes de vos amies que nous pourrons mener avec nous; nous passerons une des plus agréables

soirées que nous ayions passées de notre vie.

De retour chez moi je m'habillai en véritable grifette, pour n'attirer les yeux de personne sur moi. Vers les huit heures du soir j'entrai au couvent en compagnie de sept filles. Tout concourut au succès. Me prenant pour la servante des Demoiselles, on n'eut garde de m'examiner de plus près. Placé dans un coin de la salle, j'avois tout le loisir de regarder ces bonnes pâtes de nonnains qui toujours collées sur leurs livres de prières, semblent devoir secher sur pied. La joie la plus vive & la plus naïve éclatoit pourtant sur tous les visages ; ce qui me surprit fort jusqu'à ce que j'eusse appris que ce n'est que ce seul jour de carnaval qu'on leur permet de se réjouir en compagnie de quelques Demoiselles bien apparentées de la ville. Elles passent le reste de l'année dans la solitude la plus triste. Je me laissois aller à la pitié, & j'étois sur le point de me repentir de mon espieglerie, & de souhaiter que je ne fusse point entré dans cette demeure de l'esclavage ( tant le spectacle de la

tyrannie me pese sur le cœur ) lorsqu'une nonnette ingambe, toute pétillante de vivacité , s'approcha de moi , & me demanda pourquoi je ne dançois pas.

Je m'excusai sur ce qu'on m'avoit trop fait manger à soupé , & que je ne me trouvois pas bien. --- ,, Venez avec moi, me dit-elle , en me prenant la main , je vous menerai dans ma cellule ; je vous donnerai de l'eau de vie ; cela vous rétablira d'abord ,, Je me laissai entraîner vers cette cellule ; elle l'ouvrit, me donna de cette eau dont elle m'avoit promis , & parce qu'elle s'étoit un peu trop échauffée en dansant, elle se défit de son mouchoir de cou pour se rafraichir.

La gorge qui se présenta alors à mes regards indiscrets , me fit une vive sensation. --- ,, A mesure que vous vous rafraichissez , lui dis-je , je me sens échauffé ,, ; & la pressant contre mon sein avec un effort qui pensa l'étouffer , lui attachai le baiser le plus brulant sur cette gorge d'ivoire.

Cette embrassade parut la surprendre. Je m'en aperçus , & me jettant à ses

genoux : „ hélas ! m'écriai-je, je me suis trahi , mais quel est le mortel de bronze qui pourroit tenir contre tant de charmes ! Ma vie est entre vos mains, si vous trahissez mon secret, je suis perdu à jamais „ --- „ Quel secret ? que voulez vous dire avec tout cela ? „ me demanda t-elle toute effrayée ? --- „ Je suis garçon „ , repartis je ..

A ces mots elle se mit à trembler ; elle me regardoit d'un air effaré. Je la pris entre mes bras.

„ N'ayez pas peur, ma très-chère, lui dis-je, sur mon honneur je ne vous ferai pas de mal „

A cela elle leva les yeux sur moi , se laissa aller nonchalamment sur son lit, me tendit les bras & me dit : --- Venez donc que je vous embrasse, homme ou fille ! quel que vous soyez ; vous avez l'air trop honnête ; il m'est impossible de me défier de vous „

Cette naïveté lui gagna mon cœur tout entier. Je m'abandonnai à mes transports & passai avec elle la plus grande partie de cette nuit heureuse ; mais je me gardai bien de pousser les choses aussi loin que l'audacieux Clodius



dius les avoit poussées à la fête de *Bona dea*. Enfin il fallut nous séparer; nous le fimes en pleurant; nous nous jurâmes un silence mutuel que nous avons gardé inviolablement.

Hélas! je n'ai jamais revu cette excellente fille. Le souvenir de la nuit voluptueuse passée avec elle, a fait souvent à la vérité mes plus grandes délices; mais hélas! qu'il est affligeant pour l'homme sensible que l'ombre lui doit le plus souvent tenir lieu de réalité!

#### CH A P I T R E X I V.

*D'une vieille perruque. Des guinguettes.  
Des chenilles. Des baguenauderies. Sur  
les athées. Des lettres où paroît un prési-  
dent qui regrette de ne pouvoir faire par-  
tir mon pauvre oncle avec la brouette.  
Petit quiproquo apostolique & diabolique.  
Les neuf incarnations de Wisnou.*

Je vous ai déjà parlé de l'un de mes oncles (\*); il me reste à parler encore

(\*) Voyez le chap. XV, partie I, & le chap. I de celle-ci.

de l'autre qui penard, vieux médecin & here par principes. Il aime mieux, dit-il, se contenter d'une tignasse & faire mauvaise chere dans les guinguettes que de chercher les bons repas, pour partager la bombance des écorniffeurs.

Son humeur bourrue & rechignée lui fait regarder tous les grands comme des baudets ou des filoux, avec lesquels un honnête philosophe ne doit jamais se faufler. ---, Mais Monsieur mon oncle, lui disois-je souvent, tirez profit de ces chenilles. Aucun de nous ne fauroit mettre ordre, à leur gaspillage,,

„ J'y mettrai bon ordre moi qui vous parle, répliqua-t-il, & dès l'instant même il alla présenter au ministère des pancartes & des bavardages qui contenoient de nouveaux plans de réforme. Ces paperasses après avoir été lues par quelque clerc reniflant, furent traitées de baguenauderies par le conseil, & remises à mon oncle qui s'égoiffant pour le bien public, ne manquoit jamais de s'empêtrer dans une seconde affaire avant même que de s'être dépêtré de la première. On n'eut pas plu-

tôt rejetté une demi-douzaine de ses projets qu'il se mit en devoir d'en demander d'autres.

Ainsi il passa sa vie misérablement, have de misantropie, & absorbé dans ses méditations politiques. D'ailleurs il étoit esprit *bien timbré*, *grand clerc* & fort savant en fait de médecine, à ce que m'en disoient les gens qui pouvoient le juger.

La question qu'il aimoit le plus à débattre dans la conversation, étoit celle de l'immortalité de l'ame. Quand il entamoit cette matiere, c'étoit un véritable chevalier de la table ronde; il traitoit de plat-pieds & de nigauds tous les philosophes d'ancien ou nouvel aloi qui avoient soutenu le contraire, & inondoit ses auditeurs d'un torrent de mots cornus & de turlipinades à s'y noyer. Vous direz peut-être, lecteur, que vous me dispenseriez volontiers de vous faire faire connoissance avec toute ma famille, que ce sont mes aventures que je vous ai promises & non celles de mes parens.

Doucement. Vous conviendrez qu'un ouvrage qui n'est écrit que par bouf-

fées comme celui-ci , ne fauroit nullement être aussi régulier que tel autre qui est le fruit de beaucoup de veilles & d'une étude continue. Vous avouerez aussi qu'il y a des auteurs mieux accueillis & beaucoup plus délicats que je ne prétends l'être moi , auxquels vous pardonnez volontiers de semblables écarts. Puis vous allez voir que cette piece n'est pas aussi détachée du tout de mon histoire qu'elle le semble d'abord.

C'est ce même oncle dont je viens de parler , qui m'a accusé depuis d'athéisme auprès de celui , auquel je suis redevable de mon établissement.

Si mon oncle avoit réfléchi , il se seroit apperçu que c'est à des disputes de mots qu'il faut rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme , & il auroit probablement reconnu l'absurdité de son imputation. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la nature. Il n'est donc point d'athée.

Celui-là n'est point athée qui dit le mouvement est Dieu , parce qu'en effet le mouvement est incômprehensible ,

parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opere dans l'univers.

Celui-là n'est pas athée qui dit au contraire; le mouvement n'est pas un être, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne sont pas athées qui soutiennent le mouvement essentiel à la matière, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une dissolution éternelle, qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue inhérent aux corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est? (\*) En effet, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que partout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc

---

(\*) Helvétius.

regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénètre la substance (\*). Mais les philosophes qui sont de cette dernière opinion, sont-ils athées? Non, ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux-mêmes qui n'ont pas d'idée de Dieu, sont-ils athées? Non, parce que tous les hommes le seroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est dire sous un tour de phrase différent qu'on n'en a point d'idée (\*\*).

J'estimois mon oncle comme savant, & je l'aimois comme honnête homme. Nous entretenmes un commerce épistolaire pendant plusieurs années. Je conserve encore quantité de ses lettres qui renferment presque toute son histoire. En voici deux qui rendront témoignage de la tendre amitié qu'il avoit eue autrefois pour moi, & qui

---

(\*) Hume.

(\*\*) Robinet.

fourniront en même tems quelques traits du caractère de cet homme remarquable. Il languit la plus grande partie de sa vie dans des cachots , seulement pour avoir soutenu ses droits avec trop d'emportement , & pour avoir menacé le ministre qui avoit le plus grand ascendant sur l'esprit de la princesse , de lui casser la tête. La cour qui ne s'accommode jamais de semblables brusqueries , oublia que ce ministre avoit eu tort avec lui , & punit le pauvre médecin de ce qu'il s'étoit voulu faire justice lui-même. Il est vrai qu'il ne l'entreprit qu'après avoir imploré en vain celle de la cour ; mais le moyen de donner le démenti à un ministre favori !

Le doyen dont il est parlé dans l'une de ces lettres , est ce même parent que je vous ai caractérisé dans le Ch. XXIII de la partie I. Quoiqu'il prit soin de la femme & des enfans du médecin , le soutenant encore lui-même de sa bourse, ces deux freres n'étoient jamais bons amis ensemble , le médecin ne pouvant gagner sur soi de pardonner à son frere qu'il s'attachât tout de bon au christia-

nisme que lui le philosophe déïste avoit en haine, & qu'il mêlât quelquefois un peu de fierté aux bienfaits dont il le combloit, s'arrogeant le droit de censurer sa conduite.

## L E T T R E I.

L... le 9 de Mars 1778.

Mon très-cher neveu,

*Votre billet, quoique conçu en fort peu de mots, suffit pour me convaincre que le tems dérobé à la poësie presque inutile et donné au françois, n'est pas perdu; une application de deux mois ne sauroit produire plus de progrès; continuez votre industrie, et si les difficultés vous effrayent quelquefois, songez que plus le travail est pénible, plus son fruit sera délicieux; du reste je vous assure que mon attachement pour vous stérile jusqu'à présent, mais qui pourroit encore devenir fructueux, augmentera dans la même proportion que vos connoissances se seront multipliées. Je suis*

*Votre très-bienveillant oncle.*

AUTRE.



## A U T R E.

G... le 22 Septembre 1778.

Mon très-cher neveu,

Je fais que vous êtes curieux d'apprendre les aventures qui me sont arrivées depuis mon départ de V\*\*. C'est pourquoi je vous avertis que Monseigneur le président m'a fort mal reçu ; après cent autres bêtises , il me dit : qu'il étoit bien fâché que j'étois venu au monde précisément à G\* , puisque sans cela il seroit en droit de m'envoyer avec la brouette des vauriens au lieu de ma naissance , que du reste il avoit à m'annoncer au nom de Sa Majesté, que le retour de V\*\* m'étoit absolument défendu , et cela sous peine d'une prison perpétuelle. Je demandai s'il n'avoit point reçu d'assignation pour quelque salaire ou pension ; à quoi ayant répondu que non , je déclarai que je retournerois le jour suivant pour me faire emprisonner ; cette réponse le mit si fort en colere , qu'il commanda de me mener sur le champ chez le grand prévôt , où je me trouve dans une prison bien plus commode que celle de V\*\* , & dont j'espere de sortir demain après

avoir signé un revers de ne pas quitter la ville avant que la cour ait fait de moi une seconde disposition. Je décris ce procédé auquel en vérité je ne m'attendois pas, tout au long à M. Z. secrétaire de régence, pour en donner avis à son Excellence le comte de S\*\*, dont j'attends la réponse avec la plus grande impatience. Mais passons de cette matiere si affligeante à une autre.

S'il vous semble que M. le doyen pourroit souffrir la mention de son pauvre, endetté, insensé, enfin tout-à-fait indigne frere, vous le pouvez assurer de mon... je ne sais quoi : soit respect. Mais gardez-vous bien d'entreprendre la justification de ma conduite, de peur d'éprouver les mêmes chagrins que vous vous êtes attirés de la part de Mgr H\*\*\* par votre zele indiscret. Tout homme s'attribue en jugeant ses semblables, le droit des souverains ; & comme ceux-ci, selon Bélisaire & l'expérience journaliere, n'ont jamais tort par la même raison de supériorité d'esprit, quoique souvent imaginaire, personne ne conviendra jamais, du moins en public, de s'être trompé dans son jugement. Cependant si par hasard M. le doyen avoit la bonté de croire qu'un docteur de quarante ans pourroit pourtant avoir

raison , & s'il s'avisoit de m'offrir sérieusement ses services , dites-lui franchement qu'il n'y a point de moyen de me rendre tranquille & solvable du moins en partie de la somme que je lui dois , à moins qu'il ne me prête ou me procure cent ducats , pour me pouvoir échapper de ces provinces qui , quoique portant le pieux titre d'apostoliques , sont néanmoins peuplées de si méchantes créatures , que je suis bien sûr de n'en trouver nulle part de plus diaboliques. Je finis en vous assurant de mon inaltérable bienveillance ; mais cette assurance aussi commune que peu significative , n'étant pas peut-être capable de vous dilater le cœur qui n'est déjà que trop ferré par divers ennuis , je vous donne par avance la permission de compter aussi sur ma bourse dès le moment que je cesserai d'être

*Votre malheureux oncle.*

Cependant il lui arrivoit souvent de voir cette bourse épuisée ; je partageois alors avec lui en ami , & tous les recoins de mon cœur aussi-bien que ceux de ma petite cassette lui étoient ouverts.

Hélas ! il abusa de ma confiance au

point de révéler mes sentimens peu orthodoxes à mon protecteur.

Son indiscretion ne me fit point de tort, il est vrai ; mais elle m'auroit perdu si mon illustre ami avoit été aussi fanatique & intolérant que mon oncle. Trop fier pour se servir de cabales ou de flagorneries, cet homme bourru mit son nom à la lettre où il me peignoit comme l'homme le plus noir & le plus dangereux pour la société. Il n'écrivoit cette lettre, ajoutoit cette bonne pâte de philosophe, que parce qu'il s'y croyoit obligé en conscience, savoir pour empêcher le mal que cet infame corrupteur de jeunes gens, son neveu, ne manqueroit pas de faire, s'il venoit à avoir quelque influence sur l'éducation publique. Ce qu'il ajoutoit-là, étoit vrai au pied de la lettre.

Ce ne fut pas à la vérité un tour tel que les escrocs, ou les calomnieux ont coutume de vous jouer ; mais c'étoit le coup d'un fanatique forcé, qui triomphe de vous voir au hoquet de la mort, ou qui va vous assommer

de ses mains pour le salut de votre ame.

Cet oncle qui me vouloit tant de bien, avoit reconnu l'absurdité de toute religion révélée; il ne s'attacha donc à aucune, mais il étoit tellement prévenu pour Dieu & pour l'immortalité de l'ame humaine, qu'il étoit tout prêt d'écorcher ceux qui osoient s'attaquer à l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

Toute religion fondée sur la crainte d'un pouvoir invifible, est un conte qui, avoué d'une nation, porte le nom de religion, & désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition (\*). Les neuf incarnations de Wisnou sont religion aux Indes & conte à Nuremberg (\*\*).

Suivant ces principes je traitois le déisme de mon oncle aussi de conte absurde, ce qu'il trouvoit mauvais, lui qui souvent prenoit l'envie de mettre à feu tous les temples des chrétiens & des musulmans, pour venger son Dieu

---

(\*) Hobbes.

(\*\*) Helvétius.

que ces peuples déshonoroient par des cultes indignes de la majesté divine. Il seroit allé à la picorée jusques dans la Chine, pour abattre les idoles, mettant son marmoufet à leur place; il auroit faccagé un monde entier pour étancher la soif de son Dieu altéré de sang.

Hélas ! que la condition de l'esprit humain est misérable ! l'homme avoue une vérité, & ne voit point mille autres qui en résultent ; il n'hésite même pas à brûler à petit feu son voisin, qui ose voir la moindre de ces dernières vérités. O mortels inconséquens ! quand apprendrez-vous à vous souffrir & à vous pardonner vos foiblesses !

J'ai connu plusieurs partisans ardens de l'immortalité ; c'étoient tous des hommes mécontents du monde aussi bien que d'eux-mêmes & malheureux par leur faute ; des hommes, dis-je, qui se sont attiré les maux qu'ils souffroient ou par les sottises qu'ils ont faites, ou par leurs passions qu'ils n'ont point appris à dompter. Pour la plupart c'étoient des esprits regimbans contre l'ordre des choses, des gourmands en différens

fens qui , fouhaitant beaucoup & ayant peu , se promettoient sur un autre globe ce qui manquoit à leur convoitise sur celui-ci.

Bien leur fasse ce renseignement !  
Que cela soit dit en passant sans tirer à conséquence !

Hommes ! apprenez à modérer vos desirs , & vous ne prétendez pas être immortels !

La raison pourquoi les partisans de l'immortalité ne sauroient jamais être tolérans , est toute claire. Ils nous regardent nous autres comme de misérables réprouvés , lesquels ayant tous la berlue , ne valent pas mieux que le bétail des campagnes.

---

## C H A P I T R E X V .

*D'un petit-collet. D'un chapeau en clubaud  
& d'une cocarde. D'une flamberge & d'une  
cotte de mailles. Cratès & Hipparchie.  
Etrange conjoncture.*

„ Je voudrois bien , me disoit un jour  
mon tuteur dans une promenade que

nous faisions à la banlieue de M. l'évêque de G\*, que le diable emportât tous ces polissons de prêtres ,.

„ Ouf ! m'écriois-je , en voilà un à nos trouffes ,.

Mon tuteur avoit la coutume de crier à tue-tête quand il philosophoit. Cependant le petit-collet, petite créature lesté & guindée qui nous talonnoit, ne fit semblant de rien. Il nous épargna par-là les défaites que nous aurions dû mettre en usage pour excuser notre étourderie.

Ce tuteur étoit une étrange espece d'homme. Il n'étoit pas moins intolérant & frondeur en politique qu'à l'égard des prêtres & des cérémonies religieuses. Il censuroit également la constitution de son pays & celle de tout autre. Quand il entroit en matière à ce sujet, il mettoit son pot en tête, je veux dire, son chapeau en clabaud orné d'une cocarde, & se servoit des armes blanches pour jéter sur le carreau tous les princes & rois de la terre. Ayant pris son essor, il brailloit à perdre haleine, agitant sa grande flam-



berge , & courant à la piste de quelque fantôme politique qu'il avoit imaginé.

Sa réverie favorite étoit celle de ramener les hommes à une égalité qui , à ce que je crois , n'a jamais existé parmi eux , & n'existera point tant que tel homme sera plus fort ou plus rusé que tel autre. Compulsons les fastes du genre humain , nous trouverons que l'homme robuste ou adroit s'est joué en tous les siècles du foible & du musard.

Messieurs les philosophes ! comment vous êtes-vous donc avisés d'imaginer un tems dont il ne vous est parvenu aucun monument , où il vous plait de dire que les choses alloient tout un autre train. O que vos songes sont beaux ! il est dommage que ce ne soient jamais que des songes !

On voit par-là que le chevalier mon tuteur étoit aussi vaillant héros que mon oncle le médecin.

„ Rengainez votre épée , disois-je souvent à ce dernier , quand il vouloit exterminer les chrétiens ou les turcs ; ils vous feront paroli , ou il viendra un quatrieme qui vous exterminera tous les trois à votre tour „

„ Ne vous mettez pas en peine pour éclairer les princes , disois-je à l'autre ; ces Messieurs prennent la mouche sur la moindre plainte qu'on ose leur adresser ; celui qui n'aime pas à se faire fustiger ou pendre , n'en fera point. Qu'avons-nous donc à gagner à tout cela , sinon quelques étreintes de corde qu'on nous fait donner tout amicalement en réparation de nos griefs ? Les rois sont aussi bien dans l'ordre des choses que la famine ou la peste. Qui va se gendarmer contre l'un ou l'autre de ces maux , fait la guerre à la nature. Quand madame la nature met ses soldats en haie , je fais le plongeon ; c'est tout ce que je puis. Faites de même , mon cher chevalier , gardez pour vous vos idées ; elles ne font pas du ressort du peuple ; & l'homme éclairé n'a que faire de vos prônes , sachant tout ce que nous lui pouvons inculquer aussi bien , que nous-mêmes ,,

J'avois beau dire : ni l'un ni l'autre de mes héros ne se défit de sa cotte de mailles ; mais ce fut aussi pour cela qu'ils étoient des héros.

Mon tuteur avoit une femme fort

aimable. La pauvre créature souffroit beaucoup de l'humeur bizarre & rétive de son mari. Comme il ne répondoit à ce qu'on lui pouvoit demander que par des *dictum*, ainsi ce n'étoit que par boutades qu'il agissoit. Ayant pitié de la bonne femme, je lui indiquai le moyen de mener en lesse son mari le grand philosophe.

„ Vous n'avez qu'à dire à votre époux qu'il faut faire tel pas ou tel autre, dans lequel il vous importe de l'engager, *pour braver les préjugés du public*; & croyez m'en, il n'hésitera pas un moment d'y donner „

La chose arriva comme je l'avois prévue, puisque c'étoit sa folie de vouloir faire toujours autrement que ses concitoyens. C'étoit en lui une espece de fureur; fureur qu'il pouffoit au point de me forcer un jour d'être présent, quand il rendit à sa femme le devoir conjugal, à l'exemple du cynique Cratès qui, épousant Hipparchie, sœur de l'orateur Métrocle, choisit le portique, où il consumma publiquement son mariage, pour prouver que l'hom-

me qui a secoué tout préjugé, ne doit rougir de rien.

Un autre n'auroit peut-être pas demandé mieux; mais moi qui n'avois jamais eu de dessein sur cette femme, je ne favois que faire d'une complaisance de la forte. Même me trouvois je embarrassé dans cette étrange conjoncture, la pauvre dame qui n'étoit rien moins que cynique, rougissant de pied en cap de ce qu'elle devoit exposer à la vue d'un jeune garçon toutes ses beautés les plus reculées, pour démontrer que Monsieur son mari étoit homme à braver les préjugés des nations policées.

C'étoit l'esprit d'une philosophie mal-entendue qui, lui faisant commettre ces extravagances, l'exposoit aux ris ricanes de beaucoup de ces hommes froids & solides qui se moquent de toute boutade de génie, & qui ne valent pas la moitié autant que lui. Comme l'homme amoureux à ce que remarque le sage auteur de Fleur-d'Epine, dans les premiers transports de la joie, dit & fait mille choses qui feroient mourir de rire des gens qui ne

connoissent point l'amour, de même l'homme de génie fait des choses qui pensent souvent faire crever de rire celui, qui n'a que la froide raison en partage. Voilà pourquoi ces hommes extraordinaires sont si fréquemment traités de frêluquets & d'insensés par les hommes raisonnables, & ces hommes raisonnables à leur tour traités de fouches par les esprits supérieurs.

---

## C H A P I T R E X V I.

*D'une chienne de duegne. Scene de toilette.  
De la toison d'or & d'un cadenas. Quel  
est le dernier plaisir de la vie.*

Après vous avoir informé, cher lecteur, de la plupart de mes gambades dont il m'est resté quelque souvenir, ce seroit dommage si je vous en dérobois une qui mérite fort de briller à côté des autres.

J'enseignois l'anglois à une jeune comtesse. N'ayant pas appris à maîtriser mes passions, je ne lui fis point mystère de l'amour violent qu'elle avoit

fu m'inspirer. L'aimable comtesse étoit obsédée perpétuellement d'un matin de chaperon qui favoit tout plein de petits secrets pour faire échouer les artifices que je mettois en usage, pour gagner quelques entrevues particulières avec ma jolie écolière.

Un matin que la comtesse étoit à la toilette en peignoir, & en peignoir fort mal attaché, mettant une fontange, je lui parlai de mes feux avec toute la chaleur qu'un homme presque sûr de ne pas déplaire, peut mettre dans ses discours.

Elle m'avoua alors pour la première fois, qu'elle n'étoit pas insensible à mes transports.

Je m'emparai de ses mains que j'arrosai de larmes de reconnoissance. Elle fut émue au point, qu'elle se laissa aller tendrement dans mes bras.

J'étouffois presque de plaisir, lorsque voilà une maudite porte qui s'ouvre, & une femelle hagarde, faite comme un fagot, munie d'un vertugadin quoiqu'en cornette de nuit, qui entre précipitamment !

Vous vous imaginerez aisément que

nous avions tous les deux , moi & ma belle , la mine bien déconfite.

La vieille guenon ne faisant semblant de rien , nous salua très-respectueusement.

Lui ayant rendu son compliment tout niais qu'il étoit , je pris congé de la comtesse.

La vieille me suivit , & m'ayant joint à l'escalier : „ Mon cœur , m'aborda-t-elle , vous êtes épris de Jeannette ( tel étoit le nom de ma petite reine ) il ne tient qu'à vous d'avoir ses bonnes graces „.

„ Et comment cela „ ? lui demandai-je tout interdit.

„ Rien n'est plus simple , répliqua-t-elle. Vous en voulez au trésor , mon petit Monsieur , vous n'en tâterez que d'une dent si vous négligez le conseil que je vais vous donner ; mais souvenez-vous que ce n'est pas pour des prunes qu'on donne de semblables conseils. Vous en voulez donc au trésor ; il n'y a plus moyen de vous en dédire ; il y a long-temps que je le vois. A l'heure qu'il est les défaites seroient hors de saison. Vous aurez le bijou ;

j'en tombe d'accord ; mais pour l'avoir il faut passer par la garde ; & la garde.. c'est moi. ,,

A ces mots elle me présente une forêt rousse d'un éclat à faire disparaître celui du soleil en plein midi.

„ Attendez-moi sous l'orme, m'écriai-je ; je renonce à la toison d'or, s'il faut coucher avec ce dragon pour la conquérir. Je ne mettrai jamais ma clef à un cadenas de cette sorte. „ Et je m'enfuis, courant comme un basque qui croit avoir le diable à ses trouffes.

Je m'étois tellement gendarmé de ces petites picoteries que nous avions eues moi & la très respectable dame d'honneur, qu'étant rentré chez moi, je vuidai sur le champ trois bouteilles de roffolis ; il faut vous avertir en passant que c'étoit suivant la belle coutume que Monsieur mon pere m'a transmise, je veux dire celle de noyer le chagrin dans le vin ou dans quelque liqueur encore plus forte.

Cette petite potion avalée, je tombai les quatre fers en l'air, & dormis comme un sabot, quarante heures de suite. Quand je m'éveillai, je me trou-  
vai



vai si foible que je ne pouvois sortir du lit. J'y restai deux semaines sans ressentir le moindre mal hors cet extrême abattement.

Ce que je regrettois souvent dans ces heures d'ennui & de dégoût, où l'existence nous pese comme un poids d'or, qui, quelque or qu'il soit, ne manque pas d'être d'une pesanteur importune, c'étoit de ne pas avoir bu une bouteille de plus, ne doutant pas qu'en ce cas, je ne me fusse endormi de la façon la plus agréable pour ne me plus réveiller.

Le dernier plaisir de la vie est de mourir sans y penser (\*).

---

(\*) Grécourt.

## C H A P I T R E X V I I .

*Epiphoneme d'un chanoine. Pourquoi la fortune ne laisse jamais reposer sa roue. Ce que c'est que l'amour. Les trois défauts du sexe. Des sornettes. D'un ogre & d'un carillon.*

Je touche aux années les plus heureuses de ma vie, où tous mes momens furent remplis par les sentimens les plus doux & les plus variés de l'amour, dont le souvenir me charme encore.

Ce qui intéresse le plus l'auteur de ces mémoires, c'est assurément ce qui plaira le moins au lecteur. Les événemens sur lesquels je vais peser maintenant, sont les plus simples & les plus dénués d'intrigues qu'on puisse raconter; c'est précisément pour cela qu'ils ont le plus grand ascendant sur mon esprit. Ce qui rend la vie de l'homme heureuse, ce n'est pas un tissu d'aventures, quelque amusantes qu'elles puissent être; c'est une chaîne de sentimens vifs, mais non turbulens qui se succe-

dent dans l'ame , fans lui ôter ce repos & ce calme charmant nécessaires au bonheur.

Je vous ai dit que je ne me souviens plus de ce qui occupoit mon cœur la première année de mon séjour chez M. le professeur (\*); mais je me souviens très-bien de ce qui l'occupoit le reste du tems que je passai près de cet ami estimable , qui par sa protection me fit un sort heureux au-delà de mes souhaits. Mes rentes se montoient à quelques cent florins par année ; revenu assez considérable en vérité pour un philosophe de dix-sept ans.

J'étois alors assez à mon aise pour avoir une grande partie du jour entièrement à ma disposition. Ces heures de loisir furent partagées entre l'étude & l'amour ; partage dont le cœur & l'esprit s'accommoderent également bien. L'amour , tel que je le goûtois alors , ne prit pas assez sur mes sens , pour les troubler à un point qui auroit pu nuire à l'accroissement de mes connoissances. L'amour des lettres étant

---

(\*) Voyez le chap. VII de cette partie.

ma passion dominante, celui des femmes ne fut jamais chez moi qu'un sentiment subordonné. Incapable pour lors de tout attachement sérieux, je les aimois toutes, mais je n'en trouvois aucune, ne pouffant jamais les choses jusqu'à cette grande jouissance dernière dont je craignois les suites fâcheuses pour l'objet de mes vœux. C'étoit de ces faveurs sans conséquence que je voulois bien me contenter, me repaissant dans ma jeunesse de ces petites délices que l'abbé de Grécourt remettoit sur sa vieilleffe, disant :

Sur mes vieux jours je mets tout mon espoir  
 Dans le plaisir du toucher & du voir.

Cet aimable chanoine ne regardant pas la vieilleffe comme un obstacle à la volupté, dit encore très sagement :

Tant que le cœur peut former des desirs,  
 Ce même cœur peut goûter des plaisirs.

J'avois peur sur-tout de perdre par un commerce particulier ma liberté, dont je fis toujours le cas le plus grand du monde. Je ne saurois mieux vous exprimer combien j'en étois jaloux,

qu'en transcrivant un passage de Rousseau qui me peint au naturel. La source de mon amour pour la retraite, dit le philosophe de Geneve, est cet indomptable esprit de *liberté* que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune & la réputation ne me font rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est incroyable. Tout l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables. Un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle ; on suit son cœur, & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits ; car tout bienfait exige reconnoissance, & je me sens le cœur ingrat par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin l'espece de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas.

Du reste que l'on dise tant que l'on veut que les délices préliminaires de l'amour ne sont qu'un jeu d'enfant, sans un assouvissement complet de nos convoitises ! je soutiens que le bonheur de l'amour s'évanouit , quand il est porté à son comble.

Ce qui précède & ce qui suit ,  
 Du jeu d'amour est la délicatesse :  
 Ce n'est point ce plaisir que vous trouvez si grand  
 Qui fait la volupté suprême :  
 Elle est dans ce plaisir qui toujours est le même,  
 Et qui est toujours différent (\*).

Tenez-vous certaine, dit un jour Cupidon à Psyché, que, du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez, & comment ne vous ennuyeriez-vous pas ? les dieux s'ennuient bien ; ils sont contraints de se faire de tems en tems des sujets de desir & d'inquiétude : *tant il est vrai que l'entière satisfaction & le dégoût se tiennent la main (\*\*).*

Mille fois heureux l'amant qui comprend l'avantage & le bien, de ne pas

(\*) Grécourt.

(\*\*) La Fontaine.

atteindre à la suprême félicité. Car sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, c'est-à-dire, incapable de demeurer en un même état.

Ce ne fera donc qu'assez rarement que le sage économe craignant d'éteindre ses desirs, ira les satisfaire entièrement. Ce n'est pas que le philosophe se pique de continence; cela vient plutôt de ce qu'il a appris que

L'amour est moins une courte careffe,  
Qu'un long épanchement du cœur (\*).

D'ailleurs toute jouissance est un jeu d'enfant si vous voulez; cependant le philosophe aime mieux se divertir avec les enfans que de s'ennuyer avec tous les savans diseurs de niaiseries de notre hémisphère.

Je puis dire que j'aimois trois, même quatre femmes à la fois avec la même ardeur & les mêmes transports, au pied de la lettre. Si l'on m'eût demandé à laquelle je donnois la préférence, sur ma conscience, je ne l'aurois pu dire.

---

(\*) Grécourt.

Quand quelqu'une s'avisait de me demander au milieu des propos les plus tendres que je lui tenois, combien de tems dureroient ces feux qui m'embrasoient pour lors, je lui avouois ingénument que je ne le savois pas moi même; & foi d'honnête garçon je ne le savois pas.

Je leur confessois d'abord qu'étant l'homme du moment, je prenois les femmes sans savoir pourquoi, & les quittois sans le savoir non plus.

Le croiriez vous, lecteur? malgré cette conduite peu recommandable, je ne manquois jamais de femmes qui me traitoient le mieux du monde.

„ Pourquoi vous prirent elles donc ces donzelles bizarres „? me demanderez vous. --- Pour la rareté du fait; c'étoit un mauvais tour que leur curiosité leur jouoit; elles vouloient savoir absolument comment on s'accommodoit d'un fanfadet de mon espece. Leur vanité y trouvoit aussi son compte; vous savez que les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire au sexe, sont la *curiosité*, la *vanité* & le *trop d'esprit* (\*). Je m'étois fait une réputation

---

(\*) La Fontaine.



par les jolies fornettes que je contoïis aux femmes , chacune vouloit donc avoir le conteur de fornettes qui étoit alors à la mode.

Croyez m'en , lecteur , telle est la bêtise des femmes , qu'elles prennent un ogre pour être à la mode comme elles vont à la comédie , enjolivées de fleurs bigarrées & surchargées de panaches. Les pauvres créatures ! misérables esclaves des sottises du jour & de chaque maraud qui en imagine une nouvelle !

Mais à quoi bon ce cailletage ? Au lieu d'une ébauche du caractère des femmes , qui ne peut qu'être superflue dans un siècle où les chef-d'œuvres d'un Crébillon (\*) sont dans toutes mains ; je vais vous entretenir du carillon de mes amours. Ce qu'il me faut ajouter , c'est que ce n'en seront que quelques-uns ; car si je vous faisois part de

(\*) Crébillon fils , grand connoisseur du sexe dont les ouvrages n'étant à la vérité rien moins qu'une apologie de la belle moitié du genre humain , sont pourtant ce qu'il y a de plus solide & de plus vrai sur cet article.

tous , je risquerois de vous étourdir du bruit.

Susceptible de sentimens d'autant plus tendres qu'ils étoient peu durables , la fille d'un valet de chambre fut la première , à laquelle je portai alors mes hommages.

N'allez pas vous étonner de ce que je ne débute pas par une princesse ! L'historien doit prendre les faits tels qu'il les trouve dans les monumens ; ce n'est qu'aux écrivains de romans modernes qu'il appartient de les inventer , non selon les loix de la vraisemblance , mais selon le besoin de leur imagination déréglée , ou celui du public enchanté d'un non-sens merveilleux.

Quoique logé dans une même maison , nous ne nous voyons qu'à la nuit , Monsieur son pere n'étant pas d'humeur de souffrir notre commerce. Les parens endormis , la charmante créature se glissoit chaque nuit dans une galerie où je l'attendois à bras ouverts.

Je me souviens encore avec l'émotion la plus délicieuse du premier baiser que j'en recueillis. Ce fut un des

premiers soirs que nous nous voyions ; il faisoit clair de lune ; elle venoit couverte jusqu'à mi-jambes d'un cotillon... , non pas, ce n'étoit qu'une chemise légère qui donnoit beau jeu aux zéphirs. Je volai au-devant d'elle.

„ Que vous êtes belle , m'écriai-je avec transport ! „ --- „ Témoin la lune qui plane au-dessus de nos têtes , reprit-elle en se précipitant entre mes bras les larmes aux yeux , je ne brave la bienséance que parce je n'y puis plus tenir. Façons à part ! regarde-moi , ajouta-t-elle, laissant tomber sa chemise, & m'imprimant sur les levres ardentes ce baiser que je sens encore pétiller dans mes veines. Regarde-moi , continua-t-elle , & si je suis faite de manière à t'inspirer des sentimens , ne tarde pas de m'apprendre mon bonheur ! Pauvres filles que nous sommes ! nous n'avons que ce peu de figure qui vous peut faire agréer notre compagnie , à vous , dis-je , qui avez la force & la raison en partage. Je ne rougis pas de me donner à toi toute entière ; hélas ! ce n'est toutefois qu'une fille que je te donne ; en vérité c'est assez peu que cela „

Ma foi! elle a raison, pensois-je en moi-même. Cependant c'est la première que j'aie vue qui sache ce que vaut son espèce, & qui soit assez ingénue pour l'avouer à un amant.

Cette démarche de ma petite reine que l'on prendra peut-être pour un trait de gouine, n'étoit à mes yeux que l'explosion d'un tempérament violent; explosion que je lui pardonnois très-volontiers, comme vous croirez aisément. Mais une vérité à laquelle quelques-uns de mes lecteurs trouveront peut-être à redire, c'est qu'une femme qui se jette à corps perdu sans jupon & chemise dans les bras d'un amant, a souvent plus de mœurs & de principes que telle autre en vertugadin, munie de tout l'attirail de la pruderie.

## CHAPITRE XVIII.

*Nouvelle contradiction dans le cœur humain.  
Atrocité.*

Je me suis toujours piqué d'une bonté de cœur tout-à-fait extraordinaire; je m'en pique encore; mais croyez m'en, lecteur, il y a des momens où l'homme du meilleur cœur est capable d'énormes cruautés; témoin le trait que je vais rapporter.

J'aimois une fille passablement jolie, qui avoit le teint vermeil comme un brugnon. J'ose assurer qu'il n'étoit rien de plus pur que cette belle; elle étoit peu entichée du goût favori des filles à la mode. Les dandins & les muguets venoient faire le pied de veau près d'elle; mais ils avoient beau tourner, ils n'y gagnoient rien. Le pere étoit assez bon drille, aimant à boire & ne se mettant en peine de rien; mais il étoit dur quand il se corrouçoit.

La mere étoit une grosse tripiere qui aimoit sa fille à la folie, & s'évertuoit

à éventer la meche de toutes les ruses que les marjolets mettoient en usage, & de faire échouer tous leurs projets. Elle couvoit des yeux cette fille chérie dont les appas & l'humeur agréable charmoient tout le monde.

Quand Monsieur alloit au cabaret, les galans accouroient pour entretenir notre petite follette. Elle faisoit à tous les yeux gris, & Madame toujours aux aguets, traitoit de béliures tous ceux qui venoient faire la cour à son petit bouchon. Ces rebuffades ne m'empêchèrent pas de chercher fortune auprès de cette fiere créature dont je fus épris dès la premiere fois que je la vis. Je réussis, je ne fais comment, à gagner les bonnes graces de la maman, c'étoit beaucoup, mais fort peu en comparaison de ce que je desirois, car vous savez bien que toutes les faveurs de Mesdames les meres ne valent pas un fétu sans celles des filles. Grace à mon étoile, la belle cessa bientôt de faire la revêche, & je parvins à lui inspirer de l'amour. Une foule d'amans s'étoient morfondus à attendre des faveurs que l'on m'offrit à bon marché, & dont je fis

litier en peu de temps. La bizarrerie de ma conduite vis-à-vis de cette fille qui me traita le mieux du monde, alla jusqu'à la cruauté ; assez barbare pour faire des chansons à la louange d'une autre au moment même qu'elle me ferroit le plus mignardement dans ses bras. Je me gobergois en moi-même de la jalousie qu'elle témoignoit, riant sous cape du chagrin que je lui faisois effuyer. Je ne me sentoispourtant ni indifférence, ni mépris pour elle. J'avoue que j'aurois mérité de passer le guichet pour ce maudit plaisir que je prenois à la tourmenter.

Il est vrai qu'il m'en a cui souvent ; mais qu'est-ce qu'un vain repentir, pour dédommager les gens des maux qu'on leur a faits ?

Ce qu'il me faut ajouter, c'est que l'amour ne s'est que trop bien vengé de moi, m'ayant fait effuyer dans la suite les mêmes tourmens que je fis éprouver à cette pauvre fille.

Pourquoi l'homme se plaint-il si souvent à voir souffrir ce qu'il aime véritablement ? quelle contradiction encore que celle-ci dans le cœur humain.

Mais tenons-nous coi ! soin du philosophe qui s'applique à accorder les contradictions du cœur & de l'esprit humain ! Le bon homme n'aura jamais fait. Du reste tout s'accorde & tout se contredit, le tout dépendant uniquement du point de vue, sous lequel nous examinons les objets.

---

## C H A P I T R E X I X.

*D'un prestolet. Des taloches. D'un maquignon. Du jus de rognon. Des béatilles de l'amour.*

Il y avoit alors à V\*\* un prestolet, l'homme le mieux fait que j'aie connu de ma vie, lequel étoit fort de mes amis. Nombre de femmes & de filles de haut parage s'empressoient à gagner les bonnes grâces du petit abbé dont l'accoutrement étoit des plus élégans.

Il n'étoit pas homme à se sévrer des plaisirs de l'amour, mais il ne pouvoit répondre à la fois aux avances de tant de dames égrillardes qui vouloient



faire niche à l'hyménée, & de tant de filles de bon estoc au charmant corsage, lesquelles l'agaçant se confumoient d'amour pour lui. Ce n'étoient pas de ces créatures timides, n'osant risquer le paquet; ce furent toutes des filles à la mode, frétilantes d'envie de s'escrimer aux jeux de Cupidon.

Le pauvre abbé se voyoit tourmenté à faire pitié, les belles le rossant de coups de busc & de taloches, dérangeant sa toilette recherchée, & se glissant dans sa chambre pour lui jouer mille tours, quand il vouloit faire trop l'avantageux.

Et quelles étoient, me demandera-t-on, les qualités merveilleuses de ce conquérant, pourvu d'une pépinière de belles où il n'avoit qu'à choisir?

Femmes & filles, je le dis à votre honte, mon héros, étoit l'homme le plus médiocre qu'on puisse imaginer; sa figure seule le faisoit valoir; trapu & d'une tournure qui promettoit beaucoup pour les ébats amoureux, il étoit toujours gai, & partant n'ennuyoit jamais. Du reste il traitoit toutes les femmes de catins, assurant de ne s'être

jamais trompé en les prenant pour telles.

Ce n'est que l'homme encore à la bavette, disoit-il souvent, qui croit à la vertu des femmes.

Hélas ! une longue expérience du sexe m'a appris que ce prestolet qui avoit d'ailleurs fort peu d'esprit, étoit un dégourdi qui ne raisonnoit que trop juste sur cet article.

Mais épargnons au sexe ces fortes de games qui ne peuvent que lui déplaire ! soyons équitables ! disons plutôt que les femmes ne sont ni bonnes ni méchantes : pures machines que l'homme peut monter à son gré ! malheur à notre siècle où nous avons si fort négligé ces machines, qu'elles ne valent plus rien du tout !

Malgré tous les défauts de son caractère, cet étourdi parvint à tourner la tête à la fille la plus accomplie que je me souviens d'avoir connue. Son génie supérieur lui ayant montré la fausseté du déisme, système auquel tant de nos savans estimables s'attachent, elle s'étoit élevée jusqu'aux sublimes notions de la philosophie sceptique, à laquelle

tant de gens trouvent à redire, gens qui n'y fauroient jamais rien comprendre.

Cette fille extraordinaire étoit aussi sensuelle & voluptueuse que belle & spirituelle; ce qui vous fera aisément comprendre comment elle se pouvoit sentir du goût pour un homme qui ne la méritoit aucunement, sinon par sa figure.

Mon ami me priant de lui prêter ma chambre où il conduisoit tous les soirs la belle, à laquelle il avoit persuadé que j'étois aveugle & sourd, pour que je ne fusse pas contraint de sortir de chez moi quand il l'y menoit, il fit tant, qu'enfin lui vint le soupçon qu'elle étoit grosse.

Mon ami se rendant un soir chez moi tout désespéré, me fit part de cette nouvelle. J'étois alors occupé à commenter *Sextus Empiricus*, mon auteur favori, auquel j'ajoutois des apostilles, & je venois d'imaginer sur l'existence des corps un nouveau doute dont *Empiricus* ne fait aucune mention.

Tout transporté de cette découverte, je ne prenois pas garde à ce que mon ami

me disoit, & je me mettois en devoir de lui communiquer ma belle invention.

L'abbé se mit en colere de mon indifférence, & m'envoya cent fois au diable en me criant à tue tête; écoute-donc! elle est grosse! m'entends-tu?

Revenant enfin à moi, je n'avois rien de mieux à faire que de l'engager à ne point se chagriner avant que ses doutes se fussent changés en certitude, & ce conseil étoit parfaitement analogue à la situation de mon esprit. Il le suivit & fit bien; car il fut clair bientôt après que le jus de rognon n'avoit pas fructifié dans le champ qu'il avoit ensemencé. Lorsque mon ami volage se fut gorgé des béatilles de l'amour, il quitta sa princesse, & me remit la tâche de la consoler de sa perte.

Elle en parut d'abord inconsolable; mais peu à-peu je parvins à lui faire oublier son perfide, du moins aussi long tems que j'étois auprès d'elle; alors, il suffisoit d'être du genre féminin pour m'enflammer, ainsi l'on ne fera pas étonné que mes consolations se soient changées bientôt en déclarations. Je réussis enfin à lui faire prendre

des sentimens favorables pour le consolateur. Je conserve un paquet de lettres de cette bonne fille, qui font vraiment honneur à la philosophie, & que je communiquerai peut-être quelque jour au lecteur.

Comme j'avois été le confident des amours de mon ami, il devint à son tour celui des miens; tout cela se passoit sans faire le moindre tort à l'amitié que nous nous portions.

Sachez attendre, mes amis! c'est le tems qui arrange tout le mieux du monde. Si j'avois aspiré à la possession de ce trésor quelques semaines plutôt, j'aurois perdu l'ami, & n'aurois apparemment jamais gagné la maîtresse.

C'est cette fille philosophe que j'aurois indubitablement épousée, si elle avoit pu vaincre la honte qu'elle eut de ce que mes yeux & mes oreilles avoient été témoins de ses foiblesses, puisqu'elle n'apprit ensuite que trop bien que je n'étais ni aveugle ni sourd. Mettant son bonheur & sa gloire à m'accorder des faveurs en qualité d'amante, elle n'auroit pas même hésité de m'accorder toutes celles dont mon

ami avoit joui, si j'en avois exigé d'aussi sérieuses; du moins j'ai tout lieu de le croire; mais quant au titre d'épouse, c'étoit un honneur qu'elle ne voulut jamais, & peut être avoit-elle raison. Ce que je favois de sa facilité, sembloit mettre une barriere insurmontable entre nous deux.

## C H A P I T R E X X.

*Où il y a un conseiller clopinant, & une Pimpesonnée. Allez en Ethiopie, mes cheres concitoyennes! D'une guenuche, d'un tabouret, d'un dez, d'une petite minette & d'une perruche.*

Demeurant alors dans la maison du comte de G\*\*\*, j'y choisis une chambre dont les fenêtres donnoient sur une galerie. Près de moi logeoit certain conseiller éclopé, avec une femme pimpesonnée, fort envieuse de galans qui, l'envoyant tous de bonne grâce à la fontaine de Jouvence, lui promirent de la croquer à son retour.

Cette fontaine de Jouvence est fort ancienne. Hérodote décrit une source de cette espece, laquelle d'après cet écrivain se trouvoit en Ethiopie, & qui doubloit la vie de l'heureux africain qui venoit s'y baigner.

La fille de la dame en question habitoit une chambre, dont les fenêtres donnoient sur cette même galerie, sur laquelle donnoient les miennes.

Nous fimes connoissance; elle me conta la chance de sa mere; nous en rimes à gorge déployée, passant beaucoup de soirées à nous moquer de l'aféterie de la vieille guenuche.

Je ne fus pas long-tems à être féru de cette fille que sa mere claquemuroit, de peur qu'elle ne lui enlevât ses amans.

Je passois avec la pauvre prisonniere des nuits entieres; mais par malheur les fenêtres de Mademoiselle étant munies de grilles, vous ne sauriez concevoir ce que nous imaginions pour nous toucher à travers ce maudit treillis. Me blotissant hors des grilles pendant qu'elle montoit en dedans sur un tabouret ou sur quelque tréteau, je ne réussissois encore qu'avec une peine

extrême à mettre le doigt dans le nez de ma petite minette.

C'étoit de cette façon que nous prenions nos ébats la nuit ; aussitôt que le jour venoit à poindre , il falloit nous séparer.

Un matin que j'étois décampé à la hâte , nous oublions , moi mon chapeau & Mademoiselle sa collerette ; cet oubli fatal nous trahit. Le maître de céans , homme de fort bonne humeur , lequel par une diabolique conjoncture , passa ce jour-là le premier dans la galerie , s'appercevant de nos dépouilles , les offrit à la maman en la complimentant sur ses bonnes fortunes.

Madame qui portoit envie aux plaisirs furtifs de ma chere perruche , la regala de gourmandes. Ce fut la fin de l'aventure.



---



---

## C H A P I T R E X X I.

*D'un taudis. D'une escarcelle. D'un gigot.  
Cruel embarras d'un épicurien. Des  
lisieres. Comment la nature fait les  
hommes.*

Passons de cette femme, le rebut de toute la ville, à une autre qui avoit pignon sur rue & trois filles, dont deux étoient belles comme le jour, & la troisieme avoit de l'esprit comme un ange. Cette femme faisoit vivre son mari de son guignon, & entretenoit toute la maison de sa bourse.

Elle faisoit le métier de sage-femme; métier des plus lucratifs dans nos tems, où les filles ont tant d'intérêt à cacher les enfans dont elles accouchent avant le mariage. Il faut acheter la discrétion de ces matrones avec des sommes considérables.

Combien une pauvre fille souffre, languit dans un taudis, en essuyant les douleurs les plus cuisantes de l'enfan-

tement, pendant que la matrone vénérable met à contribution l'escarcelle de la pauvrete pour prix de son silence!

Mais qui est-ce qui ôtera aux hommes leurs préjugés? Passons l'éponge sur les bêtises de l'engeance humaine, nous égayant de ce qu'il y a d'agréable & de plaisant dans la nature!

Croyez-moi, mes amis! un gigot vaut cent fois mieux que tout ce tripotage de raisonnement sur l'imbécillité des mortels; raisonnemens dont les philosophes se font une si grande fête, n'en recueillant pourtant à la fin que de la mauvaise humeur.

O vous, philosophes spléniques! n'allez pas chanter votre game à la race humaine! ce seront les hommes qui viendront vous chanter goguettes à leur tour.

Deux de ces filles, comme je viens de vous dire, étant belles & la troisième fort spirituelle, elles avoient toutes de quoi m'attirer; je puis dire, sans me vanter, que je les aimois toutes.

C'est ainsi que M. Vergier se trouva un jour fort embarrassé de deux sœurs qu'il vouloit aimer à la fois, n'imagi-

nant point comment s'y prendre. Si ce poëte philosophe s'en tira mal ou bien, c'est ce que je ne fais point; ce que je fais, c'est que moi je m'en trouvai fort bien.

J'ai depuis peu de jours, dit à ce sujet cet aimable épicurien (\*), trouvé en mon chemin deux sœurs qui remplissent terriblement tous les momens de ma vie; l'une est brune, l'autre est blonde; l'une est d'une vivacité enjouée, l'autre a de grands yeux pleins d'une langueur touchante; beautés, charmes, graces de part & d'autre. Voilà bien des affaires pour un homme qui ne voit rien d'aimable qu'il ne veuille aimer.

Mon esprit en suspens ne sauroit décider  
Entre ces deux beautés laquelle doit céder.

La brune lui semble adorable,  
La blonde a des appas qu'on ne peut exprimer,  
Et ne sachant de deux laquelle est plus aimable,  
Il ignore de deux laquelle il doit aimer.

Dans cet embarras qui m'accable,  
Je me sens attaqué de mille & mille coups :  
Mais ne connoissant pas lequel est le plus doux,

---

(\*) Lettres de Vergier.

Je me défends de tous sans oser m'en défendre;  
 Je repousse le trait auquel je veux me rendre,  
 Et cherche en vain celui dont mon cœur est épris.  
 Dans ce doute cruel je fais que je suis pris,  
 Sans savoir toutefois laquelle a su me prendre.

Je fais bien quel parti vous prendriez  
 sur cela; ce seroit de les aimer toutes  
 deux. Aussi n'aurois je pas balancé;  
 mais le moyen de ménager deux sœurs  
 qu'on ne sauroit voir qu'en présence  
 l'une de l'autre! Je n'en fais pas assez  
 pour cela, & vous qui tiendriez volon-  
 tiers école publique en fait d'infidélité  
 & de partage de cœur, y feriez fort  
 embarrassé.

Cependant je ne l'étois pas.

„ Dame ! s'écriera le lecteur, d'aimer  
 trois filles à la fois, c'est un tic... „

Je me divertissois infiniment de la  
 jalousie dont les trois sœurs étoient  
 agitées. C'est une méchanceté, je l'a-  
 voue, que de prendre plaisir aux tour-  
 mens d'autrui. Je n'ai pas prétendu  
 vous montrer un homme bon, n'exis-  
 tant, ainsi que je l'ai éprouvé, nulle  
 part, mais tel que la nature le fait,  
 c'est-à-dire, moitié bon, moitié mé-  
 chant.

---



---

 CH A P I T R E X X I I .

*Les souterrains. Menace terrible du pere Mamillaire. Grande indulgence de J. Basile. Le duvet de S. Augustin. La liqueur gluante de S. Bernard. La conception venteuse. Les cavaliers d'Andalousie. Du tems où notre pere Adam n'avoit point de \*\*\*. L'impureté d'un ventre. Ce qui se passoit sous le manteau des Cyniques. Les fesses chatouillées par un prêtre métaphysicien. Sainte Agnès entre dans un mauvais lieu avec un ange. L'Alleluia qui est au milieu. La trompette d'argent. Délicate comparaison mise en usage par S. Jérôme. Balourdise de S. Théodore sur la création de la femme. Bâtards & manies des hommes celebres. Combien S. Ambroise favorisoit les despotes. Sentimens des saints Peres sur le cocuage.*

Je n'avois que treize ans, lorsqu'invité dans une abbaye bâtie sur un mont escarpé, & éloignée de plusieurs lieux de l'endroit où je demourois alors, j'y

fis le voyage avec mon parent le doyen. Ce cloître magnifique ressemblant à une petite ville, renfermoit dans son enceinte tous les artisans & ouvriers qui travaillent pour les besoins & les commodités de la vie : boulangers, cordonniers, tailleurs, menuisiers, tapissiers, des gens de presque de tout métier occupoient le rez de chaussée; arrangement que la situation de ce château isolé & séparé du reste des humains, rendoit indispensable. Les deux étages de ce palais étoient habités par un grand nombre de moines, gouvernés par un abbé qui, par ses richesses & la dépense qu'il faisoit, brilloit dans les Etats dont il étoit membre. Cet abbé qui, m'ayant vu plusieurs fois chez mon parent, dans le voisinage duquel il résidoit, avoit cru découvrir en moi quelques bonnes dispositions, lui proposa de me faire élever par ses moines, dans l'espérance de m'accoutumer ainsi à un genre de vie, qu'une habitude de quelques années ne me permettroit plus de quitter, lorsque je serois en âge de disposer de moi. Il se flattoit de voir en moi bientôt un membre du saint ordre,

auquel en abbé zélé il devoit chercher des recrues. Voila le véritable sujet du voyage que mon parent, auquel la proposition ne déplut point, y fit avec moi. Nous passâmes plusieurs jours dans le château, où nous fûmes accablés de toutes sortes de fêtes qu'on nous donnoit.

On fit bonne chere; je ne suis pas ennemi d'une table exquise, sur-tout quand c'est le goût & non la glotonnerie qui y préside. La viande de bœuf ne produit pas de faillies aussi vives qu'un perdreau délicieusement apprêté; c'est, comme l'on fait, par nos sucs, que nous pensons; c'est la nourriture qui nous les fournit; il faut une organisation plus déliée pour avoir l'esprit fin; voilà pourquoi un homme de lettres ne sauroit vivre comme un tartare.

On nous servit des vins excellens: J'aime le vin; j'aime les femmes aussi; mais je ne saurois les estimer tant que ma bouteille, pour laquelle j'ai toute sorte de respect, parce qu'elle me donne toujours du plaisir, & ne querelle jamais.

Nous nous promenions à cheval tous les beaux jours ; j'aime ces promenades. Voilà donc quantité de choses qui me plaisoient assez dans ce couvent ! ce qui m'y charmoit le plus , c'étoit une bibliothèque choisie , où je passois les matinées.

Monseigneur l'abbé s'appercevant avec plaisir du goût que je prenois à ce train de vie , me demanda un jour à table , si je ne me sentoient point d'envie de rester dans un endroit où tout paroïssoit me convenir , & où tout le monde s'empresseroit d'obliger un garçon , dont sa Révérence l'abbé même faisoit ses délices.

„ Pourquoi pas ? répondis je ? si l'on m'y donne encore une fille pour le besoin de mon cœur , il ne me restera plus rien à desirer „.

Les moines accoutumés à la dissimulation , sourirent de ma franchise , & Monseigneur l'abbé fronça les sourcils. On entama un autre discours.

L'après-dînée le pere celerier qui avoit entendu comme le reste des moines la déclaration que j'avois faite à leur modérateur , m'invita à le suivre à la  
cave ;



cave ; proposition que je n'ai jamais de ma vie rejetée. Je l'y accompagnai ; il me présenta de différentes sortes de vins , me forçant presque à boire outre mesure.

Lorsqu'il me crut un peu enivré , il frappa du pied ; voilà une petite porte qui s'ouvre sous nos pas ! je recule de frayeur. „ Suivez-moi , dit le vieillard d'un ton impérieux , & ne craignez rien „ ! Il me devance , une petite bougie à la main ; je le suis en tremblant ; car quoique je ne sois rien moins que peureux , la singularité d'un événement , auquel assurément personne ne se seroit attendu , ne pouvoit pas laisser de me frapper extrêmement. Je frissonnois sans savoir pourquoi.

Nous descendîmes un petit escalier pratiqué derrière la porte qui venoit de s'ouvrir.

„ Me menez-vous au centre de la terre „ ? demandai-je à mon conducteur après un quart d'heure de chemin fait sous la cave.

„ Je vous mene au centre du plaisir , répondit-il gravement ; mais malheur à vous , si vous trahissez jamais votre

bienfaiteur ! le plus petit mot lâché sur ce que vous allez voir, vous coûtera la vie ,,

Je crus entendre le frere-terrible qui alloit introduire l'apprentif.

„ Notre bras vengeur, continua-t-il, vous poursuivra jusqu'au bout du monde, & aucune puissance humaine ni céleste, ne seroit capable de vous sauver du supplice dont je vous menace ,,

Cela dit, il frappe à une porte de fer qui faute à l'instant. Voilà une grande galerie éclairée par la blême lueur de quelques lampes, qui se présente à mes regards. Mon conducteur ayant éteint sa bougie, nous la traversons presque à tâtons.

Ma frayeur alloit toujours en augmentant jusqu'au moment, où le pere Mamillaire (sobriquet que ce vieillard s'étoit acquis dans une fort vive dispute avec ses confreres, où il avoit soutenu qu'on peut sans péché prendre la gorge d'une religieuse) donna de la clef qu'il avoit en main trois fois contre une grille de bois, probablement en ressouvenance du mystere de

la sainte Trinité, disant tout bas : „ *ave Maria!* „

„ *Gratia plena* „, répondit une voix de dedans ; & la grille s'abbatit. Il parut une chambre éclairée par un lustre de cristal suspendu au milieu, & meublée très-élégamment, où une femme oisive sur un sofa de brocard sembloit rêver à quelque chose.

„ Ah ! c'est vous, révérend pere, dit-elle en se levant, à mon conducteur. „ Quant à moi elle ne sembloit pas s'apercevoir de ma présence ; tant elle étoit pensive.

„ Comment va t-il, Mademoiselle Javote „, dit le pere.

„ Hélas „, ? soupira-t-elle, & se cacha le visage.

Nous entrâmes dans la chambre la plus proche, où nous trouvâmes le frere Oignon & le pere Andouillard, ( c'est ainsi que je les entendis nommer dans les souterrains ) deux vigoureux garçons, qui juroient de donner au diable deux filles extrêmement jeunes, assises sur les genoux des deux moines, si elles ne cessoient de pleurer.

Nous traversâmes cette chambre à

la hâte , pour ne pas troubler les saints personnages dans l'œuvre de la conversion , & entrâmes dans une troisieme , où le pere Grichard étoit occupé à appaiser les scrupules de Mademoiselle Fanchon. ,, Saint Basile , lui dit-il , ne distingua pas les péchés mortels des véniels ; il les trouve égaux ; il permet aux hommes la fornication , de crainte qu'ils ne fassent un plus grand mal. Comment osez-vous régimber contre la décision d'un aussi respectable auteur ! Saint Augustin dit qu'étant dans le bain , son pere fut charmé d'appercevoir un léger duvet qui commençoit à paroître sur certaines parties cachées de son corps , & qui l'affuroit qu'il auroit bientôt une nombreuse postérité (1). S'il étoit permis au pere de ce grand docteur de se réjouir d'une semblable vue , pourquoi ne me le feroit-il pas de me réjouir de ma force virile en l'exerçant sur vous ? sur-tout

---

(1) *Quinimo ubi me ille (pater) in balneis vidit pubescentem , et inquietâ indutum adolescentiâ quasi jam ex hoc in nepotes gestiret , gaudens matri indicavit. Confess. lib. 2. cap. 1.*

puisque l'œuvre de la chair nous donnant les avis les plus salutaires sur le néant de notre être, elle est incontestablement un contre-poison qui nous garantit de l'orgueil. Hélas ! que suis-je ! un homme formé d'une liqueur gluante. La semence humaine dont j'ai été produit, est une espèce d'écume qui s'étant ensuite congelée, & croissant peu-à-peu, est devenue de la chair (1). Il est vrai que S. Thomas & quelques autres docteurs de l'église ont pensé que les ustensiles de la génération n'étoient venus à notre pere Adam qu'après son péché ; mais puisqu'il les eut, qu'importe avant ou après le péché, il les eut assurément pour enfler son Eve ; d'où il suit que le pere Grichard doit de même enfler Fanchon „

Nous n'attendîmes pas jusqu'à ce que le savant homme pousât au vif son argument.

---

(1) *Quid sum ego? homo de humore liquido. Fui enim in momento conceptionis de humano semine conceptus. Deinde spuma illa modicum crescendo caro facta est. D. Bernard Meditat. devotissimos. cap. 2. n. 1.*

A notre entrée dans un quatrieme appartement , je vis une femme au ventre rebondi & enflé , laquelle au moment où elle m'appêrçut , commença à se gratter le derriere avec un tremouffement qui m'arracha un éclat de rire au milieu de l'affliction , où les visages ternes & blêmes de ces beautés captives, qui portoient tous l'empreinte de la plus profonde tristesse , m'avoient plongé. A dire vrai , tous ces spectacles loin d'exciter des desirs en moi , ne firent que m'inspirer de la frayeur. Cependant je ne pouvois m'empêcher de demander à mon conducteur ce que signifioit l'étrange opération que cette dame faisoit sur son cul.

„ Ne voyez vous pas , me dit il , que madame Dondon est enceinte ; elle nous doit donner un beau moinillon ; nous n'aimons guere les garçons difformes. Madame Dondon ne vous a jamais encore vu ; elle est surprise de vous rencontrer ici ; cette surprise peut endommager le fruit. Ne savez vous pas que Malebranche prétend dans son livre de la Recherche de la vérité , que toutes les difformités qui se trouvent

dans les enfans qui viennent au monde, provenant ordinairement des objets extérieurs qui ont fait impression sur l'imagination de leurs meres pendant leur grossesse, il faut, dès qu'elles aperçoivent quelque chose qui leur cause une forte surprise, qu'elles se chatouillent vivement les fesses; parce que détournant sur ces parties les esprits qui sont en mouvement, ils ne parviennent point jusqu'au fœtus, & ne lui causent aucun dommage,,.

„ Votre Malebranche peut avoir raison, lui dis je; cependant la fureur que Madame exerce sur son derriere, ne laisse pas d'être fort comique. Elle pourroit aussi bien se gratter au talon ou encore dans un autre endroit, parce que si ce doit être un garçon comme vous venez de dire, il n'en aura point; conséquemment il n'y fauroit être point du tout endommagé. Du moins je crois que cette dame n'aura pas conçu par le moyen du vent, comme veut Lactance que conçoivent plusieurs animaux. Pourquoi le souffle de Dieu, demande cet auteur, ne pourra-t-il pas faire concevoir une vierge, puisqu'il

est certain & authentique qu'il y a plusieurs animaux qui conçoivent par le moyen du vent (1) ,, ?

„ Voyez vous, reprit-il englissant sur ce que je venois de dire, combien nous aimons la décence. Dès le moment que la grossesse de Madame fut visible, elle n'eut plus la permission de se laver avec le reste de nos filles, il ne lui seroit pas même permis d'entrer au bain avec des eunuques, s'il y en avoit parmi

(1) *Quod si animalia quodam vento, aut aura concipere solere omnibus notum est, cur quisquam mirum putet, cum spiritu Dei, cui facile est quidquid velit, gravatam esse virginem dicimus? Lactance divin. Institut. lib. 4. cap. 12.* Lactance fait donc dépendre la réalité du plus grand mystère de la religion chrétienne d'une fable ridicule, que quelques visionnaires avoient débitée à propos des cavales d'Andalousie. A croire les sages de l'Egypte, dit Plutarque (*in Numa Pompil.*) il n'est pas impossible que l'esprit d'un Dieu s'approche d'une femme, & que par sa toute-puissance il ne fasse germer en elle des principes générateurs. Voilà les sages de l'Egypte qui admirent la possibilité d'une absurdité, un peu moins bêtes que nos théologiens, qui en avancent la réalité!



nous , parce que S. Jérôme dit , que les eunuques , en voyant dans les bains des filles nues , forment des desirs , s'ils ne peuvent pécher totalement , & que les femmes mariées offrent à la vue de leur ventre enflé & rebondi l'image de l'impureté ( 1 ). Nous gardons cette décence même dans les momens de nos jouissances : bien loin de faire besogne à la cynique , nous la faisons toujours dans des cabinets séparés , parce que S. Augustin ne veut pas croire que , lorsque les philosophes cyniques jouissoient d'une femme à la vue de tout le monde , ils pussent goûter un véritable plaisir. Il croit plutôt que ces cyniques trompoient les yeux des spectateurs par des mouvemens feints , & que si l'on eût vu ce qui se passoit sous le manteau , on eût connu la supercherie ( 2 ) ,.

---

( 1 ) *Scis præcepisse quosdam , ne virgo Christicum eunuchis lavet , nec cum maritatis fœminis ; quia alii non deponunt animos virorum , alio tumentibus uteris præferunt fœditatem. Mihi omnino in adultâ virgine lavacra displicent , quæ se ipsam videre nudam erubescere non possit. Hieron. epist. ad lotam de instit. filice lib 2.*

( 2 ) *Illos qui hoc fecisse referantur , potius*

Nous arrivâmes à la fin à une grande salle remplie de femmes de tout calibre. L'une d'entr'elles chantoit les antiennes de sainte Agnès, qui présentent à l'imagination un tableau un peu paillard. Agnès étant entrée, chanta t-elle, dans un lieu de débauche, trouva l'ange du Seigneur tout préparé (1). Une autre fredonnoit : L'époux se réjouira sur son épouse, & Alleluia fera au milieu (2). Une troisième un peu vieille qui ne sembloit être destinée qu'au service des plus jeunes, feuillettoit le gros livre du moine Webert, où il est dit que la trompette du jugement dernier fera d'argent; vérité de la dernière importance pour le bonheur de l'espece humaine.

---

*arbitror concubentium motus dedisse oculis hominum nescientium, quid sub pallio geretur, quam humano premente conspectu potuisse illam praei voluptatem. De civit. Dei. lib. 14. cap. 10.*

(1) *Ingressa Agnes turpitudinis locum angelum Domini praeparatum invenit.*

(2) *Gaudebit sponsus super sponsam, & in medio erit Alleluia.* C'est l'Introît dont on se sert dans le diocèse d'Auscha à la messe des épousailles.

Une quatrieme , veuve aimable , fondoit en larmes dans un coin de la salle ; mon conducteur lui dit pour la consoler , qu'on ne l'avoit attirée dans ces souterrains que pour la garantir de l'énorme péché de se remarier. Une femme qui se remarie , est un chien qui retourne à son vomissement , une truie lavée qui court se veautrer encore dans la fange ( 1 ).

„ Que vous semble-t il de ces appartemens magnifiques & de toutes ces beautés qui les habitent ? dit mon conducteur en remontant avec moi l'escalier dérobé qui nous ramenoit dans la cave ; c'est le sérail du couvent. Vous serez admis à tous les plaisirs qu'on y goûte , quand vous aurez donné des preuves suffisantes de votre discrétion. Vous sentez-vous bien disposé à rester avec nous , ?

„ Ce palais souterrain seroit superbe , lui dis-je , si les rayons du soleil le pouvoient éclairer ; les femelles qui l'habitent , seroient aimables , si elles

---

( 1 ) *Ut canis revertens ad vomitum , ut sus lota ad voluptatem. S. Hieron. epist. ad Furiam.*

ne gémissoient & ne pleuroient tant. L'homme naît libre ; il est horrible de l'emprisonner ainsi ,,

„ La femme n'a pas été créée à l'image de Dieu , me dit il (1) ; elle ne participe donc point de la nature humaine ,,

„ Mais , repris-je , le spectacle de tant de créatures innocentes que vous devez avoir ou enlevées par la force , ou attirées par la ruse dans vos pièges , est révoltant & injurieux à la société ,,

„ Nous ne faisons en cela , répondit-il , que lui rendre l'outrage qu'elle nous a fait. Nous emprisonnons ces créatures comme l'on nous a emprisonnés dans ce cloître , où nous fumes fourrés de même ou par force , ou par ruse , & dont on ne nous permet plus de sortir , comme nous ne pouvons permettre à nos belles captives de revoir jamais le jour. Nous faisons ici des bâtards ; vos plus célèbres philosophes en ont fait aussi. Votre Descartes eut une fille appelée Francine , & Leibnitz un garçon , auquel il donna le nom de Déni-

---

(1.) C'est S. Théodoret qui le dit ainsi.

ger. Pofons que ce foit une manie pour des moines que d'entretenir un férail comme le grand turc , c'est une manie agréable; & du refte vos plus grands efpirts ont auffi eu les leurs , lesquelles étoient foyent beaucoup plus plates. Votre Newton a commenté l'apocalypse , Locke les épîtres de S. Paul , le baron Découtures , l'élégant traducteur de Lucrece , a donné une vie de la fainte Vierge. Si David , comme dit S. Ambroife dans fon apologie de ce prince , ne pécha point envers Urie lorsqu'il le fit mourir , parce que les rois étant les maîtres de la vie & des biens de leurs fujets , peuvent les leur ôter lorsqu'ils le jugent à propos , fans qu'ils foient coupables; nous prêtres qui , faifant la charge de Dieu fur la terre , devons avoir un plus grand pouvoir que les princes , nous ne pécherons non plus , quand , ôtant à quelques femmelettes une liberté dont elles abusent toujours , loin de les faire mourir , nous les entretenons convenablement. Pofons même que nous attrapions quelquefois une femme dont le mari vit encore , quel mal y aura t-il de le faire

cocu ? des peres de l'église n'ont pas été, pour la plupart, fort scrupuleux sur le cocuage. S. Augustin examine gravement si dans certains cas une femme ne peut pas faire son mari coeu, lorsqu'il y consent; il laisse ensuite la chose indécise comme une opinion qui peut être également soutenue de part & d'autre (1). S. Chrysostôme (2) & S. Ambroise (3) ont donné de grands éloges au mensonge d'Abraham, qui affuroit sa vie en exposant prudemment sa femme à passer dans les bras d'un autre. D'ailleurs les femmes semblent destinées par la nature à être emprisonnées. Quels maux ne font-elles pas souffrir dans le monde aux plus honnêtes gens par leurs étourderies & leurs extravagances ! Ce sont toujours des vieux enfans entêtés, auxquels il faut garotter les mains & les pieds quand on veut les dompter. Les seuls ravages que fait la jalousie dans les sociétés, devroient

---

(1) *Augustin. de serm. dom. in monte. lib. 5. cap. 11.*

(2) *Hom. 23. in Gent.*

(3) *De Abraham. lib. 1. cap. 2.*

déterminer tous les peuples de l'Europe à traiter les femmes sur le pied , sur lequel elles sont traitées en Orient ! Combien de fois le plus grand génie n'est il pas étouffé par le menu détail des soins que lui cause & des dégoûts que lui donne la garde d'une femme remuante & folâtre , dont il doit surveiller les moindres démarches , pour n'être pas exposé à tout moment à la risée publique ! qu'il lui soit permis de reléguer dans l'enceinte de sa maison ce lutin impertinent , & son activité se tournant tout d'un coup d'un autre côté , il pourra travailler sans chagrin & sans inquiétude au bonheur du monde. La vanité ne permettra jamais aux femmes d'être autre chose que des poupées , assez bonnes encore , si elles n'empoisonnent point chaque instant de la vie de celui qui les a achetées. On ne cultive leur raison qu'assez rarement , & quoiqu'elle le soit , elle ne paroît point être susceptible de cette solidité qui donne un caractère constant & égal absolument nécessaire à un bonheur durable. Ce ne peut donc jamais être que le caprice qui les dirige „„

Sur ces entrefaites nous étions arrivés à la porte de la cave, où le vieillard répétant ses menaces me fit jurer dans ses mains de ne révéler jamais ce que je venois de voir. Je ne me rendis pas ce soir au soupé; mon agitation étoit extrême; retiré dans mon cabinet, je fis dire à l'abbé que j'étois malade; & en effet je ne me portois pas trop bien. Mon esprit me fit entrevoir que le pere Mamillaire pourroit bien avoir eu raison dans ses réflexions sur le sexe; mais mon cœur étoit pénétré de pitié pour ces pâles beautés que j'avois entendu soupirer & vu pleurer dans le souterrain. Le cœur prenant le dessus comme à l'ordinaire, mon aversion pour la vie monacale devoit monter par-là au dernier point. Je me pus à peine lever le lendemain, tant les agitations dans lesquelles je passai la nuit, m'avoient affoibli. Je priai mon parent de me ramener chez lui; ce qu'il ne me refusa pas, voyant l'état critique de ma santé. Je suis resté fidele à mon engagement; je n'ai fait part à personne de cette étrange aventure jusqu'à ce moment, où le monastere en question n'existe



n'existe plus, & où le pere Mamillaire a probablement depuis long-tems mêlé sa cendre à celle de ses ayeux. Cependant une chose qui piquoit dans la suite ma curiosité, lorsque dans un âge plus avancé je réfléchissois sur cet événement, c'étoit de savoir si ce fut de l'aveu de l'abbé que le pere celerier avoit fait une si dangereuse confidence à un garçon de treize ans qui en pouvoit terriblement abuser. Comment pouvois-je paroître à ces moines un sujet d'assez grande importance, pour s'engager dans un pas aussi scabreux ? quel fondement avoit-on de compter tant sur la discrétion d'un enfant, ou sur un serment qu'on lui avoit escroqué ou extorqué si vous voulez ? pensait-on en être quitte pour dire, que je n'étois qu'un enfant, ou que j'avois été ivre, dans le cas que je lachasse quelque petit mot sur les souterrains ? étoit-ce une étourderie du pere Mamillaire, sans que l'abbé l'eut ordonné ? comment peut-on supposer une semblable évaporation d'esprit à un homme qui a vieilli sous le froc ?

Je ne comprends rien à tout cela ;

ce que je fais , c'est qu'un friff on me faiffoit toutes les fois que je fongeois aux fouterrains , que cette fenfation défa-gréable me forçoit d'en bannir l'idée aufsitôt qu'elle renaiffoit , & que c'est-là peut être l'unique raifon du filence que j'ai gardé fur cette fcene envers mes meilleurs amis.

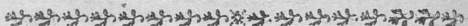
O pere Mamillaire ! vous qui vous promenez maintenant peut-être dans le neuvieme monde , ou que les vers ont mangé depuis long-tems ( ce qui revient au même , quand on a à faire une apoftrophe ) fi dans ma vingt-unie-me année , je m'étois rappellé un moment vos fages réflexions fur les femmes , mon esprit auroit affurément eu le deffus dans la démarche la plus décisive de notre vie --- dans le choix d'une époufe ; je ne me ferois pas marié à une bâtarde , parce que les bâtards font méprisés à tort dans le monde , & que le philofophe Tovler les doit venger de ce mépris ; j'aurois fu que , puisque la femme qui a reçu la meilleure éducation , ne vaut pas grand'chofe le plus fouvent , celle qui , par le malheur de fa naiffance , n'en pou-

voit recevoir aucune, ne devoit valoir rien du tout.

Mais comment est-ce que, moi chétif philosophe, j'ose me plaindre d'un mal, auquel même des rois philosophes n'ont pu échapper ! Marc-Aurèle, le plus aimable des hommes par la bonté raisonnée de son caractère, avoit une femme débauchée, & à Frédéric on en donna une dont il ne vouloit pas. Les malheurs domestiques font, pour la plupart, le partage des hommes les plus estimables. Moi, qui n'aspire qu'à être bon, qui ne le suis pas encore, quel est mon droit de me plaindre d'une infortune qui tourmente les meilleurs de mon espèce ?

Si les femmes méchantes avoient toujours de méchans maris, il y auroit plus de mal dans le monde qu'il y en a. C'est l'homme d'un caractère modéré qui fait que la femme, avec laquelle il a le malheur de vivre, ne dégénère pas tout-à-fait en furie.

Voilà comment se soutient l'équilibre dans le monde moral.



## C O N C L U S I O N .

C'est ici que je finis ces Mémoires, non que je n'aye plus rien à vous dire, n'ayant raconté encore que la plus petite partie de mes aventures ; mais peut être n'en ai-je déjà que trop dit. Ce n'est pas une entreprise des plus faciles que de remplir deux volumes de foi. Je ne connois point d'auteur qui risquât plus d'ennuyer ses lecteurs, que celui qui se fait le héros de son ouvrage ; cependant j'ai osé exécuter un projet où j'aurai peu d'imitateurs.

C'est à vous, Etres pensans ! de me juger, le jugement de la foule des savans ne m'important guere. C'est à l'homme philosophe que je consacre ce monument des foiblesses d'un jeune homme, qui, faisant ses derniers efforts pour être bon, ne fut que trop souvent assez méchant.

Et comment pouvoit-il en arriver autrement ? ce n'est qu'une heureuse concurrence des circonstances qui fait l'homme juste, équitable & honnête ;

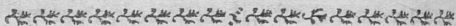
dans une mauvaise conjoncture ce même homme n'étant qu'un vaurien capable de toutes sortes de forfaits.

O vous ! qui méritez le nom de sages, nom usurpé de nos tems par tant de songe-creux qui ne font que gober des mouches, voilà l'histoire d'un esprit qui vous faisant voir comment il a acquis ses idées, veut affermir par son exemple une vérité qu'on ne sauroit jamais assez inculquer ; c'est que pour savoir comment l'homme est devenu ce qu'il est, il ne faut qu'examiner les circonstances de sa vie, comme pour voir le progrès de ses notions ; il ne faut qu'envisager les objets que le fort lui a présentés ; vérité qui, quelque simple qu'elle paroisse, n'est qu'assez rarement conçue dans toute son étendue, même par ceux qui se disent philosophes.

Si les législateurs y prenoient garde, ils n'exigeroient point des hommes des choses impossibles ; si les moralistes peussent un peu plus sur cette simple observation, comment se récrieroient-ils tant sur la méchanceté de l'engeance humaine ? si les politiques la prenoient

à cœur , ils ne présumeroient pas de mettre sous une même forme des pays différens ; si les prêtres y faisoient attention , ils concevroient aisément qu'une religion bonne pour les peuples de l'Orient , ne vaut rien pour ceux du Nord.

Mais que cela suffise ! me mettant en train de raisonner , je risque de commencer une troisieme partie , dont je comprends bien que le lecteur me feroit fort mauvais gré.



#### P O S T - F A C E .

Au moment où l'on termine l'impression de cet ouvrage resté en manuscrit depuis tant d'années , un colosse vient d'écrouler dont la chute retentit d'un bout de l'Europe à l'autre. Il élevoit sa tête altiere jusqu'aux nues , ce qui fit que les visionnaires qui ont toujours la vue basse , & admirent d'autant plus qu'ils voient moins , la lui supposèrent d'or , & tout le monde s'aperçoit maintenant qu'elle n'étoit que d'argile. Tel est le sort d'une grandeur assise sur les bellevesées de l'ambition ,

& étayée des supports chancelans du pouvoir arbitraire. Le météore a paru, a ébloui un moment & se dissout en fumée. L'Idole prétendoit gouverner en anéantissant les loix, pour ne suivre que les impulsions d'une aveugle volonté. Est on équitable quand on fait dépendre le sort des empires du caprice d'un moment, quand on sacrifie à ses liaisons ou à ses vengeances personnelles la vie d'un million de citoyens dont on n'est le maître que pour les rendre heureux, & des trésors immenses dont on n'est que le dépositaire? est on fait pour régir les autres, quand toujours livré aux impressions du moment on n'a point appris à gourmander la plus petite de ses passions? est ce dans les bras des courtisans du plus bas aloi, ou dans la conversation avec des hommes féroces qu'on devient législateur? est ce là de l'économie que de ménager l'argent, quand il s'agit de quelque établissement utile, pour le verser à pleines mains dans les abîmes d'une guerre également injuste, ruineuse & ridicule? tourmenté tour-à-tour par la fureur des conquêtes, & par un esprit

d'économie si mal-entendu , peut-on avoir le loisir de songer un instant au bien-être des citoyens ? Se méfiant de tout le monde , peut-on avoir des amis , & à cause de cette méfiance se devant abaisser jusqu'aux plus minces détails du gouvernement , comment peut-on suffire aux grandes affaires ? comment y pourroit-on apporter cet esprit dégagé , absolument nécessaire pour embrasser d'un seul coup d'œil le jeu des rouages d'une machine aussi compliquée , sur-tout quand on a l'esprit assez médiocre & qu'on est ennemi juré des lettres ? comment ose-t-on prétendre à la gloire des grands capitaines , quand on n'est pas même bon soldat ? Et quelle est l'étrange espece de grandeur à laquelle on présume atteindre sans de l'équité , sans de la modération , sans science & sans héroïsme ! quelle est l'espece de maux dans lesquels ne précipite point ses peuples un prince turbulent & entêté , dont le génie inquiet n'est à son aise qu'au sein des troubles qui déchirent les entrailles de ses Etats ! La marque la plus incontestable d'étourderie dans un homme quelconque,



quelconque , n'est-elle pas de vouloir moissonner avant que d'avoir semé , de vouloir favoriser les fruits sans leur donner le tems de mûrir ? On ne plante pas le bonheur des peuples dans l'espace de quelques années ; on n'extirpe pas des préjugés enracinés par des édits ; on ne réforme pas les mœurs par les mauvais exemples qu'on donne à son pays. Il faut reprendre les choses un peu plus haut ; c'est par l'éducation qu'il faut commencer ; alors il faut savoir attendre la saison , où l'arbre de la félicité publique peut parvenir à sa maturité ; on n'acheve pas dans quelques lustres un ouvrage auquel il faut des générations. Il est fâcheux qu'un jeune homme de vingt-sept ans doive prêcher la modération à des vieillards. Les fleurs sont belles à cueillir ; mais c'est le fruit qui nourrit. Les projets les mieux concertés ne s'exécutent pas sans la prudence qui caractérise la sagesse.)

Le colosse est tombé au moment où les suites affreuses d'une imprudence sans égale commencerent à l'ébranler

par les pieds. Le bruit de sa chute a réveillé tout-à-fait les esprits engourdis. Les secouffes terribles que la révolution de la France vient de donner au despotisme, semblent se communiquer au reste de l'Europe, du moins retardent-elles beaucoup les progrès si rapides jusqu'ici; elles rendent les despotes plus circonspects, & font naître dans les peuples une hardiesse qui depuis des siècles n'a point d'exemple. Les murmures éclatent de toutes parts; le colosse qui vient de se renverser a laissé les pays qu'il dominoit dans des convulsions dangereuses; plusieurs de ces provinces menacent dissolution; voilà ce qui arrive quand on comprime trop les ressorts de la machine! Cette fermentation générale qui aboutit visiblement à la corruption des parties les plus nobles de ce corps politique, ne fait assurément rien moins que l'éloge de celui dont l'opiniâtreté & la précipitation démesurée vient de la causer. S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende les hommes plus sages & plus habiles qu'ils ne le sont, je crois

que c'est dans la médecine qu'on le doit chercher (\*). O nations ! faites saigner les princes dont l'excessive chaleur & le sang bouillonnant font vos malheurs ! Une saignée ordonnée à Charles XII ou à Louis XIV dans le tems de sa manie héroïque , seroit venue fort à propos ; quelques onces de sang tirées à ces frénétiques auroient épargné des torrens de sang innocent. Purgez les ministres auxquels la constipation fait monter des humeurs âcres à la cervelle , qui leur font enfanter des projets destructeurs ! L'amour des peuples fera toujours l'unique pierre de touche dont se servira le philosophe pour éprouver le mérite des princes. On ne me persuadera jamais que celui qui n'est regretté de personne ait été un homme digne de l'être. L'on voit couler des pleurs de tous côtés ; les nations portent le deuil dans leurs cœurs comme sur leurs visages quand les peres de la patrie expirent ; elles ne le portent que sur leurs habits , quand un prince fainéant & foible vient à mourir ; elles

---

(\*) Descartes.

s'abandonnent à tous les transports d'une joie immodérée, quand la nature sembla compâtir à leurs souffrances, fait rentrer dans le néant un génie destructeur, qui n'en étoit sorti que pour devenir le fléau de ses peuples.

Ce n'est pas que le philosophe humain qui doit se distinguer sur-tout par la bonté du cœur, puisse applaudir à ces excès, que se permet une populace pétulante après le décès d'un maître qui ne lui sauroit plus nuire; cependant ces excès font toujours des faits sur lesquels se pourra appuyer quelque jour l'historien impartial, pour affeoir un jugement solide sur ce regne orageux.

Loin de donner dans les extravagances de cette lache & barbare populace qui trouble les cendres d'un prince, qui, égaré & séduit, étoit peut-être beaucoup plus foible que méchant, loin d'outrager sa mémoire, je n'avois exposé quelques-uns de ses défauts que dans l'intention de présenter un miroir, où les souverains qui sont encore à venir, puissent se mirer avec utilité. C'est l'unique service que les morts

puissent rendre aux vivans; service qui ne laisse pas d'être quelquefois de la plus grande importance. Peut-être même celui dont je viens d'esquiffer l'image, corrigé par le malheur, auroit-il assez de générosité pour me savoir gré du fond de sa tombe, du tableau que je viens de tracer pour le bien des hommes.

Si l'on étoit encore susceptible de quelque sensation dans la fosse, & si le souverain trépassé avoit l'ame assez grande pour vouloir être utile à ses survivans aux dépens de cette fausse gloire qu'il idolâtroit, ne lui devrions-nous pas donner pour ce seul trait de générosité tout le mal qu'il a fait !

Ce n'est que dans l'approbation qu'il se donne lui-même, que l'homme véritablement grand cherche la gloire. *Perfecta ars fortunæ lenocinio defecta fiducia justa non exiit, quamque scit se laudem mereri, eam etsi ab aliis non impetrat, domestico tamen acceptam iudicio refert (\*)*.

Qui de nous! juges sévères des vices & des foiblesses de cet auguste personnage;

---

(\*) Valer. Max.

qui de nous ose assurer qu'il auroit été meilleur que lui, si, dès sa tendre jeunesse, il avoit eu tant d'obstacles à surmonter & tant d'écueils à éviter ! souvenons nous toujours que l'homme ne fauroit être que ce qu'en font les circonstances ! Ce n'est que cette seule réflexion qui nous puisse rendre équitables & indulgens.

Si ces provinces qui arborent maintenant l'étendart de la liberté, avoient produit d'aussi grands esprits que sont ceux dont se glorifie la France, si pendant plus d'un siècle les lettrés y avoient fait d'aussi considérables progrès, si les têtes des artisans, des ouvriers & des payfans mêmes y avoient reçu ce degré de culture qu'on leur voit en France; alors je croirois que ces provinces sont mûres pour une révolution, je les croirois capables de distinguer la *liberté* d'une *licence* effrénée & d'une dissolution complete de tous les liens de la société. Mais hélas ! l'une de ces provinces fleurissant à la vérité depuis long-tems par son commerce, n'a pu encore secouer le joug de ses évêques; se refusant maintenant à celui d'un

prince profane, elle baise les chaînes que lui forgent cent tyrans ecclésiastiques. Elle croit que la nation se débat contre ce prince, & ne voit pas que ce ne sont que ses prêtres qui lui font la guerre, le peuple n'étant que le vil instrument de ces intrigues sacrées.

L'autre de ces provinces qui crient tant à la liberté, croupit encore dans la plus crasse ignorance; la superstition la plus grossière domine l'esprit de ses principaux personnages; un sot mépris pour tout ce qui est étranger (mépris qui rend impossible qu'un peuple s'éclaire jamais des lumières des autres) & une prévention encore plus forte pour d'anciens privilèges qui ne sont bons à rien, qu'à constater la barbarie des tems où ils furent établis; voilà les traits qui caractérisent cette nation orgueilleuse, qui cependant fléchit sous l'empire de ses prêtres. L'esprit belliqueux est la seule qualité, par laquelle cette nation se soit distinguée depuis son commencement jusqu'à nos jours. Mais l'esprit de guerre est l'esprit de la destruction qui, faisant le malheur des autres, ne fonde jamais

notre propre bonheur. Celui qui ne fait que démolir, ne fera jamais logé commodément; il faut savoir bâtir, & c'est ce qu'on apprend sous l'ombre des palmes pacifiques, où naissent les arts & les sciences... jamais dans les champs de batailles où il n'y a que des lauriers stériles à cueillir.

Une troisième région habitée par un peuple qui ne fait que commencer à cultiver ses belles dispositions, mais dont le caractère est beaucoup trop léger, mérite aussi une révolution. On ne peut refuser de l'esprit à ce peuple aimable; il est hospitalier, obligeant & seroit même noble dans ses manières, si l'on n'y appercevoit encore des traces de cette humiliation servile, restes de son ancien esclavage; on lui objecte même d'être rampant, quand il demande des faveurs, & insolent quand il en accorde. Ce peuple devoit se souvenir de ce qu'il a souffert dans ces troubles qui ont dévasté si long-tems ce beau pays. Un grand roi (\*) a dit de ces provinces qu'on ne les peut comparer à

---

(\*) Frédéric.



aucun Etat de l'Europe ; elles ne peuvent entrer en parallele qu'avec le Canada. Il faudra par conséquent de l'ouvrage & du tems , pour leur faire regagner ce que leur administration a négligé pendant tant de siècles. Ce peuple ne fait que se relever à peine de ces désordres anarchiques qui lui ont fait des plaies si profondes, qu'on en verra encore long-tems les cicatrices. Abusé par quelques esprits turbulens , sa légereté naturelle l'empêche de peser un peu sur cette simple réflexion , qu'il faut toujours des moyens pour parvenir à quelque fin, qu'il en faut des grands , quand on a à lutter contre une grande puissance , & qu'on se rend extrêmement ridicule aux yeux de toute l'Europe , quand on menace de violence sans arsenaux , sans soldats & sans discipline militaire.

Que résulte-t-il de tout cela ? La France marchoit à grands pas depuis plus d'un demi-siècle à l'époque mémorable où nous la voyons aujourd'hui ; elle emploie de grands moyens ; elle fait d'excellens préparatifs pour consolider son bonheur ; cependant qui

est-ce qui ose nous garantir la réussite heureuse de cette entreprise, qui donne de si belles espérances aux philosophes & fournit des leçons si salutaires aux despotes ; si grande est l'influence du hasard sur les opérations des hommes, & si peu doit-on compter sur l'exécution du projet le mieux concerté ! Mais vous, peuples abusés ! auxquels cette liberté où vous aspirez ne seroit encore qu'un glaive tranchant dans les mains de l'enfant ; qui, aveugles vous-mêmes, n'avez point encore produit un nombre suffisant d'esprits éclairés qui pourroient vous conduire ; si vous êtes assez malheureux pour vous laisser précipiter par quelques boute-feux mal avisés dans ces pas inconsidérés que l'un de vous a déjà hasardés, & qu'il a payés assez cher par la mort inutile de tant de citoyens, qu'est-ce que votre patriotisme employé si mal-à-propos peut produire, si non des ravages & des dévastations ? Est-ce que les déserts stériles dont abondent quelques-unes de vos contrées, ne suffisent pas encore ? présumez-vous dégarnir de même le reste de vos pays ? Je fais bien que

c'est presque toujours par l'anarchie qu'on va à la liberté, qu'il faut endurer un moindre mal pour un plus grand bien ; mais cette anarchie doit être de nature à pouvoir cesser quelque jour ; la vôtre seroit éternelle, ou il viendrait un despote qui, profitant de cette confusion générale, vous forgeroit des fers plus durs que ceux que vous refusez maintenant. Un peuple dans l'anarchie est nécessairement la proie du premier conquérant qui veut bien l'enchaîner. Faites comme les nobles de ma patrie aussi jaloux de leurs privilèges que vous le pouvez être. Demandez, c'est le tems des graces ; on vous accordera beaucoup ; voilà la plus belle occasion d'alléger votre fort ! demandez , mais ne vous révoltez pas ! suivez ce conseil salutaire que vous donne un philosophe enthousiaste de la *liberté*, mais ennemi mortel de cette *licence* que vous confondez avec elle ; un pauvre philosophe qui, n'ayant pas un pouce de terre à perdre, pourroit rester spectateur tranquille, si la fantaisie vous prenoit de vous exterminer mutuellement. Quant à sa tête que vous pourriez peut-être

faire aussi tomber par passe-tems , il vous l'offre de bon gré, si elle peut contribuer à vous rendre heureux. Tel philosophe qui connoit un peu les pompeuses miseres d'ici-bas , n'est jamais fort jaloux d'une vie dont il est tenté quelquefois de se défaire lui-même. Croyez moi , chaque gouvernement , est bon où il y a de la modération & le moins d'écarts de la sainte équité qu'il est possible. La fureur républicaine qui lutine à présent maints esprits estimables , est aussi une fureur. Je fais bien qu'il se forme des grands caractères dans la poussière comme sur le trône : *non fastidioso aditu virtus excitata ingenia vivida ad se penetrare patitur, neque haustum sui cum aliquo personarum discrimine largum, malignumve præbet; sed omnibus æqualiter exposita quid cupiditatis potius, quam quid dignitatis attuleris æstimat. Inque captu bonorum suorum tibi ipsi pondus examinandum relinquit, ut quantum subire animo sustinueris tantum tecum auferas* (\*). Je dis seulement que chez vous ces caractères ne se font pas encore

---

(\*) Valer. Max.

formés. S'il étoit possible qu'une république ne fût composée que de citoyens qui aimassent la vertu, & en suivissent les règles, tous les contes que l'on débite sur le Dieu, sur les enfers seroient inutiles; mais la malice des hommes oblige les gens sages & les politiques à se servir habilement des craintes imaginaires qu'inspire la religion; ainsi l'on ne sauroit assez louer les anciens d'avoir inventé des fables utiles à la société (\*). Il n'y a que des personnes qui cherchent à la troubler qui veuillent tenter de les détruire, & d'en montrer le ridicule sans leur substituer les grands principes d'une morale épurée fondée sur la nature de l'homme, & sur ses rapports avec le reste de la société; réforme que la sagesse du gouvernement doit préparer; mais que les progrès lents de la raison peuvent uniquement achever. Voilà précisément votre cas! comme il en est de la religion, de même en est il de la politique. Vous n'êtes pas encore en âge d'être émancipés. Vous dont l'esprit n'est pas

---

(\*) Polybes, 1

encore assez perfectionné , pour pratiquer la vertu par conviction , qui ne pénétrez pas encore les impostures grossières de vos religions , vous osez vous croire assez d'intelligence pour diriger les mouvemens compliqués de la machine politique , dont les ressorts déliés exigent une finesse de jugement , qui ne pouvoit tomber jusqu'ici en partage qu'à fort peu de vos meilleures têtes , lesquelles ne pourront rien contre le torrent débordé d'une multitude impétueuse & inconstante. Elles iront donc se cacher au fond d'une retraite philosophique , elles seront les victimes de leur bonne volonté , & vous resterez exposés à tous les maux d'une anarchie interminable.

Mais voilà où je me perds ! je m'érige en politique , même en prophète , moi dont la foible voix n'a pas droit de se faire entendre parmi tant d'écrivains excellens , qui se connoissent incomparablement mieux en ces sortes d'affaires. Quelle est ma vocation de faire un métier où je n'entends rien ! Et puis qu'est-ce qu'il y a de raisonnable à dire dans les choses humaines ,

où chaque objet a deux côtés , dont le revers présente toujours une autre face , où un aveugle hasard semble faire rouler les empires comme les particuliers , où ce qu'on gagne d'un côté , on le perd toujours de l'autre. L'origine de tout état doit être petite ; c'est alors que les besoins font naître des vertus , par lesquelles cet état s'agrandit peu-à-peu. Des besoins satisfaits viennent les superfluités ; celles-ci , par le loisir qu'elles procurent , & par les desirs toujours renouvelés qu'elles excitent , corrompent peu-à-peu les mœurs ; alors l'ambition commence à séparer son intérêt de l'intérêt public ; c'est ici que quelques esprits entreprenans s'emparent du gouvernail. La jalousie met bientôt la discorde entr'eux : il y en aura quelque'un supérieur aux autres , ou par ses plus grandes richesses , ou par son plus d'esprit : dans le premier cas il se fera un parti puissant par ses largesses , dans le second il gagnera la foule par la ruse ; alors le plus fort fera tomber les têtes des plus foibles , & gardera pour lui seul les rênes de l'empire. Puisque l'avarice & l'ambition ne con-

noissent point de bornes , les liens de l'esclavage feront resserrés de plus en plus jusqu'à ce que les ressorts de machine comprimés trop fortement feront casser tout l'ouvrage. C'est alors qu'une grande monarchie après avoir enduré les convulsions les plus terribles , creve avec fracas ; & de ce cadavre de géant sortent après des siècles nombre de petits Etats , dont chacun va faire le même tour que celui qui vient d'être leur berceau commun. C'est par ce cercle perpétuel que la nature se joue de notre race chétive ; cercle que nous lui voyons dans les chroniques de notre espece , répéter tellement , que pour savoir l'histoire philosophique de toutes les monarchies qui ont existé , il suffit d'avoir lu les annales d'une seule. Le sceau de l'imperfection est également imprimé à toutes les institutions humaines. „ Tu n'as pas mes défauts , mon ami , mais tu en as d'autres qui valent bien les miens „. Voilà ce qui s'applique aux gouvernemens aussi-bien qu'aux individus. L'expérience des siècles passés est presque toujours perdue pour la génération présente ; ce  
que



que d'autres ont éprouvé, n'est qu'assez rarement une leçon pour nous. Nous sommes tous des enfans qui ne croyons pas que le feu brûle avant que nous ne nous soyons grillé le doigt. Voilà pourquoi il est presque toujours impossible de faire du bien aux hommes, & pourquoi il n'y a rien de plus inutile que des déclamations semblables à celles dont je viens de vous étourdir. Tout cela je le savois bien avant que de tracer la première ligne de cette longue tirade; cependant entraîné par un penchant irrésistible à dire à mes frères ce que dans un moment d'aveuglement je crois leur pouvoir être de quelque usage; j'ai barbouillé du papier en gâtant quelques heures que j'aurois pu passer plus agréablement. Il faut donc que jusqu'à la fin de mes jours *mon esprit soit la dupe de mon cœur.*

*Fin de la seconde & dernière Partie.*

---

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVANT-PROPOS. *Effet malheureux d'une chansonnette. Grand vacarme pour une misere. Parallele étrange. Voilà l'oiseau encagé! Accord des Auteurs. Le matérialisme établi sur l'expérience. Décombres de l'esprit. Cruelle loi de la Nature. Portrait d'un roi d'Angleterre. Sur la chronologie & la forme de cet ouvrage. Instrument cassé ne retentit plus. Sur le génie. Développement de celui de Vaucanson. Cause de la balourdise du génie. Bon mot philosophique d'un roi de Sparte.* page 3

CHAP. I. *Bisarreries & bêtises de l'auteur. Effet d'un bon mot qu'on voudra bien prendre pour tel. Où la philosophie dégenere en p-ss t. Aveux, κατ'απευξ! Marche de l'esprit humain. Cercle perpétuel. L'univers immuable. Commencement premier & fin dernière. Deux grosses radoterics. La nature toujours la même.* 29

CHAP. II. *Du de hors & du dedans. Une course à la piste du bonheur. Pourquoi les hommes courent tant après Bathmendi. L'auteur court aussi après comme le reste des humains. Quelles sont les petites-maisons de l'univers. Je me fais l'honneur de me comparer à une souche. Pourquoi les despotes sont-ils stupides?* page 41

CHAP. III. *Queues de diables & autres beautés. Tout peuple au monde est peuple de Zampola. Ce chapitre contient aussi entr'autres choses qu'on n'y chercheroit pas, une prophétie, des colosses, des pagodes, des héros, des petits maîtres, des capuchons, des sandales avec un siecle de bagatelles & de frivolités. Modèle américain, dont malheureusement on ne tirera peut être jamais de copie en Europe.* 51

CHAP. IV. *Où l'auteur est fort embarrassé de dire avec décence, qu'allant ch--r, il encourut le risque de perdre une chose, que la bienséance dont il fait grand cas, comme l'on fait, ne lui permet pas d'appeler par son nom; où il parle des cochons, & se cite lui-même. Problème. Surprise de l'homme aux quarante écus. Par où les hommes raisonnent-ils?* 58

CHAP. V. *Nuit. Lune. Sommeil. Bourrade. Sentinelle. Police. Apostrophe aux souverains & aux lieutenans de police.*  
page 62

CHAP. VI. *D'un maître de danse. Confession générale. Des peres de l'Eglise. Jeu de l'instinct. Curiosité puérile. Anathêmes. Certificat de sottise. Suicide traversé. Tourmens du bon bramin.* 70

*Confession générale.* 75

CHAP. VII. *Un siècle qui n'est pas encore mûr ; une fille qui vient d'arriver du couvent ; une chambrière , une grosseffe , des soupçons ; un garçon qui disparoît , & des peres communs qui sont peres et ne le sont pas. Où les moines font-ils leur licence ?* 85

CHAP. VIII. *D'une idole , d'un traité de dogmatique , de l'yvrognerie des prélats & des moines , du grand Mogol & du grand Turc. D'un cochon se veautrant dans la boue.* 96

CHAP. IX. *Episode contenant un procès de viol , une princesse qui s'intéresse plus aux ruelles qu'aux affaires d'Etat , un carrosse à six chevaux & des meilleurs. Quel est le corps & le sang de Jésus-Christ ? L'arbre de l'apocalypse. S. Epiphane &*

- Tertullien pillés pour l'amour d'une catin.*  
*Goût singulier des dames romaines. p. 110*
- CHAP. X. *Courbe qui explique la nature.*  
*Descartes & Newton. Epiphoneme remar-*  
*quable de Micromégas. Des polichinelles,*  
*des pirouettes & des bilboquets. 109*
- CHAP. XI. *A quoi l'Abiponais & son*  
*pere s'attachoient. Scene de moisson.*  
*Mœurs des Cochinchinois. D'une espece*  
*d'ivoire. Des rois du Mexique & du Pérou.*  
*Un vaisseau met sous voile. 118*
- CHAP. XII. *D'un écrit périodique. Des*  
*petits-mâtres & des cafards. Des ergo-*  
*teurs. Du pain bis & du pain d'épices.*  
*D'un gâteau & d'un rire sardonique. 128*
- CHAP. XIII. *Des oisons bridés. Une*  
*capilotade. Un corbillard. Une grisette. De*  
*l'eau-de-vie. Une embrassade. 132*
- CHAP. XIV. *D'une vieille perruque.*  
*Des guinguettes. Des chenilles. Des ba-*  
*guenauderies. Sur les athées. Des lettres*  
*où paroît un président qui regrette de ne*  
*pouvoir faire partir mon pauvre oncle avec*  
*la brouette. Petit quiproquo apostolique &*  
*diabolique. Les neuf incarnations de*  
*Wisnou. 137*
- CHAP. XV. *D'un petit-collet. D'un*  
*chapeau en clubaud & d'une cocarde.*

- D'une flamberge & d'une cotte de mailles.  
Cratès & Hipparchie. Etrange conjon-  
ture.* page 151
- CHAP. XVI. *D'une chienne de duegne.  
Scene de toilette. De la toison d'or & d'un  
cadenas. Quel est le dernier plaisir de la  
vie.* 157
- CHAP. XVII. *Epiphoneme d'un cha-  
noine. Pourquoi la fortune ne laisse jamais  
reposer sa roue. Ce que c'est que l'amour.  
Les trois défauts du sexe. Des sonnettes.  
D'un ogre & d'un carillon.* 162
- CHAP. XVIII. *Nouvelle contradiction  
dans le cœur humain. Atrocité.* 173
- CHAP. XIX. *D'un prestolet. Des talo-  
ches. D'un maquignon. Du jus de rognon.  
Des béatilles de l'amour.* 176
- CHAP. XX. *Où il y a un conseiller  
clopinant, & une Pimpesonnée. Allez en  
Ethiopie, mes cheres concitoyennes!  
D'une guenuche, d'un tabouret, d'un dez,  
d'une petite minette & d'une perruche.* 182
- CHAP. XXI. *D'un taudis. D'une escar-  
celle. D'un gigot. Cruel embarras d'un  
épicurien. Des listieres. Comment la nature  
fait les hommes.* 185
- CHAP. XXII. *Les souterrains. Menace  
terrible du pere Mamillaire. Grande in-*

*dulgence de J. Basile. Le duvet de S. Augustin. La liqueur gluante de S. Bernard. La conception venteuse. Les cavaliers d'Andalousie. Du tems où notre pere Adam n'avoit point de \*\*\*. L'impureté d'un ventre. Ce qui se passoit sous le manteau des Cyniques. Les fesses chatouillées par un prêtre métaphysicien. Sainte Agnès entre dans un mauvais lieu avec un ange. L'Alleluia qui est au milieu. La trompette d'argent. Délicate comparaison mise en usage par S. Jérôme. Balourdise de S. Théodore sur la création de la femme. Bâtards & manies des hommes célèbres. Combien S. Ambroise favorisoit les despotes. Sentimens des saints Peres sur le cocuage.*

page 189

CONCLUSION.

212

POST-FACE.

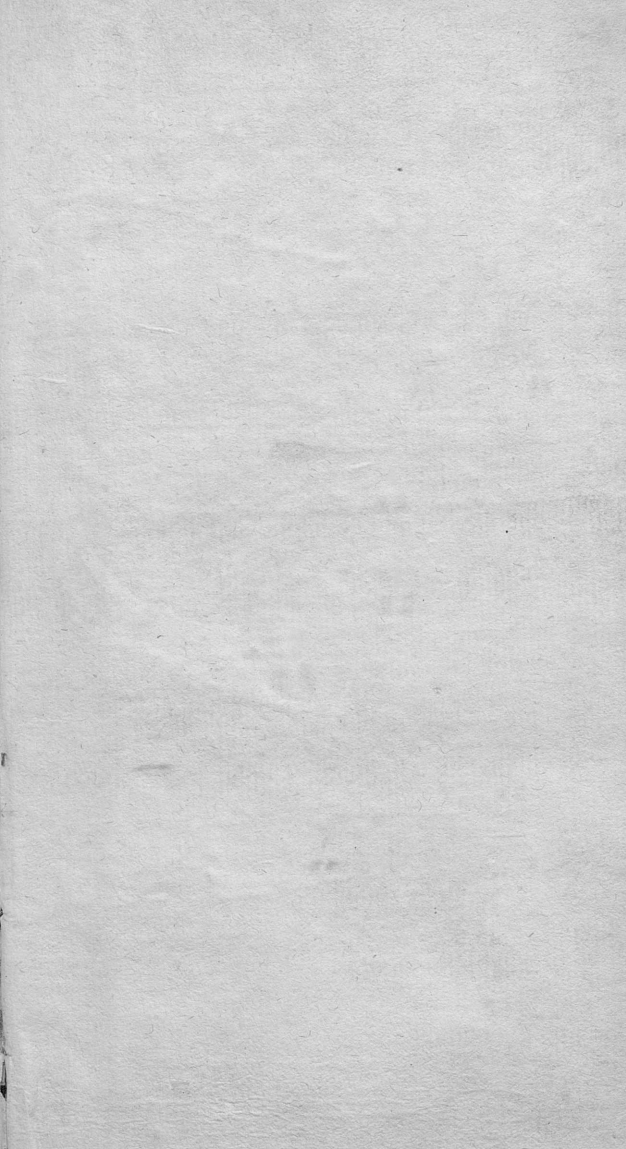
214

Fin de la Table de la seconde Partie.

d'après les principes de la physique. Le but de ce travail est de  
 donner une idée de la manière dont les corps se comportent  
 dans les circonstances les plus diverses. Les principes de la  
 mécanique sont exposés dans le premier chapitre, et les  
 applications de ces principes sont données dans les chapitres  
 suivants. On y trouve en particulier les principes de la  
 statique, de la dynamique, de l'acoustique, de l'optique, de  
 l'électricité, de la magnétisme, de la chaleur, de la lumière,  
 de la pesanteur, de la résistance des corps, de la résistance  
 des fluides, de la résistance des solides, de la résistance  
 des gaz, de la résistance des liquides, de la résistance  
 des métaux, de la résistance des bois, de la résistance  
 des pierres, de la résistance des terres, de la résistance  
 des végétaux, de la résistance des animaux, de la résistance  
 des hommes, de la résistance des machines, de la résistance  
 des outils, de la résistance des armes, de la résistance  
 des fortifications, de la résistance des vaisseaux, de la  
 résistance des ponts, de la résistance des routes, de la  
 résistance des canaux, de la résistance des usines, de la  
 résistance des manufactures, de la résistance des arts, de la  
 résistance des métiers, de la résistance des professions,  
 de la résistance des sciences, de la résistance des lettres,  
 de la résistance des arts libéraux, de la résistance des arts  
 mécaniques, de la résistance des arts industriels, de la  
 résistance des arts domestiques, de la résistance des arts  
 militaires, de la résistance des arts civils, de la résistance  
 des arts en général.

Les principes de la physique.





Biblioteca Pública de Valladolid



71887119 BPA 785(2)

Biblioteca Pública de Valladolid



71887105 BPA 785(1)





ESPRIT  
DU  
CŒUR

I I I

**BPA**  
**785**